

Gwen Delmas

Noël, toi & moi



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

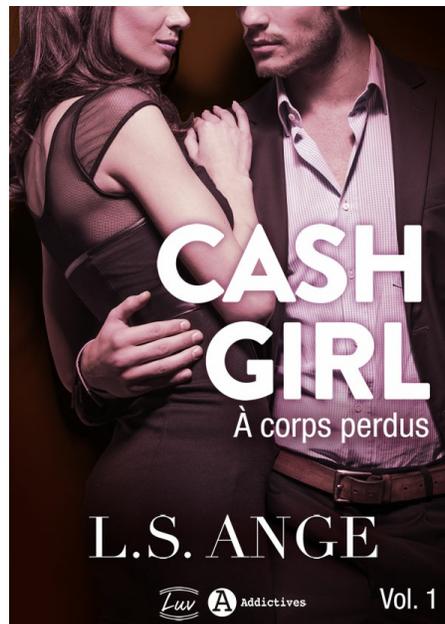
Également disponible :

Cash Girl - A corps perdus, vol. 1

A 28 ans, Margot ne connaît que les coups, les humiliations et l'enfermement. A cause d'un mari violent qui la séquestre depuis des années.

Le jour de son anniversaire, la jeune femme parvient enfin à s'enfuir à l'autre bout du pays, pour essayer de se reconstruire et d'échapper à ses démons. Elle croise alors le chemin de Dylan Lorenz, célèbre avocat partageant sa vie entre Paris et le sud de la France. A ses côtés, elle va reprendre goût à la vie... et à l'amour. Mais jusqu'à quand ? Qui se cache derrière cet homme torturé et secret ? Prise entre les mensonges de Dylan et son ancien compagnon qui refait surface, Margot saura-t-elle prendre la bonne décision... ou tombera-t-elle dans le piège ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



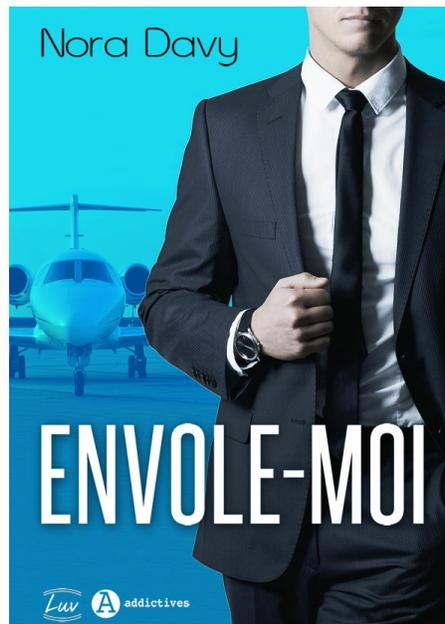
Également disponible :

Envole-moi

Nickie s'ennuie dans la vie et rêve d'horizons lointains, un comble pour une hôtesse de l'air ! En répondant à une petite annonce, elle ne s'attendait pas à se retrouver employée pour une luxueuse compagnie privée, dirigée par Alexis Cooper, un patron aussi têtu qu'irrésistible ! Ils s'attirent autant qu'ils se détestent... Mais Nickie n'est pas prête à renoncer à sa liberté ; celui qui lui coupera les ailes n'est pas encore né !

Jusqu'où ira-t-elle pour se préserver ? Jusqu'à renoncer au grand amour ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

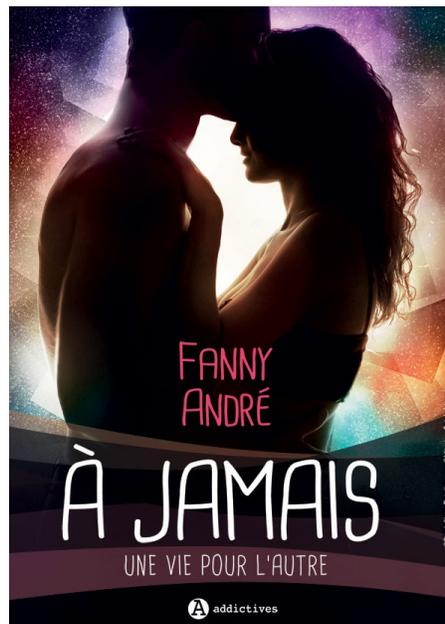


Également disponible :

À jamais – Une vie pour l'Autre

Adehan Ataski a remarqué Chloé au milieu des autres. Son attirance pour elle est indéniable. Pourtant, il en a conscience, succomber est interdit: les conséquences seraient trop graves. Mais a-t-il vraiment le choix, peut-il lutter contre le destin ou est-ce un combat perdu d'avance? Atteinte d'un cancer, Chloé Messenger se sait condamnée et n'attend plus grand-chose de la vie. Enfin, ça, c'était avant lui. Adehan Ataski. Il est différent des autres, son côté mystérieux l'intrigue et elle tombe peu à peu sous son charme. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que la question essentielle est: qui est-il vraiment?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Dangerous Games

Un tournage de série en Écosse, et la vie d'Amy bascule !
Gérer les acteurs, la météo et les imprévus, c'est son boulot. Mais elle n'avait pas envisagé Alistair !
Irrésistible, moqueur et charmeur, le cascadeur la trouble... Sauf qu'il est aussi absolument insupportable !
Alors, quand en plus le passé s'en mêle, rien ne va plus.
Entre secrets et passion, Amy n'est pas au bout de ses surprises !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Gwen Delmas

NOËL, TOI & MOI

 **addictives**

1.

Héloïse

Vingt décembre, dix-huit heures, les grands magasins

Je hais Noël ! Je sais que les fans de lutins et du gros ventru vont certainement vouloir me priver de la « merveilleuse » bûche très traditionnelle – très crème au beurre-praliné de ma mère – pour avoir osé prononcer cette ignominie. Mais je hais Noël. Et je ne comprends pas pour quelle raison, moi, Héloïse, 22 ans depuis quelques semaines, je dois encore me plier à cette tradition !

Pourtant, mon patriarche a été très clair au téléphone il y a quinze jours. Il a pris le temps de m'appeler lui-même, ce n'était pas l'une de ses secrétaires, c'est dire si l'heure était grave !

Pour les fêtes de Noël, ma mère tient ABSOLUMENT à avoir auprès d'elle ses deux filles, sa blonde et parfaite Chloé, sophistiquée jusqu'au bout de ses ongles manucurés, qui travaille au siège de l'entreprise familiale avec un poste aussi clinquant qu'aux responsabilités floues.

Et moi, son vilain petit canard. De deux ans la cadette, j'ai décidé de travailler à distance, ce par quoi il faut entendre que je travaille aussi pour l'entreprise de mon père (ma rébellion a des limites) mais pas au siège, Dieu merci ! Je voyage entre les succursales, en France et en Europe, ce qui me permet d'assouvir mon goût des voyages et de lutter contre l'ennui. Mais quand je vois le regard de ma mère posé sur nous, je sens surtout tout ce en quoi je suis tellement « moins » que Chloé. Moins sophistiquée, moins policée... moins tout, quoi !

J'aperçois mon reflet dans un immense miroir et je souris d'avance : je suis sûre qu'elle va beaucoup – mais alors beaucoup – aimer ma couleur du moment, un roux flamboyant qui a pris la place du châtain terne dont la nature m'a affublée.

Pour éviter que le réveillon ne finisse aux urgences pour cause de malaise face à mon look un peu décalé, j'ai décidé de faire un effort vestimentaire. Je mettrai au placard mon jean ultra slim, mes bottes, aux talons si pointus qu'ils pourraient servir d'arme de protection rapprochée, et mon fétiche blouson en cuir. À la place, j'ai choisi une robe de soirée très sobre, noire – hors de question que je cède à la tradition du rouge ou du vert, je ne suis pas un fichu lutin –, moulante mais tout de même sage.

Quoique. Elle mettra inmanquablement en valeur le très joli nouveau tatouage que Miles, tatoueur allemand au nom de musicien-compositeur, a terminé il y a dix jours : une dentelle d'une incroyable finesse qui longe mon dos. Et encore, ma robe ne lui apprendra-t-elle pas que la dentelle longe également mes côtes et que j'ai dû me mettre en tenue très légère pour que l'artiste puisse correctement travailler... En même temps, ce n'est pas comme s'il s'agissait d'une découverte pour

le bel artiste tatoueur qui n'excelle pas qu'avec une aiguille.

Et cela choque évidemment ma famille : je n'ai pas encore opté pour un mode de vie « respectable ». Entendez par là que je n'ai pas envie de me caser tout de suite et que, tant qu'à être célibataire et nomade, je profite pleinement des opportunités qu'offrent les voyages.

Bien sûr, Chloé sera accompagnée au réveillon. Un jeune homme « bien sous tous rapports » *dixit* mon père, qui place beaucoup d'espoir dans cette aventure qui pourrait déboucher sur quelque chose de sérieux.

Traduction pour les néophytes : un pauvre jeune cadre prometteur va quasiment être pris en otage par son patron jusqu'à ce qu'il consente à demander en mariage sa tout aussi prometteuse fille, et qu'il s'attache durablement à l'entreprise sans oublier, dans son élan, de participer à la création d'un ou deux enfants ! Je ne sais pas encore si je plains ou si j'exècre déjà ce prétendant dont je n'ai même pas demandé le nom. Qu'importe ! Au pire, si la stratégie de mes parents fonctionne, je me renseignerai le jour de leurs fiançailles !

Mon père a précisé que personne n'attendait de me voir venir au réveillon accompagnée. Sauf bien sûr si je vivais une relation sérieuse... ce qui n'est pas le cas. Problème réglé. De toute façon, si j'avais eu un petit ami sérieux, jamais je ne lui aurais infligé une telle soirée. Mais par ce « personne », je sais qu'il faut entendre « maman », car mon père se montre nettement plus tolérant face à mes excentricités. Au boulot, c'est un patron juste mais intraitable, en revanche, à la maison... même pas peur !

J'ai hésité à prendre le contre-pied, venir avec mon tatoueur par exemple, juste pour rire, mais j'ai préféré faire preuve de maturité. Rectification. Je me suis dégonflée. Après tout, papa est mon patron et me laisse tout de même suffisamment de latitude – comme il me l'a subtilement rappelé – pour que je ne contrarie pas ma mère et que je puisse endurer une soirée de famille normale, avec dîner, chants de Noël et bien sûr cadeaux.

Et c'est bien pour ces derniers que je suis en train de suer à grosses gouttes au milieu d'une foule proche de l'hystérie.

Comme chaque année, je me dis que j'aurais dû m'y prendre à l'avance. Les cadeaux de Chloé, quant à eux, sont sûrement prêts depuis début septembre, peut-être octobre, mais ça, c'est au cas où elle aurait pris du retard.

Moi, je me retrouve, comme tous les autres imprévoyants, au cœur des grands magasins parisiens. Je jette malgré moi un regard au spectaculaire sapin qui nous domine. Il me donne le vertige. Je lève la tête presque jusqu'à la voûte pour en voir le sommet. Et je dois reconnaître que je suis bouche bée devant la décoration chargée, faite d'une multitude de boules multicolores et de guirlandes lumineuses. Pendant quelques instants, je me laisse happer par cette ambiance féerique avant de me retrouver de nouveau ballottée par la foule, oppressée par les acheteurs pressés et fébriles, et déboussolée face à toutes ces marchandises aussi coûteuses que futiles. Et je prends encore plus

conscience de tout ce que je déteste dans cette comédie consummatrice. Pourtant, j'y paye moi aussi mon tribut. Déjà, j'ai acheté une cravate et sa pochette pour mon père qui de toute façon a tout ce dont il a besoin et ouvrira comme toujours chaque cadeau avec un soupir poli et indifférent ; mais je n'ai pu m'empêcher de compléter ce petit paquet par un « vrai » cadeau, une édition originale de Goethe qui, je l'espère, devrait lui extirper une émotion. J'ai choisi la même chose pour mon potentiel beau-frère – la cravate, pas Goethe ! – mais avec des motifs plus gais. Bon, j'avoue, l'ensemble rennes-lutins – père Noël, c'est surtout pour mesurer son sens de l'humour !

Pour ma mère non plus, je n'ai pas hésité. Je lui ai pris son parfum fétiche. N° 5... *What else ?* dirait l'expert en capsules. Une année, j'ai voulu lui en offrir un autre. J'ai passé des heures à en choisir la fragrance, le flacon... Résultat : elle a plissé le nez devant mon excentricité, a rappelé qu'un parfum ne se choisissait pas comme un vulgaire saucisson... et l'a refourgué dès le lendemain à Laurette, sa cuisinière, sans même prendre le soin de changer l'emballage. Depuis cet affront, je mets toujours un soin infini à choisir le cadeau de Laurette, la seule à être sincèrement contente de mes idées.

Mais maintenant, il me reste LE cadeau à dénicher. Celui de Chloé. Et c'est pour elle, mais aussi pour m'épargner son petit sourire navré, que j'arpente depuis deux heures les travées de ce magasin où je suis sensée tout trouver... mais où je ne trouve rien.

Pour la troisième fois, je prends un foulard que je repose, examine une paire de boucles d'oreilles dont je me détourne et j'étouffe le quarantième soupir contrarié en dix minutes, pendant qu'une vieille rombière tente l'air de rien de m'écraser les orteils pour me faire fuir du rayon qu'elle compte investir.

Rien à faire ! Je hais Noël !

Alexandre

Même heure, même endroit

Je hais Noël ! Non, pour être exact, je hais CE Noël. Je commence déjà à détester le réveillon qui se profile devant moi. Je me rappelle avec un petit sourire nostalgique les Noëls de mon enfance, fêtés dans la plus pure tradition provençale avec mes grands-parents : les treize desserts, la crèche traditionnelle. C'était le bon temps. Maman était encore là... Comme toujours, une boule obstrue ma gorge en pensant à ce nouveau réveillon sans elle. Le septième... Si le cancer n'avait pas gagné, j'aurais sans doute eu l'énergie de refuser la proposition de mon patron et j'aurais pris, comme tant de Parisiens d'adoption, le train du vingt-trois décembre au soir vers Marseille. Mais ce ne sera pas pour cette année. Papa ne réveillonne plus ; mes grands-parents s'éteignent peu à peu ; quant à mon frère et à ma sœur, ils ont comme moi lâchement fui cette soirée de deuil pour partir, l'un au ski, l'autre dans sa belle-famille en Italie. Je l'avais d'ailleurs envisagé moi aussi.

Mais ça, c'était avant l'invitation du patron.

– Mon jeune ami...

Mon Dieu que je déteste quand il m'appelle ainsi ! Je sais qu'il n'y a rien de malintentionné dans ses propos, mais du haut de son mètre soixante-dix face à mon mètre quatre-vingt-treize : je trouve son expression condescendante, voire ironique. Mais l'essentiel n'est pas dans sa façon de s'adresser à moi. L'essentiel se trouva dans sa question.

– Quels sont vos projets pour le réveillon du vingt-quatre décembre ?

Avant même que j'aie eu le temps de répondre, il a repris avec assurance.

– L'affaire est entendue, vous dînez chez nous. Il est temps tout de même que vous passiez du temps avec Chloé et sa famille. Le dîner est à dix-huit heures trente. Tenue de soirée de rigueur, a-t-il lancé avant de me regarder comme un simple d'esprit lorsque je lui ai demandé ce qu'il désirait que j'apporte. Visiblement, il ne s'attendait pas à ce que je puisse venir en apportant du vin ou un dessert.

Une petite lueur dans l'œil, et semblant se demander si j'étais aussi brillant que ça, il poursuivit.

– Ce que vous apportez ? Voyons, mon jeune ami, des cadeaux ! Marie, mon épouse, n'aime rien. Des fleurs feront très bien l'affaire. Mais rien d'orange, elle n'aime pas ! Pour moi, ne vous embêtez pas, des cigares... cubains, cela va de soi. En revanche, pour Chloé... surpassez-vous ! Surprenez-la ! Je vous fais confiance...

C'est la raison pour laquelle je me retrouve comme un idiot, sans une once de confiance, dans ce grand magasin parisien à la recherche de l'idée providentielle.

Habituellement, je suis assez friand des boutiques aux abords des fêtes. J'aime l'effervescence de ceux qui recherchent le cadeau idéal, et je m'amuse volontiers de l'enthousiasme bruyant des enfants qui sont tentés de faire acheter tout le magasin avant de craquer, enfin, sur LE jouet qui ne les quittera plus de l'année. L'an dernier, avec mon frère Valentin, on a passé une journée entière à choisir les cadeaux de nos neveux et nièce. On était aussi excités à l'achat qu'eux à l'ouverture.

Mais là, je ne ressens pas le même enthousiasme. Parce que je sais que je ne serai pas là pour voir la tête de mes trois crapules le vingt-quatre à minuit.

Aussi, ce magasin me semble fade. Je dois être fou. Car ce ne sont que guirlandes et papiers cadeaux chatoyants, piles de cadeaux et décorations multicolores. Mais il manque le petit brin de chaleur qui m'attache à Noël.

C'est sans doute pour cela que je reste bredouille dans ma quête du cadeau parfait pour Chloé. Pour le moment, autant le dire, je n'ai rien trouvé qui corresponde à mon idée. Je ne veux rien de personnel, ni bijou, ni parfum, car je tiens à garder mes distances. J'ai pensé à un livre, mais je ne suis même pas sûr que Chloé lise autre chose que des magazines féminins. Les rares fois où je l'ai rencontrée en mission commandée, elle ne m'a pas semblé intéressée par grand-chose, ni lecture ni rien d'artistique, à part quelques films sans intérêt et les pages people de la presse trash.

Elle m'a parlé de célébrités que je ne cessais de confondre tant la liste était longue, j'avais même du mal à ne pas rire ouvertement devant cette avalanche... Sans doute, se moquait-elle de moi.

Si j'étais logique et honnête, je déclinerais cette invitation... Mais le patron ne m'a guère donné l'opportunité de le faire. Il m'a clairement laissé entendre qu'il verrait d'un très bon œil que je me rapproche de sa fille, une façon comme une autre de pérenniser ma présence dans son entreprise. Ce projet est loin de me séduire. Lors de nos quelques sorties, je n'ai pas fait beaucoup d'efforts pour me montrer charmant ou même simplement pour dévoiler mes passions. D'ailleurs Chloé n'a pas cherché non plus à en savoir plus. Que pense-t-elle à mon sujet ?

Je ne crois pas lui inspirer de sentiments amoureux, mais elle comme moi semblons prisonniers d'une mise en scène qui nous dépasse... Mais qui prendra bientôt fin. Après le réveillon, je lui dirai, en douceur, que ce n'est pas possible de continuer ainsi. Et tant pis si le patron n'apprécie pas. J'aime bien travailler pour lui, mais pas au prix de mon intégrité...

J'aurais dû y penser avant de dire oui à sa fichue invitation. Ce qui m'aurait évité de me retrouver dans cette foule hystérique.

Détaché malgré moi de cette frénésie, je laisse mon regard balayer mes congénères. L'œil du photographe s'éveille. Qu'est-ce que les autres peuvent voir en moi ? Un bel homme – non pas que je me vante, mais on me le dit assez souvent pour que je puisse admettre que ma carrure de sportif, mes cheveux sombres et mes yeux clairs sont attractifs – totalement perdu dans un magasin dix fois trop

grand pour lui. Mon regard s'attarde un instant sur le décor riche d'or, d'écarlate et de vert profond qui se télescopent, saturé de fuchsia vif et de turquoise clinquant. Un vrai kaléidoscope au pouvoir hypnotique. Je secoue la tête pour m'extraire de cette profusion qui brouille mes perceptions et « croque » cet homme qui est en train de choisir, en deux temps trois mouvements, quatre foulards de quatre teintes différentes (une mère, une femme, une sœur, une maîtresse ?), cette femme qui tente d'ajouter un énième paquet sur une pyramide à l'équilibre déjà précaire, cette jeune mère qui tente de se concentrer sur des cravates aux teintes très voisines sans pour autant perdre des yeux ses jumeaux aussi bruyants qu'insaisissables. Aux larges cernes qui creusent son visage, ses journées ont l'air d'être longues.

Mais quelques pas plus loin, mon regard tombe sur Elle. Un condensé d'énergie impossible à quitter des yeux.

Rousse, d'une teinte de feu, les cheveux vaguement domestiqués dans un chignon à la va-vite, cintrée dans un blouson de cuir comme fait pour elle, mais qui dépare dans ce cadre, elle râle toute seule, soupire sans discrétion, fait trois pas dans un sens, deux dans l'autre et m'arrache un sourire, le premier depuis de longues minutes.

Sans même m'en rendre compte, je me rapproche d'elle alors qu'elle étouffe un juron qui lui vaut le regard noir et un hoquet de désapprobation de la part d'une cliente bien sous tous rapports.

Loin de s'excuser, ma rebelle pousse un autre soupir et lève les yeux au ciel avec une fraîcheur qui fait naître un petit rire complice sur mes lèvres. C'est bien sûr à cet instant que la demoiselle choisit pour se retourner. Elle pose alors sur moi deux yeux de marbre vert qui me pétrifient instantanément.

Héloïse

Une heure et demie que je traîne ici et je commence à désespérer de trouver quoi que ce soit. Tous mes sens sont saturés. Des voix et des exclamations troublent une musique d'ambiance insipide qu'entrecoupent des annonces sirupeuses. Mes yeux ne savent plus où se poser pour un peu de repos face à toute la roue chromatique de couleurs aux noms improbables. Quant à mon odorat, il ne parvient plus à isoler aucune fragrance après un passage prolongé au rayon parfumerie. Et encore, je dois composer avec les parfums capiteux d'autres clientes et d'autres odeurs corporelles nettement moins soignées. Malgré tout, par instants, je crois humer une odeur de café bien serré, un effluve de tabac, mais je suppose que ce ne sont que des mirages pour distraire mon cerveau de cette ambiance anxiogène.

Si ça s'éternise, je vais devenir dingue, envoyer valser un étalage de foulards, gifler une vendeuse mielleuse – à cette heure, impossible de ressentir la moindre empathie pour leurs sourires figés alors qu'en temps normal je serais capable de me dire qu'elles passent une journée plus moisie encore que la mienne – ou bâillonner l'un de ces insupportables gosses qui braillent parce que comme moi ils rêvent de sortir de cet asile. Sauf qu'eux, ils ont le droit de le faire. Je contrôle mes nerfs, du moins jusqu'à ce qu'une vieille peau au lifting si prononcé qu'il l'empêche de mouvoir convenablement sa mâchoire me demande d'un ton sec si je compte m'éterniser encore longtemps devant ces PRODIGIEUX foulards. La seule chose que je vois de prodigieuse, c'est le prix démesuré demandé pour ce simple carré de tissu que je ne porterais pas autrement qu'un jour de pari perdu. Mais parce qu'elle trouve que je n'obéis pas assez vite, la fourbe momie m'écrase consciencieusement le pied, l'air de ne pas y toucher. Sale peste ! Je ne peux retenir un juron qui manque de la faire défaillir... Il faut vraiment que je sorte de cet enfer ! Je soupire en levant les yeux au ciel pour ne pas exploser et là, j'entends un petit rire grave. Un rire ? Quelqu'un se moque de moi dans l'état de nerfs qui est le mien ? Où se trouve le suicidaire ?

Je me tourne brusquement – tant pis pour la vieille traîtresse si elle est encore dans les parages –, c'est alors que je croise le regard du... du MÂLE !

À dire vrai, je croise d'abord son torse à la musculature avantageuse, parce que malgré mes talons de dix centimètres, je ne lui arrive qu'à l'épaule. Je prends mon air le plus impressionnant pour le clouer de tout mon mépris. En remontant jusqu'à son visage, je m'efforce de ne rien noter, ni son torse musclé mit en valeur par un pull à col roulé anthracite, ni sa barbe naissante d'un noir d'ébène, ni sa bouche pulpeuse, ni ses yeux... Oh mon Dieu ces yeux ! La couleur argentique du mercure. C'est pas possible, ce mec porte des lentilles ? Il a un regard si... unique que j'en perds mon latin quelques instants. Allez Hél, rappelle-toi ma grande, tu voulais l'agresser à cause de quoi déjà ? Ah oui, ça me revient :

– Ça vous arrive souvent de vous moquer des gens dans les magasins ?

Sérieux !? C'est ça La remarque cinglante censée passer sur cet inconnu toute ma frustration de cet après-midi infernal ? Bravo Hél, je suis sûre qu'il va se confondre en excuses, disparaître sous terre face au poids de ton opprobre ou même pleurnicher en quête de ton pardon, après une intervention aussi musclée ! D'ailleurs, le voilà qui pince les lèvres pour ne pas éclater de rire. Ses yeux, en revanche, c'est une autre histoire ! Ses sourcils se dressent, ses pupilles se dilatent et m'envoient des éclairs argentés plus intenses qu'une nuit d'orage. Finalement, il renonce et éclate de rire, un rire chaud, franc, pas un de ces demi-rires contrôlés.

Monsieur se marre. À mon sujet, mais il se marre. Et son fou rire me rend plus furieuse encore. Mon visage se crispe en une grimace que je veux menaçante, mais qui ne fait que redoubler son hilarité. Je voudrais le remettre à sa place, déverser sur lui toute ma rage, au lieu de quoi, je sens mes lèvres se détendre malgré moi.

Et c'est parti. Le rire me saisit aussi, subit, incontrôlable, libérateur. C'est nerveux, la tension de cette journée qui se relâche, le stress inhérent aux fêtes à venir. En tout cas Monsieur Mercure a l'air de passer un excellent moment. C'est bien, ça en fait au moins un !

Parce que je ne ris pas longtemps, pas plus que ma vieille harpie qui n'apprécie pas, mais alors pas du tout, ce moment de détente incongru et le foudroie à son tour du regard. Pas impressionné pour deux sous, il se rapproche, se penche légèrement pour se mettre à ma hauteur et me demande d'une voix rauque :

– Vous ne voulez pas aller prendre l'air ?

Sa voix hérissé ma peau de picotements délicieux. C'est incroyable, on dirait une brise chaude qui caresse tout mon épiderme. Il a un accent, je dirais marseillais ou quelque chose d'approchant. Je ne peux retenir un frisson et commence par secouer la tête.

Mais à mes côtés, mon aimable voisine le prend à son tour pour cible.

– C'est ça, allez donc plus loin, et emmenez cette ahurie avec vous, ça fera de l'air !

Ahurie ! Non mais elle en veut, elle, de l'ahurie ! Je me retourne, furieuse, prête à lui dire ses quatre vérités, mais mon nouvel acolyte pose délicatement sa main sur mon coude pour m'apaiser et me guider vers la sortie.

Son contact me ramollit le corps autant que les neurones, et pourtant tous mes muscles se tendent.

Ressaisis-toi Héloïse ! Ressaisis-toi ! Tu dois le repousser. Ce type n'est qu'un gars comme un autre... Non, c'est un mec qui se fout ouvertement de toi, alors que tu es déjà au bord de l'homicide. Certes, mais c'est un suicidaire foutrement sexy, il faut bien le reconnaître. Et puis, quelque part, il n'a pas tort, j'ai VRAIMENT besoin de sortir de là.

Grâce à sa haute carrure, Monsieur Mercure se fraie facilement un chemin, là où mon mètre soixante-trois n'impressionne personne. Il n'y a pas à dire, un homme de grande taille, ça a son utilité !

Sa main a glissé de son coude à mon poignet, qu'il tient fermement pour ne pas me perdre, mais en prenant garde que je ne me sente pas oppressée. Il n'y parvient pas totalement. Non pas que je ressente une menace en sa présence, ou du moins pas comme on pourrait l'entendre. Ce qui me menace, ce qui menace mon équilibre, ce sont les réactions instantanées et épidermiques que cet inconnu fait naître en moi.

Je ne suis ni prude ni réfractaire, même aux rencontres impromptues, mais cet inconnu me déstabilise.

J'apprécie qu'il tienne mon poignet. Mais je ne devrais pas. J'aimerais le suivre. Mais je ne devrais pas. Je devrais le fuir, je devrais retourner à mon fichu cadeau. Je devrais, je devrais...

Je m'arrête net, plante mes talons dans le sol. Il s'arrête brusquement, m'attire vers lui pour me mettre à l'abri de la liesse et se penche vers moi en haussant les sourcils, dubitatif.

– Je ne sais pas où vous croyez aller, mais moi, j'ai à faire ici, lui dis-je d'une voix assurée, ou presque.

– Vous cherchez un cadeau ?

– Ben non, j'ai perdu ma licorne !

Alexandre

Devant l'un des cafés du grand magasin

« Ben non, j'ai perdu ma licorne ! »

Elle n'a pas ajouté « connard », mais à voir son regard, elle le pense fortement. De nouveau, j'éclate de rire. Cette fille ne s'en rend pas compte, mais elle est en train d'éclairer ma journée.

– Bien sûr que je cherche un cadeau ! Vous connaissez beaucoup de gens sains d'esprit qui traînent dans ce genre de magasin un vingt décembre juste pour le plaisir !?

– Si vous cherchez un cadeau, Mademoiselle, ne cherchez plus, je suis là !

Mon Dieu, mais c'est quoi cette blague nullissime ? J'ai de l'esprit d'habitude ! Enfin raisonnablement. Mais quand même plus que cette phrase ridicule.

À son tour, ma petite rouquine s'esclaffe.

– Ça marche parfois ce genre de plan ? demande-t-elle entre deux éclats de rire.

Bizarrement, son rire ne me blesse pas, ne m'incite pas à me refermer dans ma coquille, comme c'est souvent le cas lorsque je me sens la cible de moqueries. Mais là, je me joins à son rire qui coule sur ma peau comme un baume.

– Je ne sais pas, je lui avoue. Mais je suis comme vous, je crois. Les grands magasins, le vingt décembre, ce n'est pas bon pour le cerveau. Vous trouvez votre bonheur ?

Elle ouvre ses grands yeux.

– Dans ce genre de lieu, vous croyez qu'on peut trouver le bonheur ? demande-t-elle en haussant exagérément les sourcils.

De nouveau, un rire nous réunit. Bon sang ! Je n'ai pas autant ri depuis des lustres en dehors de mon cercle d'intimes !

– Bon, si on recommençait tout, proposé-je en tendant la main pour me présenter. Alexandre.

– Héloïse, admet-elle en m'imitant.

Mon Dieu que sa main est petite. Elle disparaît presque dans la mienne. Un frisson me parcourt. À voir sa réaction, j'ai l'impression qu'il en est de même pour elle. Nous voilà bien. Vite, dire quelque

chose avant qu'elle ne se décide à fuir.

– J'ai vraiment besoin d'un café et vous d'une pause. Ça vous tente ?

Pourvu qu'elle ne refuse pas. Je n'ai pas envie qu'elle disparaisse déjà dans la foule anonyme de ce magasin hostile.

À ma grande surprise, elle accepte ma proposition. Je la guide sans peine vers une table qui vient de se libérer, bloque sans vergogne la route à un binôme de dames d'un âge certain, aussi avenantes que celle de tout à l'heure et, galant, je recule un siège pour lui permettre de s'asseoir. Héloïse – j'aime la texture de ce prénom qui glisse sur ma langue – se laisse quasiment tomber sur le siège et son corps longe ma main, maintenant aussi électrisée que ma paume tout à l'heure.

Simultanément, nous demandons deux cafés expresso, sans lait sans sucre. Je lui propose de partager un gâteau mais elle décline, avouant qu'à cette heure, elle tuerait pour un bon hamburger et une cigarette.

Oh !! Une femme qui assume de ne pas être mignardises et infusion ? Ça me change de celle sur laquelle je vais devoir me concentrer ce soir.

– Voilà ce que je te propose, je reprends, surpris moi-même de mon initiative. On finit vite les cadeaux qu'on a à faire et on remplit la suite de ton programme.

Faute !! Son visage se ferme, son regard se fait fuyant. Bravo Alexandre, tu viens de faire fuir le seul être vaguement humain à deux cents mètres à la ronde. Dans deux minutes, tu n'auras plus qu'à discuter avec les lutins du père Noël pour tromper ta solitude. J'en ai vu deux près du stand de photos, ça devrait faire l'affaire !

Héloïse

Toutes les alarmes de mon radar à emmerdements se mettent à clignoter dans mon cerveau. Sur quel type de mec suis-je encore tombée ? Après m'avoir abordée et seulement dit son nom, il me propose déjà de dîner !

Et en plus, il me tutoie au bout de deux phrases ! C'est quoi son truc caché ? Un sociopathe qui va m'enlever pour me faire subir le sort d'une dinde de Noël ?

Nan ! Il a l'air d'un gentil garçon... et c'est bien le problème. Je n'attire pas les gentils garçons.

Moi, mon truc, c'est le genre un peu badboy, pas non plus le délinquant ou le sadique, mais les gars un peu abîmés de la vie, qui ont un vécu et qui ne cherchent pas la parfaite petite femme d'intérieur.

Or, celui-ci, quelle que soit la réaction de mon corps à son contact, m'a tout l'air d'entrer dans cette dernière catégorie. Il n'y a qu'à voir son habillement, sa façon de s'exprimer. On n'a rien à faire ensemble. Je tente de le lui dire en douceur.

– Excuse-moi, je t'ai peut-être envoyé des signaux ambigus, mais je crois que tu fais fausse route. Je suis venue ici pour trouver un cadeau, rien de plus.

– Idem, admet mon étrange inconnu. Sauf que j'ai l'air paumé et aussi peu motivé que toi pour trouver le mien. Et que, comme toi, je tuerais pour un bon hamburger et une cigarette. Je ne faisais qu'aller dans ton sens. Mais je conçois que je puisse passer pour un dingue. Tu cherches quoi ?

– Si je le savais, crois-tu vraiment que j'aurais passé la dernière heure à me faire bousculer, houspiller et piétiner ?

Mon agacement est sensible. Ce n'est pas spécifiquement contre lui, il est au mauvais endroit, délibérément en plus. Tant pis pour lui. Pourtant, je dois me rendre à l'évidence. Ma mauvaise humeur ne l'impressionne pas. Pire, elle lui arrache encore un sourire.

– Tu as raison... Tu cherches un cadeau pour qui exactement ? Une belle-mère ? me demande-t-il.

– Oh non ! Très peu pour moi, ce genre de problèmes. Remarque, c'est presque pire, je cherche un cadeau pour ma sœur, une Miss perfection qui n'aime rien de ce que j'aime et qui m'offre chaque année un petit sourire apitoyé genre « je ne t'en veux pas, tu as fait de ton mieux ». Donc cette année, je veux lui clouer le bec en lui offrant LE cadeau. Sauf que les idées qui me feraient super plaisir ne lui plaisent jamais. Elle trouve que je n'ai pas bon goût. En plus, elle a déjà tout ce qu'il faut, même des trucs dont je ne connaissais pas l'existence, encore moins l'utilité. Elle n'a pas un brin d'humour, on n'a pas de délires communs. Bref... ajouté-je pour finir.

Oui, pour résumer, je cherche comme une idiote un cadeau que je vais trouver nullissime mais qui peut-être lui arrachera au moins un « pas mal ».

- Et toi ? Pour qui ? Une belle-mère ? harponné-je comme il l'a fait.
- Pour la belle-mère, j'ai tapé dans le traditionnel : des fleurs.
- Je vois.

Monsieur a donc une belle-mère... Bravo Sherlock. Une femme ou au moins une petite amie. Apparemment, mon radar à emmerdements a encore de beaux jours devant lui et ne m'avait pas menti. De mon ton le plus dégagé, je lui demande.

- Donc, le cadeau, pour qui, ta femme ? ta fiancée ?
- Pas exactement. Plutôt celle qu'on aimerait que je considère comme telle.

Quoi ? Décidément, Monsieur Mercure est un sac à embrouilles. La revanche du karma pour un aussi beau gosse, sûrement. Bon, maintenant, il faut trouver le moyen de me sortir de ce guêpier, très vite, avant que le charme de ce compliqué ne vienne davantage embrouiller mon cerveau et mes hormones sur le qui-vive. Avant que j'aie trouvé ma parade, il réalise ce qu'il vient de dire et éclate de nouveau de rire.

- Là, analyse-t-il, tu dois te dire que tu es tombé sur un malade, un mec infidèle qui cherche à tirer un coup à côté avant de rentrer voir sa légitime...
- À vrai dire, je n'en étais pas encore à vouloir tirer un coup... Mon Dieu ! Ce n'est pas ce que je voulais dire, je... enfin... bref. De toute façon ça ne me regarde pas.

Je bafouille, je me sens rougir. Mais pas question que je reconnaisse mon malaise. À la place, je plante franchement mon regard dans le sien. Et j'attends.

- Peut-être, mais je n'aime pas qu'on ait une fausse idée de moi, reprend-il. Mon patron m'a invité à réveillonner dans sa famille. Le genre de proposition que tu ne peux pas refuser, ajoute-t-il avec une imitation assez pitoyable du Parrain.

Je souris, lui aussi, puis il poursuit son explication.

- Il y aura sa fille, pour laquelle j'ai joué au chevalier servant trois ou quatre fois ces derniers mois, et il aimerait bien qu'il se passe quelque chose de plus.
- Et elle ne te plaît pas ?

Je garde un air détaché pour ne pas paraître intéressée. De toute façon, rien ne dit qu'il est honnête, autant le laisser s'enfoncer tout seul s'il me mène en bateau.

- Elle est jolie... enfin elle correspond à tous les critères qu'on doit trouver dans les magazines : toujours impeccable, manucure, brushing, maquillage sophistiqué... tu vois le genre ?

Je vois tellement bien que, machinalement, j'essaie de remettre de l'ordre dans ma coiffure « fin-

du-monde », ce qui le fait sourire.

– Ne change rien, tu es parfaite comme ça. C'est pour t'expliquer. Tout semble tellement figé chez elle. Donc non, pour te répondre clairement, elle ne m'intéresse pas.

– Tu sais, le physique, ça ne fait pas tout !

C'est vrai quoi ! C'est pas parce que Monsieur Mercure est taillé comme un dieu romain qu'il peut se montrer méprisant envers une pauvre fille qui fait sans doute tout ce qu'elle peut pour être parfaite !

– Je suis d'accord, et je pense que cette volonté de perfection physique qu'elle a vient de son éducation. Sa mère, « la-dame-aux-fleurs » est une femme super stricte, capable de te renvoyer te coiffer si tu n'es pas au top de ses critères rien qu'en passant la porte d'entrée.

Je souris en me représentant bien l'image, j'ai la même à la maison.

– Pour le reste, poursuit-il, je ne peux pas dire que son caractère ne me plaît pas. Je vais être dur, mais... c'est comme si elle n'en avait pas. Au boulot, les filles murmurent dans son dos que c'est une vraie peste. Je ne vois même pas ça. Je vois juste une façade. Sans relief.

Et on n'a rien à se dire. Elle ne lit pas les mêmes livres que moi, ne regarde pas les mêmes films. L'autre jour, elle était à fond sur Brad Pitt et son divorce – elle ne jure que par la presse people – tu imagines ! J'étais content, pour une fois que je connaissais le travail de l'acteur dont elle parlait ! Je lui ai dit que j'avais commencé à l'aimer dans « Rencontre avec Joe Black », que ma sœur adore, mais que c'était surtout grâce à son rôle dans « Fight Club » qu'il m'avait accroché.

– Carrément ! « Seven » partait bien, mais il manquait encore quelque chose. Pas au film, on est d'accord... juste à lui. Il était sans doute encore un peu jeune. Mais « Fight Club » ! je l'ai vu pour Edward Norton que je suis depuis « American History X », mais là !! Elle n'a pas aimé ?

– Pire ! Elle ne connaissait pas ! Alors je le lui ai conseillé, je me suis dit que ce serait moins complexe que « L'Armée des douze singes ». Elle a dû arrêter avant la moitié, d'après ce qu'elle m'a raconté. Une fois qu'elle en a eu fini de s'extasier sur ses abdos de fou. À la description qu'elle m'en a faite, je me suis félicité de ne pas avoir été avec elle, elle m'aurait rendu fou ! Je suis sûr que mon neveu de 7 ans est capable de rester calme plus longtemps ! Tu vois le tableau ?

– Je compatiss presque, dis-je avant de relancer. J'espère que dans l'intimité, les choses se passent mieux.

De mieux en mieux ma pauvre ! Tu es maso ou tu veux passer pour la fille dévergondée que certains voient en toi sous prétexte que tu estimes avoir droit, comme tes homologues masculins, à des aventures sans conséquences.

– Je n'en sais rien, répond-il en toute simplicité. Depuis notre première sortie, et c'était il y a trois mois environ, on n'a pas dépassé le contact de la bise rapprochée. Je n'en ai pas envie... et je crois qu'elle non plus d'ailleurs.

– OK, donc si on récapitule, tu ne l'apprécies que modérément, vous n'avez rien en commun, vous

ne couchez pas ensemble... alors excuse-moi, mais qu'est-ce que tu vas faire à ce réveillon ?

– C'est pile la question, admet-il. Je te l'ai dit, mon patron m'a pris au dépourvu et je n'ai pas eu le cran de refuser. Maintenant, je suis piégé.

– C'est clair, si tu es invité au réveillon, dans certaines familles, c'est le prélude aux fiançailles.

Je ne lui dis pas que je sais ce que j'avance. Pas envie qu'il sache que j'appartiens à l'une de ces familles, tout en étant le vilain petit canard.

– C'est pour ça que je cherche un cadeau qui ne fasse pas du tout impliqué, sans compter que je dois préparer le terrain pour lui parler de « rupture ».

Je m'esclaffe avant de m'expliquer.

– On est tous les deux face à une sacrée mission impossible.

– Je ne te le fais pas dire... Tu n'aurais pas une idée ? Si tu m'en donnes une, je t'en donne une aussi.

– Et pourquoi pas choisir ton cadeau à ta place pendant que tu y es ? dis-je en plaisantant.

– Chiche !

Quoi ? Je manque recracher mon café en entendant sa réponse.

Il reprend.

– Faisons comme ça ! Je choisis le cadeau de ta sœur, le glaçon sans centre d'intérêt, comme ça si c'est raté ça ne sera moralement pas de ta faute et, en échange, tu choisis le cadeau de mon « amie » en partant du principe que je veux rompre. Ça te convient ? On se donne rendez-vous demain ici, à la même heure, avec nos cadeaux respectifs. Alors on est d'accord ?

– Mais, je ne sais pas... Qu'est-ce qu'on fait si le cadeau ne nous plaît pas ? On aura perdu une journée et on ne sera pas plus avancés.

Mon argument a fait mouche. Il gratte pensivement son ombre de barbe que j'aimerais flatter de la main pour mesurer son niveau de douceur. Son regard s'illumine alors que je compare en mon for intérieur le plaisir des barbes naissantes, très dures et de celles plus douces, sur ma peau. Je rougis de mes pensées pendant qu'il fronce les sourcils en cherchant visiblement à comprendre ma réaction, puis il reprend.

– Pour ne pas se mettre le stress, on n'a qu'à se dire qu'on apporte le cadeau déjà emballé. On se fait confiance pour ne rien offrir de dégradant, pas de drogue, pas d'armes et pour tout le reste on assume.

– Tu veux dire qu'on va se faire confiance, alors qu'on ne se connaissait pas il y a une heure, que je ne te connais d'ailleurs toujours pas, et toi non plus ? Et que je vais jouer mon réveillon familial là-dessus ?

Il me regarde longuement et je ne peux réprimer un frisson sous l'intensité de son regard d'argent.

– Pourquoi pas ? Vu le résultat de ta réflexion intense du jour, tu crois que ça changera quelque chose ? De toute façon, qu'est-ce que tu risques ? Que ta sœur trouve ton cadeau pourri ? Ce qui, si j'ai bien compris, ne serait pas une nouveauté ; ou que ma rupture soit un peu brutale ? De deux choses l'une, soit elle passera dans l'indifférence générale, soit ce sera tendu, quoi que je fasse.

– D'accord, mais...

– Il n'y a pas de mais qui tienne, assène-t-il très sûr de lui. Note mon numéro, si jamais tu as un problème pour demain.

Machinalement, je sors mon smartphone et enregistre en référence Monsieur Mercure. Pas de prénoms, pas de noms, c'est plus simple.

Sans que je m'y attende, il prend mon appareil pour noter son numéro et me regarde, perplexe, après avoir lu le nom dont je l'ai affublé. D'un signe, je désigne ses yeux. Il esquisse un sourire, se mord la lèvre en réfléchissant, puis entre à son tour un sobriquet, je n'en doute pas, dans son propre répertoire.

– Montre ! demandé-je en tendant la main vers lui.

Il poursuit ce qu'il était en train de faire – entrer son numéro, puis faire sonner son téléphone pour récupérer le mien – sans se soucier de ma demande.

Je me lève, me projette presque par-dessus la table pour lui prendre le téléphone des mains. De nouveau, nos peaux se frôlent et réagissent illico. Mon Dieu, ce mec me fait un effet dingue. Je lis le nom qu'il m'a trouvé et je le fixe, en quête d'une explication. C'est quoi ce nom pourri ?

– Mérida, Rebelle... le Disney ? interroge-t-il, perplexe devant mon ignorance manifeste. La jolie princesse écossaise, rousse, pétillante, au caractère bien trempé. Bon d'accord, ses yeux sont bleus, pas comme l'incomparable vert des tiens. Mais tu me fais penser à elle.

– Fan de Disney ? Mais t'as quel âge ?

– 26 ans. Mais ce n'est pas moi qui suis fan mais plutôt ma nièce. Elle en est dingue, comme aussi de « La Reine des neiges », mais là on se rapproche plus de ma non-fiancée. Dès que je descends la voir, je les visionne au minimum deux fois dans la journée. Bon, on a réglé tous les détails ? Tu as des questions ? Non ? Ben tu vois, finalement, on a été vite, ça nous laisse tout le temps.

– Tout le temps de quoi ? demandé-je en écarquillant les yeux. Je le trouve un peu direct, le Disney boy. Ça ne me dérange pas plus que ça en règle générale, mais quand même.

– Pour notre clope et notre hamburger. La Maison du Burger, ça te va ? Ça ne te fera pas trop loin pour rentrer chez toi, après ?

J'éclate de rire. Le culot de ce mec !

– Je n'ai pas dit que j'allais dîner avec toi !

J'objecte pour ne pas déposer les armes si facilement.

– Vraiment ? J'avais cru. Au pire, tu pourras manger à une table opposée à la mienne, si je te fais

peur, plaisante-t-il.

– Eh, je n'ai pas dit non plus que tu me faisais peur.

– Ça, Mérida, je n'en doute pas un instant.

– Oh, c'est bon, Mercure. Emmène-moi dîner.

Alexandre

Je n'en reviens pas d'avoir été aussi spontané ! Je suis un homme réfléchi. Je n'agis jamais sans peser le pour et le contre. Mais cette fille est un pur shoot de vitalité et d'impétuosité. À son contact, je me sens capable de toutes les initiatives.

En même temps, soyons honnête. Je ne risque pas grand-chose. Une soirée désagréable, une remontrance, voire un léger *bashing* au boulot. Si cela devait aller plus loin, je saurai me défendre. Et puis, ce n'est pas comme si j'étais aux abois. Je reste dans cette boîte par fidélité au premier patron qui a donné sa chance au stagiaire marseillais que j'étais. Mais il n'y a pas que l'entreprise Héclonie comme société porteuse pour quelqu'un de mon envergure. Ce n'est pas de la prétention, juste du réalisme.

À mes côtés, ma Rebelle marche d'un bon pas, même si elle doit faire deux foulées là où je n'en fais qu'une, pour rester à ma hauteur. Je lui ai proposé un taxi ou un métro, mais l'impétueuse a préféré marcher dans cette rue saturée de monde. Je la comprends parfaitement. C'est agréable de profiter des décorations de Noël. Le quartier des grands magasins est, comme toujours, un délice pour les yeux. J'ai beau vivre à Paris depuis des années, je ne suis pas blasé de toutes ces couleurs qui sillonnent les façades et forment des décors féeriques.

Mon âme d'enfant réapparaît. Pour un peu, je me presserais contre les vitrines pour admirer les saynètes animées. Ma nièce en serait folle. Héloïse, pour sa part, marche sans rien regarder.

Cette indifférence me surprend. C'est Noël, tout de même.

Si on était chez moi, j'aurais déjà acheté un cornet de marrons grillés. Je peux presque en sentir l'odeur, comme si j'étais sur le marché aux santons, le long de la Canebière. Par réflexe, je hume l'atmosphère. Pas de marrons grillés, mais l'odeur chaude du sucre qui entoure les pralines et vient rompre l'air froid de ce mois de décembre. J'hésite à en proposer à Héloïse. Mais elle semble aussi loin que possible de cette atmosphère de fête. À la place, elle a déjà une cigarette à la bouche.

Elle parle peu. Ça me change du babillage de trop de mes collègues qui me racontent leur vie dès la machine à café. Mais là, à part l'existence d'une sœur, je ne sais rien d'elle. Ni son âge, ni son nom de famille, pas même ce qu'elle fait dans la vie.

C'est reposant par rapport à mon milieu professionnel où les CV s'échangent dès les présentations ou presque.

À la dérobée, j'observe sa silhouette. Visiblement, Héloïse est sportive et s'entretient.

Des jambes fines, mais avec une bonne cadence malgré les talons, un relâchement des bras, un bon souffle en dépit de la cigarette ; je dirais bien une coureuse. Ses hanches, que je devine sous son court blouson de cuir, sont marquées, mais sa taille est fine. Elle rend plus évidente encore une jolie cambrure vers une paire de fesses toniques et superbement moulées dans son jean. Plus haut, sa nuque est dégagée par son chignon négligé et il me semble apercevoir un tatouage qui ne me surprendrait qu'à moitié. Depuis que j'ai découvert cet art, je suis fan, même si pour des raisons professionnelles, je ne fais marquer que des zones couvertes. Mais là, je serais assez tenté de découvrir le motif qu'elle a fait encre sur sa peau.

Ma compagne d'infortune s'arrête si brusquement que je lui rentre dedans et tends d'instinct le bras pour lui éviter une chute. Ma prise est un peu brutale et son corps nerveux se retrouve plaqué contre mon torse. Je suis assailli par son parfum, léger mais avec du caractère. Comme elle, en somme. Tout mon corps se tend en retour dans une réaction aussi inattendue que délicieuse.

Pourquoi s'est-elle arrêtée ? Parce qu'elle répond au téléphone. Et vu la façon dont son regard flamboie, c'est une conversation désagréable.

– Oui, maman, je sais que tu attends de moi une tenue irréprochable, un cadeau de bon goût et que je ne vous fasse pas honte, lance-t-elle, combative. J'ai presque trouvé ce que je cherche, ment-elle tout en me fixant dans les yeux, me rappelant encore plus ma mission que j'espère relever sans fausse note.

Je ne sais ce que sa mère ajoute, mais visiblement c'est une attaque, efficace, à en croire sa façon de se dégonfler. Même sa voix est plus basse, presque éteinte. Cette réaction fait naître en moi une envie de révolte, une sorte d'instinct protecteur que je ne me connais pas. Je ne sais pas ce qui se passe dans cette famille, mais je n'aime pas du tout voir la pétillante Mérida devenir aussi pleine de tristesse. Ma famille a des défauts, les coups de gueule peuvent y être mémorables, mais jamais on ne réduit l'un d'entre nous à cet état.

Finalement, Héloïse raccroche et reste quelques instants les yeux dans le vague avant d'allumer une autre cigarette. Je l'imite en me portant à ses côtés.

– Eh, Héloïse ? Si cette histoire d'échange de cadeaux te met dans une situation intenable, on peut se dire que c'était juste un délire, mais aller manger quand même.

Elle inspire lentement et expire bruyamment avant de planter ses yeux dans les miens. Je suis étonné. L'émeraude que j'avais cru déceler il y a quelques minutes est redevenue le marbre vert que j'avais remarqué dans le grand magasin. Mais, clair ou sombre, son regard est intense.

Je frissonne ; mais ce n'est que le vent, n'est-ce pas ? Enfin, elle retrouve un sourire qui peine à monter jusqu'à ses yeux. Mais c'est déjà un début.

– Tu sais quoi ? Au contraire ! De toute façon, ma mère est déjà persuadée que je vais faire foirer sa soirée de rêve, alors fais-toi plaisir, sois créatif. Si ça doit clasher, au moins que ça en vaille la peine ! Apparemment, on me croit capable du pire. Eh bien, je ne vais pas faire dans la demi-

mesure !

– Euh, techniquement, c'est moi qui ne vais pas faire les choses à moitié, crois-je bon d'objecter.

– Tu as compris ce que je veux dire. *No limit* ! Miss Perfection envoie maman avec une liste de cadeaux « acceptables », parce qu'elle est persuadée que je ne trouverai rien de convenable par moi-même. Elle veut jouer à ça ? OK, on va jouer ! Lâche-toi Mercure ! Pas de drogue, rien de dangereux, mais tout ce qui te paraîtra opportun.

– Et ça ne risque pas de te poser de trop gros problèmes ? Par rapport à ta famille, tout ça ? Tu ne m'as rien dit d'eux.

Héloïse se fige sur le seuil de la Maison du Burger, la main sur la poignée, comme si elle hésitait sur la suite à donner à cette étrange soirée.

– Et c'est volontaire. Je ne te dirai rien de trop personnel. Écoute, je crois qu'on doit mettre certaines choses au clair. Tu me plais. Beaucoup. Je mentirais si je te disais le contraire. Je ne sais pas si c'est réciproque. Je ne sais pas si toute cette histoire est un plan drague bizarre ou quelque chose d'approchant. Mais clairement, je n'ai pas le temps dans ma vie pour autre chose que ça : un bon moment, une soirée ou un peu plus.

Elle prend son temps avant de reprendre, pour me laisser le temps de réagir. Je ne dis rien, mais hoche la tête en signe d'assentiment. Elle reprend dans un débit toujours rapide.

– Je travaille à l'étranger. Je ne suis là que pour quelques jours. Et je n'ai pas l'intention de me marier, de me fiancer, de me caser, ou un truc de ce genre. Je n'ai que 22 ans et encore plein de temps devant moi. Sans compter que question femme qui veut se caser, tu as déjà ça en stock, ajoutez-elle en riant. Moi, je n'ai à te proposer, si ça te va, qu'un moment agréable et sans engagement.

Je reste tétanisé. Je ne crois pas être particulièrement macho ou réactionnaire, mais je n'ai pas non plus l'habitude de recevoir des propositions aussi claires après un simple café. Je serais le roi des hypocrites si je prétendais que cette déclaration ne renforce pas en moi une curiosité et même une excitation puissante, mais je suis un peu abasourdi.

Ma Rebelle me fixe en silence, l'œil plus froid, visiblement étonnée de mon apathie. Vite Alex, une réponse, intelligente si possible, et un tantinet réfléchi... ou pas.

Héloïse

Oh ! la boulette !

Mon Monsieur Mercure ne répond rien. Pire, il semble pétrifié par ma petite mise au point. Se pourrait-il que je me sois trompée sur tous les signaux que j'ai cru voir ? Il n'a rien dit d'explicite, effectivement, mais ses sourires, ses regards, son corps tendu contre mes reins... C'est vrai, quoi ! Ce type a failli enflammer ma petite culotte rien qu'à sa façon de me détailler pendant qu'on marchait, imaginant sans doute que je ne sentais pas son regard sur moi. Et sa façon de me plaquer contre lui lorsque j'ai trébuché ! Pas sûre que mon intimité en soit totalement remise. Je n'en suis pas très fière, mais c'est ainsi. Ce gars semble directement en phase avec ma libido !

Mais de par ses attentions, ses bonnes manières, sa façon posée de s'exprimer : je l'ai classé dans la catégorie des « gentils garçons ». Je n'ai rien contre eux, au contraire, mais c'est moi qui ne suis pas pour eux.

Le dernier avec lequel je suis sortie s'est fait tellement de fausses idées qu'il a littéralement assiégé mon bureau parisien. Il a fallu que, piteuse, je demande de l'aide à mon père pour que la sécurité lui fasse comprendre mon manque d'intérêt. Ce jour-là, je suis sortie par une porte de secours. L'humiliation que m'a fait subir Chloé, jubilant de ma déconfiture et clabaudant sur les conséquences de mes actes inconsidérés, me fait encore grincer des dents.

Toujours de sa voix rauque, Alexandre reprend finalement la parole.

– Ça me va. Je n'avais pas réalisé que j'étais aussi transparent. Mais tu me plais. Évidemment ! Même si je n'ai vraiment pas mené un plan drague tout à l'heure. Il aurait été particulièrement pourri ! J'ai agi à l'instinct. Mais je suis largement partant pour cette parenthèse. Je serai ton souvenir de vacances, ajoute-t-il avec un clin d'œil moqueur. Et donc, tu préfères qu'on ne se livre pas trop pour ne pas me laisser trop d'indices sur toi, c'est ça ?

J'approuve lentement.

– Ça me va tout à fait, reprend-il. Moi non plus, je n'ai pas dans l'idée de me caser. En tout cas, pas pour le moment. Et une pseudo-fiancée sur les bras me suffit largement ! Mais j'ai tout de même une condition. J'ai horreur de dormir à l'hôtel. Donc si je t'emmène chez moi, ça te paraît un compromis acceptable ? Je respecte ta vie privée... et je te fais confiance en ce qui concerne la mienne.

À son tour de me couper le sifflet. Mon gentil garçon a visiblement des vues sur la fin de la soirée. Et mon intimité, cette dévergondée, est plus que réveillée.

Tout doux, Hél, on se calme !

- On a quand même le temps de manger ? demandé-je, rieuse, pour détendre l’atmosphère.
- Y a intérêt ! On a traversé tout Paris ou presque pour ça et j’ai très faim !

Eh bien, il ne mentait pas ! Monsieur Mercure a un appétit d’ogre ! Je me pensais bonne mangeuse – je fais assez de sport pour refuser le diktat de l’alimentation famélique que ma mère a voulu nous inculquer – mais là j’ai trouvé mon maître ! Alexandre s’excuse presque. Il n’a pas pris le temps de déjeuner à cause d’un dossier à boucler, et puis il adore cette nourriture régressive une fois de temps en temps.

– Pas trop souvent tout de même, précise-t-il. J’en serai quitte pour une grosse séance à la salle de sport.

Nous voilà à parler de tout et de rien, pendant que nous dévorons nos plats respectifs. Nous partageons visiblement une même passion pour le sport. Je ne rêvais pas tout à l’heure, il y a sous ce pull sage un sportif qui s’entretient ! Et qui a l’air de très bien y réussir, me glisse même ma libido lorsque je ne peux m’empêcher de jeter un œil sur lui avec gourmandise.

Son regard croise le mien lorsque je remonte à la surface. Son sourire montre qu’il n’a rien raté de mon observation. Je ne détourne pas les yeux – jouer les vierges effarouchées, très peu pour moi –, mais je ne peux empêcher ma peau de se teinter légèrement.

Alexandre ne commente pas, mais il esquisse un léger sourire satisfait. Il a la délicatesse de n’aborder aucun sujet privé, même s’il livre quelques bribes de lui-même que je m’efforce de ne pas intégrer malgré ma mémoire instantanée.

Lorsque j’enlève mon blouson, son regard s’arrondit. Je rougis. Mon cache-cœur doit dévoiler un peu trop de ma poitrine. Je sais qu’elle est opulente par rapport au reste de mon corps – naturellement opulente de surcroît – et que cet atout fait souvent de l’effet. Mais, habituellement, les hommes que je fréquente sont un peu plus discrets. Je ne retiens pas un sourire moqueur, mais je note rapidement que je fais fausse route. Son regard est plutôt attiré par ma clavicule. J’y jette un œil et je comprends. Il est tombé sur mon tatouage.

Ouh là là ! Voici l’instant de vérité. Une femme tatouée, surtout avec une grande pièce, ça fait fuir les gentils garçons. Je sens que je vais rentrer dormir très tôt... et toute seule.

Comme tout à l’heure, Alexandre ne dit rien, plisse les yeux pour mieux regarder, penche même un peu la tête. Dans un geste doux, j’écarte l’étoffe émeraude pour agrandir son champ de vision.

– Une dentelle, murmure-t-il comme pour lui-même. C’est ça ? J’en ai vu une un jour, mais le trait était plus grossier, plus épais.

Je hausse les sourcils avant de le regarder, sceptique. Il s’y connaît en tatouages ?

Alexandre note ma réticence et sourit avec indulgence.

– Ça t'étonne ? J'en ai moi-même quelques-uns et, occasionnellement, je photographie des modèles pour mon tatoueur... qui se trouve être mon cousin. Je te montrerai les photos... enfin, si tu viens... enfin, si tu veux. Bref. J'adore les tatouages et le tien est superbe. Il prend quoi, tout le dos ?

– Mystère. Je ne me révèle pas comme ça, lancé-je comme une plaisanterie.

Je ne veux pas, moi non plus, me retrouver dans l'embarras. Tant qu'on ne connaît pas l'issue de la soirée, on ne dévoile pas son jeu. Mais toi aussi, alors, tu es tatoué ? l'interrogé-je à mon tour. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'étonne.

Son sourire s'élargit. Il n'est pas mécontent de me montrer que je me trompe sur lui. D'un geste souple, il saisit son pull dans sa nuque et le fait passer par-dessus sa tête. Je ne perds rien du travail de ses muscles développés et me recule instinctivement de quelques centimètres tout en portant mon eau gazeuse à mes lèvres. Je plisse un peu les yeux pour masquer l'éclat intéressé que, je suis sûre, ils projettent déjà. L'ambiance va se réchauffer à ce rythme-là...

Avec une lenteur étudiée, Alexandre déboutonne sa manche gauche, prend un temps infini pour la rouler légèrement. Les yeux écarquillés désormais, je guette le moindre pigment, mais je ne vois rien. Rien que sa peau hâlée, son poignet fin et le bracelet en acier et onyx qui l'habille.

Je relève la tête vers lui. Je goûte peu sa plaisanterie. Mais son regard goguenard me montre que c'était parfaitement étudié pour décupler mon attente et que mon impatience l'amuse. Il recommence son manège avec l'autre main et, cette fois, au troisième roulement, un motif apparaît. Un entrelacs celtique, visiblement. Je suis surprise, le trait semble très fin, en particulier pour un homme. Habituellement, ce motif est plutôt sombre et entièrement encré. Est-ce pour un camouflage plus simple dans son milieu professionnel ? Mais une autre couleur attire mon regard. Quelque chose est tatoué entre les lignes. Je me penche par-dessus la table pour essayer d'en voir plus, mais alors que j'ai presque les yeux sur lui, mon convive, farceur, retire brusquement son bras qu'il cache sous la table le temps de se couvrir.

Je souris de son jeu et de ma position ridicule, le buste à demi étalé sur la table, la tête presque sur son ventre et le regard baissé vers son entrejambe. Je me relève brusquement et, lorsque nos yeux se croisent, je sais qu'il sait où a glissé mon regard.

– Moi non plus, plaisante-t-il avec un clin d'œil, tout en reboutonnant nonchalamment sa chemise, je n'ouvre pas si facilement les portes de mon intimité. Je n'ai presque rien vu de ton tatouage, hors de question que tu en vois plus du mien.

– Tu veux jouer à ça, Monsieur Mercure ? Je ris en entrant dans son jeu.

J'ai fait une erreur en le jugeant trop vite. Non seulement, la façon dont il semble à l'étroit dans son jean montre que mon convive est très intéressé par ma petite personne mais, en plus, son jeu de séduction dénote plus d'habitude que je ne l'aurais cru.

– Je ne céderai pas à ta provocation. Parce que si je te montre l'ensemble de mon tatouage, je suis

prête à parier qu'on se fera virer du restaurant.

À son tour d'écarquiller les yeux. Il retient même un hoquet de surprise ! Bien fait ! Je me retiens de justesse de lui tirer la langue par pure bravade. Cette réaction puérile laisse vite place à une autre sensation, plus physique, le long frémissement que provoque son regard en fusion lorsqu'il glisse sur mon corps pour évaluer la véracité de ma révélation. Même sa voix est plus grave lorsqu'il reprend.

– Et si je te disais que je crève d'envie de le voir en entier, ce tatouage, tu dirais quoi ? demande-t-il d'un ton en apparence détaché, que je pourrais presque prendre pour argent comptant s'il ne triturerait pas en même temps son portable de manière fébrile.

Je m'efforce de paraître tout aussi sereine alors que ma peau trahit une réaction inhabituelle et que mon ventre se serre délicieusement. Je m'offre même le luxe de finir mon eau gazeuse dont j'essuie, du bout des lèvres, les deux gouttes restées sur mes lèvres, avant de répondre.

– Je crois que dans ce cas la question du lieu où finir la soirée se pose, finalement.

Alexandre tressaille. Mais il ne se dégonfle pas, rassemble avec des gestes rapides les reliefs de notre dîner, les jette dans la poubelle la plus proche et revient à grandes enjambées vers moi. Arrivé à deux pas, il me tend la main.

Je souris de ce geste presque chevaleresque et m'apprête à lui signaler que nous ne sommes pas en plein rendez-vous galant. Il me surprend en anticipant ma phrase.

– Ce n'est en aucun cas un geste fleur bleue, précise-t-il, mais avant de passer à l'étape suivante, c'est peut-être bon de savoir si nos peaux se tolèrent, non ?

Si nos peaux se tolèrent ? Elle est bien bonne celle-là ! Vu les réactions plus qu'évidentes de nos corps, je crois qu'on a notre réponse, non ? Je ne le lui dis pas, me contente de regarder assez fixement la proéminence qui déforme un peu son pantalon. Il suit mon regard, esquisse un sourire avant de considérer mes seins qui pointent nettement sous mon cache-cœur. Je pourrais prétendre que c'est le froid, mais nous savons tous les deux qu'il n'en est rien.

Finalement, je prends la main qu'il me tend. La texture de sa peau est chaude et douce, mais la force qui s'en dégage n'a rien de mièvre. Ses doigts s'insinuent fermement entre les miens, et je me resserre aussitôt autour d'eux. Ma main est minuscule dans la sienne et je devine son sourire lorsqu'il regarde dans la même direction que moi.

Sans s'appesantir sur cette idée, Alexandre ouvre la marche pour faciliter mon chemin parmi la foule dense. Malgré l'heure tardive, la plupart des passants ont les bras encombrés de paquets. Le froid est piquant. On dirait que la neige n'est pas loin. J'aimerais beaucoup ça. Peut-être qu'un peu de climat hivernal m'aiderait à me mettre dans l'ambiance de Noël.

Bientôt, nous nous retrouvons au pied d'un immeuble moderne dans un quartier chic de la capitale.

Devant la porte à digicode, Alexandre se retourne vers moi, attend un signe de recul. J'apprécie cette prévenance, bien inutile. Je ne suis pas une oie blanche, je sais ce que j'ai décidé ! Pour le lui faire comprendre, je me hisse sur la pointe des pieds – putain ce gars est immense –, je suis même obligée de prendre appui sur ses avant-bras pour me stabiliser et je souffle, le plus près possible de son oreille que là, tout de suite, j'ai très très envie qu'on compare nos tatouages. Ses yeux me sondent encore quelques instants, puis il esquisse un petit sourire en coin qui lui donne un air canaille à la Harrison Ford (dans ses jeunes années bien sûr, je n'ai que peu de goût pour les sexagénaires quand même) et débloque sa porte avant de me laisser entrer.

En passant devant lui, je le frôle intentionnellement, bien décidée à faire monter la tension de quelques degrés supplémentaires. Bien joué ! je ne sais pas si ça lui fait de l'effet, mais sur moi oui ! Cette proximité a agi instantanément sur mes terminaisons nerveuses. Ma nuque me picote, mes doigts ne demandent qu'à l'effleurer, mes lèvres ont des pensées de rapprochement, quant au reste...

Bien sûr, Monsieur Mercure m'oriente vers un ascenseur. Il est sérieux là ? Un ascenseur, comme dans les romances que j'adore lire pour me détendre et qui choquent les femmes de ma famille qui n'y voient que preuves et sources de mon dévergondage !

La coïncidence est si énorme que j'éclate d'un rire nerveux, décuplé par la tension sensuelle qui ne cesse de grimper entre nous.

Alexandre

Mon Dieu, cette fille est dingue !

Superbe, sexy à souhait, visiblement à l'aise dans son corps et face à ses envies, mais totalement dingue !

Il y a deux minutes, elle a failli faire exploser mon jean en frôlant mon bassin de son petit corps nerveux, j'ai bandé comme un adolescent à ses premiers émois lorsqu'elle s'est hissée le long de mon corps, pour me parler à l'oreille et que son souffle a caressé mon cou et le bas de mon visage. Son corps a eu l'air de frémir à l'unisson, et voilà qu'elle rigole comme devant le meilleur des sketches.

– Euh, j'ai raté un épisode ? demandé-je avec honnêteté.

Mon étrange compagne tente de reprendre son sérieux, se mord la lèvre, sans savoir que j'adorerais le faire à sa place, puis elle se décide à m'expliquer.

– Je dois avoir l'air bizarre, s'excuse-t-elle. Je suppose que tu n'as pas lu « Cinquante nuances de Grey », hasarde-t-elle.

– Moi non, mais ma sœur oui... Oh mon Dieu, l'ascenseur, c'est ça ? Daphné nous a raconté, à Valentin et à moi, qu'elle n'a pas pu monter dans un ascenseur pendant des semaines sans avoir des idées coquines plein la tête. On peut prendre l'escalier si tu veux. Mais six étages, ça va nous demander de la patience... sinon, on peut quand même tenter l'ascenseur. On va croiser les doigts pour qu'il n'y ait pas de panne ou... J'avoue que je ne sais pas vraiment ce que tu attends de moi dans ce type d'espace. Il faudra peut-être que je lise la scène en question ou que je la regarde. Ceci dit, si j'en crois ma sœur, l'ascenseur n'est qu'un lieu parmi d'autres. J'ai entendu parler d'un billard, d'un hélicoptère, d'une cabine de douche, entre autres, que je ne pense pas posséder encore. Quoique, la cabine de douche, ça devrait aller.

Héloïse me regarde à nouveau. Son regard émeraude tire sur la couleur du jade désormais, mais il garde le même pouvoir hypnotique. Elle me sert ce sourire incroyable qui illumine tout son visage et semble même se répercuter dans tout son corps.

– Ils ne le font pas dans l'hélicoptère, précise-t-elle.

– Heureusement ! Car je suppose que c'est lui qui pilote ? Salaud de Grey ! Riche à millions, beau gosse, pilote d'hélicoptère, coup d'enfer... Comment veux-tu que de pauvres mortels rivalisent avec ça ?

– Tu oublies tout de même *control freak* et sexuellement dominant, voire violent. Ça peut en

refroidir plus d'une dans la vraie vie, tu ne crois pas ?

– Pas faux. En même temps, tu connais la blague que mon frère Valentin m'a envoyée ? « Cinquante nuances de Grey, c'est romantique parce que le mec est millionnaire ; s'il était pauvre et vivait dans un squat, ce serait un épisode d'Esprits criminels ! »

Héloïse me regarde un instant la bouche ouverte puis éclate de rire.

– C'est crade comme blague ! Très vrai, ajoute-t-elle après un instant de réflexion, mais franchement crade !

– Cela dit, je ne vis pas dans un squat, dis-je, croyant bon de le préciser.

– Mais tu es un dominant ?

Brusquement, elle semble s'inquiéter. Je le vois à son regard et me demande même si elle ne va pas tourner les talons. Je lève les bras en signe d'innocence.

– Moi ? Pas du tout ! Allez, peut-être une fessée dans le feu de l'action, mais sinon je suis un mec tout à fait normal... Normal ? Outch. Comment flinguer un entretien d'embauche : « choisissez-moi, je suis un gars normal ».

– Euh, le dernier qui le revendiquait presque a fini Président, rappelle-t-elle en riant de nouveau.

Ce que c'est facile de rire avec elle !

Le léger « ding » de l'ascenseur nous fait sursauter. Héloïse me précède dans la cabine qu'elle examine attentivement pendant que je sélectionne l'étage. Y cherche-t-elle des ressemblances avec sa fiction ? Je ne croise plus que son regard baissé.

Tiens, la demoiselle serait intimidée ? Je tends la main vers son visage, effleure lentement sa joue. Nos frémissements se répondent. C'est une sensation que je connais mal. En règle générale, je suis davantage dans la maîtrise de mes réactions, une forme de distance, presque de contrôle.

Mais depuis que je l'ai vue dans ce magasin bondé, je ne contrôle plus rien, de toute façon, et surtout pas mes pulsions. Hum... je dois reconnaître que j'adore ça.

Avec plaisir, je la sens appuyer sa joue sur ma main et se rapprocher d'un pas. Ma deuxième main explore à son tour son visage et l'incite doucement à lever les yeux vers moi. Je retiens un soupir de soulagement. Là où je craignais une forme de gêne, c'est une tout autre lueur qui anime le regard de la belle. Je ne sais pas si cela a un rapport avec le séduisant millionnaire dominateur ou bien avec ma petite personne, mais la jolie rouquine semble aussi excitée que moi. D'ailleurs, son souffle s'accélère alors que je me penche vers elle. Je m'approche, lentement, sûr déjà de sa reddition. Mais je ne veux pas brusquer les choses. Pas ce soir. Pas tout de suite. Pour le moment, je me contente de laisser nos souffles se mêler, nos yeux s'aimer, nos peaux se chercher. Les baisers, les caresses, tout cela viendra, mais pas dans l'instant.

Cette soirée a une saveur spéciale pour moi qui suis habituellement plus réfléchi, plus prévisible, en tout cas depuis que j'ai repris ma vie en main, après les mois de grand n'importe quoi qui ont

suivi la mort de ma mère. Et même si je brûle toutes les étapes, je veux savourer cette première fois – à plus forte raison parce qu’il n’y en aura peut-être pas d’autres – que je pressens intense.

« Ding ! »

Et zut ! Ce con d’ascenseur est arrivé à destination. Je me demande bien comment certains peuvent trouver ça aphrodisiaque.

Galamment, je laisse passer mon invitée devant moi, la guide jusqu’à mon appartement, et lui ouvre la porte. Elle entre sans une once d’hésitation.

9.

Héloïse

Son appartement sent bon. C'est la première chose que je remarque. Un jour, j'ai fait demi-tour en arrivant dans la tanière d'un beau gosse qui sentait tellement le vieux garçon – la tanière, pas son occupant – que j'ai failli me sentir mal. Mais là, il y a une odeur de cannelle ou d'épices boisées qui me plaît.

L'appartement paraît grand.

– Tu veux visiter ? propose-t-il.

J'hésite, et il le sent.

– Pas pour t'installer, précise-t-il aussitôt. Mais pour connaître les essentiels : cuisine, salle de bains, chambre...

J'accepte et lui emboîte le pas. Tous les murs de son logement sont décorés de superbes clichés, des paysages, des portraits, la plupart du temps en noir et blanc.

– C'est beau, soufflé-je devant un lac sous un océan de nuages.

– Merci. C'est Glen Etive, en Écosse, pas loin de Glencoe, dans la brume ; j'ai pris cette photo l'été dernier.

J'écarquille les yeux. Et pas seulement pour le décor que j'ai reconnu. Il est photographe ?!

– Seulement à mes heures perdues. Malheureusement. Mais regarde, dit-il en désignant une petite pièce, qu'il présente comme son ancien dressing. C'est mon labo photo. Pour le noir et blanc seulement. Le reste part chez un professionnel.

Je suis impressionnée. Je m'efforce de ne pas trop m'attarder sur les portraits. Mais je ne peux rater le pêle-mêle avec des enfants, probablement ses neveux et nièce fans de Disney, ainsi qu'une photo d'un couple plus âgé. Ses parents certainement, la ressemblance est si grande, ainsi qu'un trio où je pense deviner Alexandre avec son frère et sa sœur. Il confirme et, conscient des limites que j'ai fixées – à moins qu'il n'applique les mêmes –, il me propose à boire.

J'accepte une bière, lui confie mon blouson en cuir qu'il dépose sur une chaise, et nous nous installons dans le salon.

Le silence se pose. Il n'est pas désagréable, mais il se charge d'une tension érotique puissante. Après tout, nous savons pourquoi nous sommes là. Pourtant, au lieu de se jeter sur moi, Alexandre

enlève de nouveau son pull.

Je me mords la lèvre. Je sais déjà que ses muscles sont saillants et très appétissants. Il me regarde, parfaitement conscient de l'effet qu'il me fait, et dont il joue allègrement.

– Allez, je suis grand prince, plaisante-t-il en roulant sa manche droite.

Directement la bonne cette fois, et à son annulaire je peux voir qu'il porte aussi une superbe chevalière finement travaillée.

L'entrelacs est bien plus large que je ne l'imaginai. Il forme plusieurs mailles, tout autour de son poignet, sur trois rangs. En me penchant plus avant, je devine que les motifs colorés sont bien des lettres : des noms. Dans le rang du centre, je lis son prénom, celui de son frère et de sa sœur, et je réalise qu'il s'agit là d'un arbre généalogique. Il confirme.

– Mes parents, glisse-t-il en caressant leurs prénoms, les plus proches de sa main. Mon frère, ma sœur, ses enfants...

– Pas ceux de ton frère ? Je rougis de cette question. Bravo pour quelqu'un qui ne veut rien savoir !

– Il n'en a pas, pour le moment. Mais je lui ai laissé de la place... Même chose pour moi ! Il me laisse détailler son tatouage avec complaisance. Il faut dire que pour y arriver, je suis très largement penchée sur ses cuisses et qu'il a l'air d'apprécier autant que moi ces frôlements encore très sages, mais follement excitants.

– Allez, à toi maintenant, murmure-t-il en me couvant d'un regard gourmand.

Je le lui rends, mais contrairement à ses attentes, je défais l'une de mes bottines, enlève ma chaussette fine et remonte mon jean pour lui montrer mon propre entrelacs, de même inspiration. Il prend naissance sur mon pied, est piqué de chardons et remonte jusqu'à mon mollet, même si, jean slim oblige, il ne le voit pas.

– Je ne pensais pas à ce tatouage-là, sourit-il, mais celui-ci est impressionnant aussi. C'est ton premier ? demande-t-il en s'emparant de ma jambe pour la poser en travers de sa cuisse afin d'en détailler les motifs.

Je hoche la tête en m'efforçant d'ignorer que ma peau me picote tout le long du trajet de ses doigts.

– Je l'ai fait au retour de mon premier voyage en Écosse. Il y a quatre ans. J'étais partie avec ce que je pensais être « l'amour de ma vie », pour faire bref, mon premier. Il avait du sang celtique dans les veines. J'ai largué le gars, mais gardé ma passion pour l'Écosse.

– L'Écosse ? Toi aussi ? Ça a été le cadeau de nos 20 ans avec Valentin. On est jumeaux. Faux jumeaux, précise-t-il en voyant que je tourne les yeux vers la photo. C'est moi le plus beau ! crâne-t-il en riant. On est fous de l'Écosse et de l'Irlande.

– Un bon point, concède-je.

Je pourrais croire que ce point commun est inventé pour m'impressionner, mais j'ai reconnu dans

son hall le Monument à William Wallace et la colline Arthur's seat.

Alexandre précise qu'il y a aussi quelques vues de l'île de Skye, que je ne connais pas. Selon lui, c'est un tort, on se chamaille quelques instants avant qu'il ne reprenne.

– Ça veut dire que ton premier, c'était quand tu avais 18 ans ?

– Mec ou tatouage ? je demande, sans me rendre compte que je viole ma propre règle de discrétion. En fait, les deux. Tu vois, je n'ai pas été particulièrement précoce de ce côté-là. Lui, c'est celui qui m'a fait croire au prince charmant, à l'amant unique pour toute la vie, tout ce genre de trucs... Et qui m'en a vacciné quand il s'est tapé ma cousine, dans ma propre chambre d'étudiante !

Souvent, ça fait rire, quand je dis que je n'ai plus eu de relations sérieuses depuis lui. Mais c'est un fait. Mon premier amour a été un leurre, je ne suis pas prête à prendre le risque à nouveau. Je ne m'étends pas sur ces confidences aussi intimes. En revanche, je reprends, sur un ton léger :

– Mais il m'a laissé ça : le goût de l'Écosse, du tatouage, et la certitude que l'engagement n'est pas une fin en soi.

De nouveau, le silence. Machinalement, je repose mon pied, j'enlève ma deuxième bottine et lui souffle :

– À toi. Tu as bien dit que tu avais plusieurs tatouages, non ?

Alexandre opine de la tête et défait lentement les boutons de sa chemise.

Oh mon Dieu ! La température est montée d'un seul coup ou quoi ? Je pose les mains sur mes joues que je devine brûlantes.

Il retire sa chemise de son pantalon et je dois m'obliger à ne pas baisser les yeux sur son entrejambe qui montre très clairement qu'il est lui aussi très excité. Je remonte le regard, tout en évitant son visage. À plus forte raison sa bouche que je meurs d'envie de goûter, et ses yeux qui lisent au plus profond de moi.

Je me focalise sur sa pomme d'Adam. Mauvaise idée ! À sa façon de monter et descendre rapidement, je comprends que lui aussi est impatient que l'on continue cet effeuillage artistique. Son torse est aussi développé qu'il m'a semblé le deviner sous ses vêtements. Il est imberbe, du moins jusqu'à son nombril. Là, une fine bande de poils bruns descend pour se perdre sous la ceinture de son pantalon, comme une invitation à la luxure.

De nouveau, je me force à me concentrer sur ses mains qui écartent désormais sa chemise. Alexandre prend son temps, savoure l'effet que son corps dénudé a sur moi. Sur le sommet de son épaule gauche, j'aperçois une ombre travaillée. Visiblement, il y a là une très grosse pièce.

Sa chemise glisse progressivement et découvre en même temps la musculature de ses bras et son tatouage.

Je ne peux retenir un petit cri admiratif. Sur le tatouage plus encore que sur les muscles parfaitement dessinés. Du haut de son épaule gauche descend vers son cœur une Pietà. Son voile prend le haut de son bras et couvre une partie de sa poitrine. J'examine plus attentivement le visage qui est particulièrement réussi, mais ce n'est pas le visage familial sculpté par Michel-Ange. Les traits représentés sont doux, mais en même temps marqués d'une énergie et d'une vitalité très éloignées de l'original. Je lève la tête vers la photo de famille accrochée au mur, puis croise le regard d'Alexandre qui hoche la tête.

– Ma mère, confirme-t-il dans un murmure.

C'est un choix étrange, cette mère omniprésente qui veille sur son fiston. À son léger accent, je devine que mon hôte est du Sud. J'aurais dit Marseille. Peut-être a-t-il aussi des racines italiennes ou siciliennes, de ces régions où la mère est vénérée. Cette idée pourrait me gêner... Mais elle ne me dérange en rien pour un plan temporaire.

Sous son cœur, une date est inscrite : trente décembre deux mille dix en chiffres romains. Je relève la tête vers lui de nouveau.

Le ton sourd, il explique :

– Le jour où je suis devenu un homme.

Je m'esclaffe, ce qui m'aide à faire un peu retomber ma fièvre.

– Tu as fait tatouer le jour où tu as perdu ta virginité ?

Alexandre esquisse un sourire tout en secouant la tête.

– Non... le jour où ma mère est morte.

Oh mon Dieu !!! Quelle imbécile !! Je plaque ma main devant ma bouche comme si ce geste pouvait me faire avaler mes paroles.

– Pardon, pardon !!! je ne savais pas ! Putain, Alexandre, je suis absolument désolée. Je ne savais pas. Je ne voulais pas...

– Chut.

Alexandre pose deux doigts sur ma bouche pour me faire taire. Ce contact me réduit du même geste au silence et à la raideur d'une statue. Ne pas bouger pour maintenir ce contact, soutenir son regard plongé dans le mien et oublier tout ce qui n'est pas son corps.

Il s'avance vers moi, pose son front contre le mien. Je me rapproche de lui, encore plus petite sans mes talons et me hisse sur les pointes pour l'attirer à moi.

– Rassure-toi, pas de complexe d'Œdipe tardif, précise-t-il comme s'il lisait une nouvelle fois

dans mes pensées. Mon père et mon frère ont le même.

– C'est super bien fait. Qui l'a dessiné ? Ton fameux cousin ? Ta sœur n'a pas le sien ?

Bon sang, cette conversation est très éloignée de mes habitudes. Mais il est si facile de discuter avec lui que je suis en train de le bombarder de questions.

– Non, on le lui a gravé dans un médaillon. Ma sœur n'a aucun tatouage.

– Oh...

D'emblée, cette remarque me refroidit. C'est idiot, je ne suis pas destinée à la rencontrer. Mais je suis bien placée pour savoir ce que les opposantes au tatouage pensent des filles comme moi. J'en ai une chez mes parents.

Mais pas la sienne, visiblement.

– Elle adorait se faire tatouer, mais elle a une trouille pas possible. On a beau lui répéter que quand on a accouché trois fois, dont une sans péridurale, on peut bien faire ça, on n'est pas arrivés à la faire céder. Mais peut-être que si elle voit l'un de tes tatouages... Ceci dit, je ne pense pas qu'elle opérerait pour celui-ci. Trop gros, trop marqué, sans doute. Je sais que ça peut paraître excessif d'avoir ainsi ma mère dans ma peau, mais ça m'aide. Je ne sais pas si tu as déjà perdu quelqu'un que tu aimais...

– Pas vraiment... Mis à part que j'ai tué mon jumeau.

Cet aveu le choque visiblement, et même moi il me tétanise. Qu'est-ce qu'il m'a pris de lui en parler ? Je ne raconte pas ce pan de ma vie. Encore moins à un inconnu. Encore moins à un plan cul. Pourtant, sans se démonter, il reprend.

– Comment c'est arrivé ? Tu avais quel âge ?

– Je ne sais pas exactement. Quelques minutes. Je suis née la première. On ne m'a jamais expliqué ce qui s'était passé. Mais quand la sage-femme a pris mon jumeau dans ses bras, il ne respirait plus.

– Mais tu n'y es pour rien ! objecte-t-il avec une empathie qui me pince le cœur.

– C'est que tu n'as jamais entendu ma mère en parler. Elle ne m'a jamais confié les raisons de sa mort. Je ne suis pas sûre d'ailleurs de vouloir les connaître. Je ne sais pas s'il avait une malformation, s'il n'a pas survécu à l'effort de la naissance, si le fait de ne pas naître en premier lui a été fatal. Mais je crois, pour cette dernière supposition, que c'est ce que ma mère pense.

Je réfléchis un moment à ce drame. Je sais que ça a dû être terrible pour elle. Elle a tenu dans ses bras deux bébés, pour lesquels tout était prêt. Le trousseau, la nursery, la poussette double. Rien ne manquait. Rien, excepté l'un des deux. Elle a tenu mon frère dans ses bras pendant de longues minutes, sans vouloir cesser de le bercer.

Un jour où elle était en veine de confidences, elle m'a raconté que la sage-femme lui a indiqué au bout de presque une heure que Ludovic était parti, mais que j'étais là, et que je criais de toutes mes forces pour qu'elle me nourrisse et qu'elle me prenne dans ses bras. Elle en a été incapable et a demandé qu'on me nourrisse au biberon. Je crois que cela résume pas mal nos relations. Elle a

toujours veillé à ce que j'aie tout ce qu'il me fallait, mais sans parvenir à me donner de l'affection, de l'attention.

J'adopte un ton léger pour conclure mon récit.

– Maintenant, ça va, j'y suis habituée. Mais à tous mes anniversaires, il y avait comme inscription « Joyeux anniversaire Ludovic et Héloïse », ce qui fait que désormais, je m'arrange pour ne plus être avec eux. Elle m'a même fait le coup quand j'ai fêté mes 18 ans. Ça avait jeté un certain froid parmi mes amis. Sans compter le nombre de fois où je l'ai entendue répéter que, malgré la déclaration de la sage-femme, elle avait prié pendant de longues minutes pour qu'il y ait une erreur et que son cœur à lui allait bien rebattre. Je crois qu'elle espérait, en le berçant tout contre sa peau, le ramener à la vie. Je ne peux pas imaginer ce qu'elle a ressenti, en donnant deux fois la vie, mais en n'accueillant qu'un seul enfant en parfaite santé. Ça doit être une sensation monstrueuse, inhumaine. Mais bon, ce genre de paroles est compliqué à entendre.

– C'est sûrement une maladresse, souffle-t-il en caressant mon bras.

– C'est ce qu'on m'a souvent dit. Mais ma mère, un jour, a bien mieux précisé sa pensée : elle avait déjà une fille parfaite. C'est un fils qu'elle voulait. Tout en me reprochant d'être trop masculine dans mon travail, mes amours et mon mode de vie... Passons... Je crois que je viens de plomber l'ambiance, m'excusé-je presque.

Alexandre secoue la tête et claque doucement de la langue.

– Désolé, c'est de ma faute, murmure-t-il. Cela dit, je ne me laisse pas éloigner de mon but. Très belle tentative de distraction ma belle, fait-il mine de croire. Mais il me semble que tu ne respectes pas ta part du marché et qu'il me reste, au moins, un tatouage à voir.

Je sonde son regard. Après mes confessions incontrôlées, je craignais de l'avoir refroidi. Je lui suis reconnaissante de reprendre notre discussion comme si de rien n'était, comme si on ne venait pas de parler de la mort de sa mère ni de celle de mon jumeau.

Pourtant, ses yeux parlent désir plus que chagrin ou compassion, et sa bouche qui aimante la mienne esquisse un sourire auquel j'ai de plus en plus de mal à résister.

Lentement, en imitant sa gestuelle, je chantonne dans ma tête un air chaloupé et langoureux et je défais les liens de mon cache-cœur. Je libère chacun des pans et écarte légèrement le vêtement. Un large bustier, de la même teinte vert émeraude, se dévoile sous les yeux écarquillés de mon compagnon d'une nuit. Son regard glisse sur mon décolleté, mais il remonte presque aussitôt sur ma clavicule. Le motif de dentelle, noir ombré d'un mauve presque moiré, s'enroule autour de mon épaule droite, comme une bretelle asymétrique.

– Tu permets ?

La voix plus rauque, Alexandre me fait pivoter, soulève mes cheveux. Je maintiens mon chignon quasiment défait pour faciliter son observation. Il saisit délicatement le tissu et l'écarte de ma peau pour venir détailler de plus près les lignes régulières qui s'entrecroisent avec la même délicatesse

qu'une vraie dentelle parsemée de motifs. Son geste très doux m'arrache des frissons et je me retiens difficilement de gémir d'envie. Déjà ! Que se passe-t-il ce soir ? Il n'est pas dans mes habitudes de réagir en demoiselle défaillante à la première caresse.

Pour me détendre, je repense à mon tatouage.

Miles, l'artiste tatoueur, a fait plusieurs essais de points, à partir de recherche dans des livres sur les dentellières, avant de me proposer ce tracé. Le rendu en est léger, aérien, même s'il a réclamé des heures de minutie et de patience. Tout mon dos en est traversé et la dentelle, telle un voile païen, entoure mes côtes gauches, jusqu'à ma poitrine, pour venir s'achever en haut de ma cuisse.

Sans retenir ses commentaires appréciateurs, Alexandre fait intégralement glisser mon cache-cœur, avant de demander l'autorisation de défaire mon soutien-gorge.

– Simple minutie de l'examineur, précise-t-il avec un clin d'œil charmeur qui me renseigne sur ses intentions.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

Avec patience, il défait une à une les onze agrafes qui retiennent le bustier et en écarte lentement le tissu. Il frôle ma peau et y fait naître un frisson révélateur. Aucun doute, nos épidermes aiment être en contact. Du bout des doigts, il suit le tracé de la dentelle, entoure la rose d'un mauve sombre que Miles a enchâssée comme un ornement.

– J'avais déjà ce tatouage. Il a décidé de l'intégrer au reste. C'est pour ça qu'il a décidé d'en mettre d'autres à différents endroits, pour que cela soit plus harmonieux, moins artificiel.

Alexandre murmure son approbation et longe désormais la ceinture de mon jean qui, je le sais, coupe abruptement le travail.

Enhardie par son regard et par mes intentions, je défais lentement ma ceinture et détache mon pantalon. D'un geste doux, mon hôte le fait glisser le long de mes jambes, puis me tend la main pour que je puisse m'en dégager, un pied après l'autre.

Me voici devant lui – dans un simple tanga de dentelle verte assorti au reste de ma tenue – offerte à son regard. Avec une forme de timidité qui ne ressemble ni à mon tempérament ni à ma présence dans cet appartement, j'hésite à couvrir mes seins. Cette réaction d'une pudeur presque déplacée me fait sourire. Je libère mes cheveux qui recouvrent en partie ma poitrine généreuse et fièrement dressée comme un aveu supplémentaire.

Alexandre bloque sa respiration lorsque mes longues boucles effleurent sa peau. Elles descendent au milieu de mon dos. Il se reprend, lève les yeux vers moi. Un doigt glissé sur ma hanche, prêt à crocheter mon tanga, il me demande un accord implicite d'un regard.

– Je te trouve nettement plus habillé que moi, signalé-je dans un faux reproche.

– Ça peut s'arranger, d'autant qu'il me reste un dernier tatouage. Pas le plus beau, pas le plus avouable... Quoique. J'assume. Même si je suis content que mon cousin m'ait convaincu de le faire dans un endroit discret.

Eh bien ! Cette entrée en matière attise ma curiosité. Alexandre s'en rend compte, en joue, et minaude en défaisant la ceinture de son jean. Il en fait sauter d'un seul coup tous les boutons.

Visiblement, une partie de son anatomie vient d'acquérir un regain d'espace. Et comme mes premiers regards le laissent supposer, ce n'est pas une partie modeste à en croire le très net renflement de son boxer anthracite. Il abaisse son pantalon, dont il se débarrasse en même temps que ses chaussettes et abaisse légèrement son boxer. Assez pour que je devine un motif sur sa hanche, à quelques centimètres de ses abdos parfaitement dessinés. Je devine une étoile dorée, deux pointes d'un bleu presque turquoise.

– Euh, je veux bien avoir une bonne vue, mais je ne vois rien de honteux à ton tatouage... car je ne vois pas de tatouage !

– Je sais. C'est juste que, si je te montre mon tatouage dans son intégralité, je vais être obligé d'enlever mon boxer et, à ce moment-là, je crains qu'il ne t'intéresse plus du tout, mon tatouage.

– Présomptueux !

Je fanfaronne en éclatant de rire, mais vu comme mon regard est déjà aimanté vers les parties encore cachées de son anatomie, il n'a peut-être pas entièrement tort.

– Pourquoi crois-tu que tu portes encore ce délicieux bout de tissu, alors qu'il me cache une partie de ta dentelle ? ajoute-t-il en s'approchant de plus en plus près. Ses doigts longent la partie avant de mon tatouage et ma peau frémit sous leur caresse.

Nos corps sont à peine séparés par un souffle d'air. Je peux même sentir la chaleur qui irradie de sa peau hâlée.

– Je prends le risque. Ma voix est bien plus assurée que mon esprit, mais qu'importe ! Et toi ? Qu'est-ce qui l'emporte ? Ta curiosité ou ta peur de perdre ton self-control ?

Une lueur de défi dans le regard, Alexandre saisit de nouveau mon tanga et le baisse délicatement, alors que je passe deux doigts autour de sa taille pour libérer son boxer que son sexe tendu empêche de descendre.

Conformément à ma provocation, je fais mine de ne pas le regarder, mais lui adresse un sourire espiègle. Il a brièvement bloqué sa respiration face à mon pubis très largement épilé. Seul un ticket de métro dérobe ma féminité à ses yeux.

Joueuse, maintenant que je n'ai plus le moindre doute sur son évidente envie de ce qui va suivre, je me penche plus avant et retiens un petit rire.

Il y a bien une étoile sur sa hanche. Elle domine le sigle de l'OM et son fameux slogan « à jamais

les premiers », associé à la date du vingt-six mai mille neuf cent quatre-vingt-treize.

– Heureusement que tu n’as pas ajouté la devise du club, gloussé-je, parfaitement consciente que je souffle sur le bout de son pénis qui se dresse fièrement à quelques centimètres de mon visage.

– Mon cousin m’a certifié qu’il ne me tatouerait jamais « droit au but ! » si près de ma queue, même à un Marseillais pure souche comme moi. Question d’éthique paraît-il, ricane-t-il à son tour... Tu t’y connais en foot ?

– Un peu. Disons que dans les clubs français, celui-ci est mon préféré. Mais je suis plus Bayern de Munich pour être honnête. L’Allianz Arena est impressionnante à voir.

– Tu les as vus jouer ? Quelle chance. Ma boîte a une succursale là-bas, mais il n’y a pas de poste à pourvoir malheureusement. Un moment j’ai cru qu’on aurait besoin de moi pour résoudre un problème...

– Chut... dis-je en posant un doigt sur ses lèvres.

Je ne veux pas entendre parler travail, carrière, ni découvrir qu’il bosse dans une boîte concurrente. Une nouvelle fois, notre discussion dépasse le simple cadre du sexe récréatif. Et le pire c’est que ça ne m’agace pas. Pas vraiment...

Il est temps de reprendre les choses en main. Je lève les yeux vers Alexandre qui me dévisage aussi. Ses doigts sont légèrement crispés sur ma hanche qu’il caresse du pouce, en dessinant de légers cercles sur ma peau hypersensible. Ses lèvres jouent avec mon index, toujours posé dessus. Il le mordille, l’effleure du bout de sa langue et mon doigt envoie des vagues de frisson au plus profond de mon ventre. Son regard est encore plus brillant, de l’argent liquide qui coule sur mon corps comme une caresse, une promesse.

Il est enfin l’heure de jouer ? Chouette ! Je passe ma langue sur mes lèvres soudain sèches et effleure son tatouage du bout des ongles. À son tour de frémir en fronçant les sourcils.

De sa main libre, il longe ma colonne vertébrale. Ses ongles la griffent légèrement sans qu’il me quitte des yeux, visiblement content de son effet.

Imprudent ! Mes ongles sont légèrement plus longs, plus acérés aussi, et je prends le temps de les laisser effleurer sa peau, de lisser ses abdominaux qui se contractent à mon passage. Puis je dessine le tracé qui me mène à la lisière de sa toison brune. Son ventre tressaute bientôt de ses frémissements. Monsieur serait chatouilleux ?

Sa verge, en tout cas, semble apprécier de me voir approcher. Tendue, épaisse, elle appelle clairement à des caresses ou des baisers. Je tends la main vers elle et consulte mon hôte du regard. Pour toute réponse, il empoigne délicatement mes fesses et me soulève en douceur.

10.

Héloïse

– J’aime avoir mes aises, murmure-t-il alors que je noue mes jambes autour de sa taille fine. Et mon lit sera nettement plus confortable pour tout ce que j’ai l’intention de te faire.

Je retiens de justesse un gémissement.

Nos sexes sont si proches l’un de l’autre que, d’un mouvement mal maîtrisé, il pourrait me pénétrer. Il est largement assez raide pour y parvenir et mon intimité bien assez humide pour lui faciliter la tâche.

– Capote...

Je ne suis pas capable de prononcer autre chose que ces deux syllabes dans un murmure, soufflée de sentir sa queue longer mon clitoris et se caler entre nos ventres.

C’est de la torture. Mon corps est tellement tendu contre le sien que je sens une moiteur indiscrete perler le long de mes lèvres. Sa queue tressaute entre nos ventres, masse mon bouton à chaque mouvement et je n’ai qu’une envie, me froter avec frénésie contre elle pour soulager mon corps d’un premier orgasme. Même s’il ne le sait pas encore, je suis très très sensible de ce point de vue. Calme-toi, ma grande. Tu ne vas tout de même pas jouir au premier effleurement ?

Mon corps ne semble pas très soucieux de suivre mon avis sur la question.

– Chut, j’ai ce qu’il faut, murmure-t-il contre mon oreille. J’ai envie de t’embrasser, demande-t-il, presque timide.

Sérieusement ? Ce mec est pratiquement en moi et il quémande un baiser comme un adolescent ?

– Je sais que certaines femmes n’aiment pas ça. Elles trouvent que c’est trop intime, explique-t-il en marchant d’un pas assuré vers sa chambre.

– Vu tout ce qu’on va faire d’intime ce soir, je trouve au contraire qu’un baiser serait une très bonne entrée en...

Je n’ai même pas le temps de finir ma phrase qu’Alexandre a déjà fondu sur ma bouche comme un affamé. Il m’embrasse avec fougue, mais sans brutalité. Je comprends qu’il attendait depuis un moment mon accord.

Étrange mec qui m’invite chez lui le premier soir mais hésite à m’embrasser. Il y a un côté bien élevé chez lui, presque désuet, qui cohabite avec un côté moins lisse que je ne pouvais le croire, et ce

cocktail est tout à fait envoûtant.

Son baiser est également d'un équilibre parfait : il semble vouloir dévorer ma bouche, mais dans le même temps, il n'y a ni maladresse ni de ces voracités gluantes que certains maladroits peuvent infliger !

Là, j'ai l'impression d'être son nouveau dessert favori, un mélange entre un tiramisu aux fruits exotiques et la première bouchée de ma glace favorite à la mangue, ou quelque chose d'approchant.

Quoi qu'il en soit, d'abord surprise par sa fougue, je lui réponds rapidement avec la même intensité, mais avec l'avantage de fourrager dans sa chevelure luxuriante. En garçon bien élevé, il n'a pas osé s'en prendre à mes lourdes boucles... Oups, j'ai parlé trop vite.

Pendant que sa langue pénètre ma bouche avec une détermination qui me fait gémir d'anticipation, Alexandre m'a plaquée contre le mur du couloir, à quelques décimètres de sa chambre et ne m'assure plus que de son bassin, son pénis toujours pris entre nous, pendant que ses deux mains malmènent ma chevelure, la froissent, la tirent légèrement pour ouvrir l'accès à ma gorge.

Ses dents se mêlent à sa langue et à ses lèvres et je ne peux retenir un léger cri lorsqu'elles se referment sur mon mamelon érigé de désir. La caresse de sa langue atténue instantanément le feu de sa barbe naissante et de ses dents. Sa main s'occupe du sein délaissé, le soupèse, le malaxe, l'étire, le pince légèrement. De sa bouche ou de sa main, je ne sais laquelle est la plus habile, mais mon corps est en tout cas convaincu de son efficacité.

De nouveau, je gémiss.

– Alex, capote.

Il jure dans un gloussement et traverse en deux pas l'espace qui nous sépare de son lit. Dans sa précipitation, il me jette dessus plus qu'il ne m'y pose et disparaît dans la salle de bains attenante. Il en ressort quelques instants plus tard, une boîte entière dans la main.

J'éclate de rire face à sa prétention, mais mon rire s'étrangle dans ma gorge à l'instant où nos peaux entrent en collision. Debout au pied du lit, Alexandre a posé ses mains sur mes cuisses qui s'écartent spontanément. Son bassin est collé au mien, nos yeux rivés l'un à l'autre, comme on jauge un adversaire. Sauf que ce soir, il n'y aura aucun perdant et que, plus qu'un combat, c'est une chorégraphie que nous allons mener avec, si tout se passe bien, deux grands vainqueurs.

Je vois du coin de l'œil qu'il s'est déjà couvert, pour être sûr de ne pas être pris au dépourvu.

Pourtant, il ne semble pas pressé de me pénétrer. Il reprend tranquillement ses lents trajets sinueux tout au long de mon corps, éveille sur son passage des zones réactives à foison.

Appuyé sur ses poings, Alexandre me domine et s'assure d'un regard que je vais bien. Pour toute réponse, j'attrape sa nuque et l'incite à prendre d'assaut ma bouche encore gonflée de ses baisers. Sa

passion me bouleverse tant que, d'instinct, mes cuisses se referment pour préserver mon sexe trempé d'impatience.

Ce geste n'échappe pas à mon observateur aux yeux de mercure. En équilibre sur un avant-bras, il glisse son autre main entre mes cuisses qu'il écarte en douceur et insère son genou, à la lisière de mon sexe, pour m'empêcher de me dérober à lui et à mon propre plaisir.

Son genou, à chacun de nos mouvements, chacun de nos soupirs, frôle mon clitoris aux aguets et je lutte contre moi-même pour ne pas venir me frotter à lui afin de soulager un peu cette pression qui me torture délicieusement.

Comme tout à l'heure, mes lèvres ne sont pas les seules cibles d'Alexandre qui semble bien décidé à dévorer mes seins.

Avec maîtrise, il les taquine longuement, les mordille et les étire durement, avant de les apaiser de ses caresses et de sa bouche qui ne sait plus sur quelle partie de mon corps se poser.

Qu'importe ! Tout en moi est réactif. Où que sa peau se pose, elle me rapproche d'un orgasme que je devine dévastateur. Malgré moi, je me tortille à la recherche de ses mains, de sa langue qui dessine une carte du plaisir. Rien de ce qu'il fait ne me laisse de marbre.

J'aimerais participer à ce jeu de piste, mais pour le moment, Alexandre semble uniquement préoccupé de mon plaisir et je m'en remets à son adresse amoureuse.

Suçotant et mordillant à qui mieux mieux, il est bientôt en dessous de mon nombril, puis à la lisière de mon pubis. Il s'agenouille au pied du lit et me regarde depuis sa position pour guetter mon accord. Son regard argentique se rive à mes yeux pour y déceler une quelconque réticence. Pour toute réponse, j'écarte légèrement mes cuisses.

Il les dédaigne pour le moment, commence par effleurer et caresser mes jambes, prenant le temps de remonter vers mon intimité suffisamment lentement pour faire monter d'un cran mon excitation.

Comme si c'était encore utile !

Mon cerveau est scindé en deux, entre la partie gourmande qui hésite à lui ordonner d'accélérer pour me délivrer de cette tension délicieuse, et la partie gourmet qui le remercie de prendre son temps pour me laisser savourer des préliminaires qui, à coup sûr, vont finir en feu d'artifice.

D'ordinaire, je ne suis pas une fan absolue de ce genre de caresses. Trop d'hommes confondent bavouille et exploration, mais je sens que mon amant sait ce qu'il fait.

En tout cas, il prend son temps, souffle sur mon clitoris ultrasensible, longe de ses longs doigts mes lèvres déjà entièrement trempées, laisse sa langue paresseusement butiner l'orée de mon intimité. Je mords ma lèvre pour ne pas le supplier de passer à une phase plus invasive, mais son regard enflammé me montre que c'est exactement ce qu'il attend.

Et après, il prétend qu'il n'a rien d'un dominant ? Tu parles ! Cet homme veut en tout cas que je le supplie de me délivrer, de me donner un orgasme à annihiler tous mes neurones. Visiblement, il n'est pas adepte de la petite baise vite expédiée et j'approuve.

Je suis prête à jouer. Après tout, j'ai un peu d'expérience, assez pour ne pas défaillir à la première caresse. En tout cas, habituellement, car je dois reconnaître que mon amant me fait un effet fou. Je ne sais pas combien de temps je vais résister aux vagues d'excitation qui déferlent les unes après les autres sur mon corps tendu à l'extrême et menacent de m'emporter alors qu'il n'est même pas vraiment passé à l'attaque.

Je vais devenir folle ! Je m'efforce de me concentrer pour parvenir à retarder de quelques instants encore mon lâcher-prise.

Mon changement d'attitude n'échappe visiblement pas à Alexandre dont le regard, que je devine toujours fixé sur moi, se teinte d'une couleur de défi.

Je ne veux pas céder trop vite, il veut me faire jouir. La joute entre nous s'engage.

Sa langue lape consciencieusement mes lèvres qui cèdent sous sa persuasion. Elle se fait plus pointue pour pénétrer légèrement mon intimité et cette première intrusion bloque ma respiration dans un gémissement.

– Un problème ? fait-il mine de s'inquiéter.

– Aucun... Je suis même surprise d'être arrivée à haleter ces syllabes tant je suis excitée.

Alexandre le sait et, impitoyable, il aspire entre ses lèvres mon clitoris tout en laissant traîner sa main le long de ma fente. À plusieurs reprises, il fait mine d'y glisser un doigt, mais, provocateur, il recule dès que j'avance mon bassin à sa rencontre. À la troisième feinte, mon grognement le fait rire.

– C'est ça que tu aimerais ? susurre-t-il en pénétrant mon vagin de quelques millimètres avec l'un de ses doigts...

– Mmm, Alexandre, s'il te plaît...

– Oui Héloïse ? S'il te plaît quoi ?

En d'autres circonstances, je me priverais de jouir pour le simple plaisir de ne pas céder. Je me tortille pour tenter de nous mettre à égalité, mais sans effort ni réelle contrainte, Alexandre s'est assuré de mon immobilité. Il m'a piégée et il en sourit sans aucune modestie.

– S'il te plaît quoi, Héloïse ? répète-t-il avec un sourire plus large tout en continuant son manège.

– S'il te plaît, je veux te sentir en moi. Ta langue, tes doigts, ta queue, ce que tu veux, mais j'en ai trop envie.

Son regard s'assombrit subitement. En baissant la garde, je semble lui avoir donné l'envie de me combler et décuplé son désir et sa résolution à me satisfaire.

D'ailleurs, lorsque de nouveau ses lèvres se posent sur mon clitoris, je suis à la limite de jouir dans l'instant. Un long spasme puissant me traverse et cambre mon bassin.

Apaisant, Alexandre y pose une main pour me maintenir à sa merci et mener cette joute à sa guise.

Je me rallonge totalement en signe d'acceptation et laisse les sensations envahir mon corps. À sa langue experte se joignent bientôt un, puis deux doigts, qui longent ma fente et y étalent délicatement le suc de mon excitation avant de glisser dans mon vagin. Cette pénétration me fait hoqueter de plaisir.

Sans précipitation, il me stimule, de l'intérieur et de l'extérieur, sans jamais détacher son regard du mien. Cet échange, intense, est à mes yeux plus impudique encore que ce qu'il me fait. D'ailleurs, je ferme les yeux pour lui dérober une partie de ce que j'éprouve.

Je sens déjà au feu de mes joues et de mon buste que mon excitation doit être évidente, pas la peine de confirmer cet aveu.

Mais Alexandre suspend son geste et délaisse mon sexe. Aussitôt, mon corps proteste de ce manque et je rouvre brusquement les yeux pour comprendre la cause de ce malaise. Il me regarde et sourit.

– Voilà. Je veux te voir. J'ai besoin de savoir que tout va bien, que je ne te fais pas mal. Que tu prends du plaisir. Il y a les mots, il y a le corps, mais les yeux ne mentent jamais. Ne me les cache pas.

Je hoche la tête avec enthousiasme. Je me sens capable de tout pour qu'il reprenne ses caresses et me mène au sommet.

Cette fois, il ne maintient pas mes hanches et je viens sans pudeur à la rencontre de ses doigts pour le recevoir plus profondément encore. Nos yeux ne se déverrouillent pas un seul instant.

Il n'a pas exagéré. Son regard est passé en mode scanner et je suis transparente sous ses doigts. Il sonde mes réactions les plus infimes, accentue les caresses lorsqu'il ressent l'efficacité de l'une d'entre elles, délaisse les zones où je semble moins réceptive.

Bientôt, mon corps vibre sous son assaut délicieux. Mes muscles se contractent autour de ses caresses, mon souffle se fait plus court, mes gémissements plus continus.

Mon Dieu, cet homme sait parfaitement ce qu'il fait. Je ne vais pas tenir longtemps à ce rythme. D'ailleurs, je sens enfler du plus profond de mon ventre les signes avant-coureurs d'un orgasme. Et celui-ci sera puissant. Comme une déferlante, le plaisir monte, monte. Mes sensations sont toutes focalisées sur ce petit morceau de chair qui bénéficie de ses bons soins. Soudain, un cri s'échappe de mes lèvres alors que mes muscles se resserrent sur lui pendant que la jouissance me terrasse.

Les membres étonnamment flasques maintenant que cet orgasme de premier ordre m'a anéantie, je

le regarde, un sourire satisfait sur les lèvres, ramper le long de mon corps jusqu'à moi. Après une telle explosion, je devrais être rassasiée pour des semaines, mais c'est tout le contraire. Mon corps en fusion n'attend qu'une chose, être entièrement comblée par cet homme.

En douceur, Alexandre m'embrasse et je goûte sur ses lèvres les preuves de sa maestria. Ses caresses ravivent le brasier dans mes veines et je me joins à son exploration.

Sa peau est chaude, mouvante, ferme sous mes doigts. Ses muscles bien dessinés roulent sous mes mains. Complaisant, mon amant me laisse prendre possession de son corps, me le rendre familier et je suis sensible à cette délicatesse. Dans l'état d'hébétude érotique dans lequel il m'a plongée, il lui serait facile de prendre l'avantage. Il n'en fait rien et prolonge mon premier plaisir tout en attendant le signal de reprendre la joute. Quoique toujours sur moi, il semble savourer les errements de mes mains sur sa peau, de mes ongles dans son dos, de ma bouche sur ses tétons que je mordille légèrement. Cette caresse le fait gémir et je souris à mon tour, heureuse de disposer, moi aussi, d'une entrée vers ses zones de faiblesse.

Je glisse une main entre nous pour saisir son sexe tendu au maximum, dans le but avoué de lui rendre la pareille, mais Alexandre écarte ma main dont il mordille chaque doigt, toujours sans me quitter du regard. La réaction ne se fait pas attendre. Chacun de mes doigts semble directement connecté à mon sexe. C'est incroyable. Je crois que cet homme pourrait me toucher le coude qu'il me mènerait dans l'instant au bord du malaise érotique.

Mon émoi ne lui échappe pas et il hausse un sourcil, satisfait de son effet sur moi. Grrr, il m'énerve à me décrypter aussi bien et à me le faire savoir de la sorte.

Pour toute réponse, je grogne et noue mes chevilles derrière son dos musclé pour l'attirer brusquement à moi. Son gland cogne presque mon intimité. Il est surpris de cette initiative et un instant déstabilisé dans sa maîtrise.

– Maintenant ? murmure-t-il d'une voix cassée par le désir.

Je hoche la tête avec fougue. Ma réponse non verbale ne lui suffit pas. D'une main, il joue avec son sexe comme il a joué avec ses doigts tout à l'heure, longe mes replis les plus intimes, caresse mon clitoris qui ne demande qu'à s'enflammer de nouveau. Contre moi, je sens l'épaisse colonne de chair et je l'imagine déjà investir mon sexe.

– Maintenant. Ma supplique se perd dans un murmure.

Je me fiche de perdre le contrôle, de céder face à lui, j'ai envie, besoin qu'il me comble enfin.

Alexandre entre en moi doucement, s'assure que je m'adapte sans problème à sa taille imposante. Il se crispe en même temps que moi et je devine que lui aussi lutte pour ne pas exploser trop vite.

Plein de maîtrise, il ressort presque entièrement de mon sexe aussitôt frustré de ce manque. Puis il me pénètre de nouveau, plus profondément, plus intensément et s'immobilise encore.

Son sexe massif a trouvé la place parfaite en moi, et je sens déjà les prémices du plaisir revenir en force. Oh là là ! Je ne vais quand même pas devenir comme ces héroïnes de romances capables d'enchaîner les orgasmes comme moi les pralines devant un bon film ?

J'ai toujours reproché cette tendance de mes romans fétiches. Je n'ai rien eu à reprocher à mes amants, mais il ne faut rien exagérer tout de même ! À moins que mes auteurs préférés n'aient croisé sur leur route leur propre Alexandre.

Parce que j'ai l'impression que je pourrai jouir rien qu'en lui serrant la main. Et ce que nous sommes en train de faire est beaucoup, beaucoup plus intense qu'une simple poignée de mains !

D'abord lent et mesuré dans ses mouvements, Alexandre donne maintenant la mesure de sa propre excitation. Ses hanches martèlent les miennes avec force, ses doigts sont ancrés dans mes hanches et sa mâchoire serrée laisse peu de doutes. Mon amant aussi doit se concentrer pour ne pas exploser trop vite. Rapidement, mon cerveau perd toute capacité à réfléchir à tout ce qui hors de nos corps moites, de mes mains qui griffent son dos musclé. Nul doute que demain il sera lui aussi marqué de nos étreintes.

Le plaisir monte alors que nos mots crus se télescopent et amplifient notre excitation. Je ne cherche pas à repousser ce nouveau tsunami. Je l'accueille au contraire, me laisse porter par la lame de fond qui agite mon corps d'un arc de jouissance incroyable. Il coupe mon souffle, brouille ma vue et enserre son sexe dans un tel fourreau qu'Alexandre suit de quelques poussées mon plaisir. Il ne peut retenir des gémissements sourds qui se répercutent jusqu'au cœur de mon intimité et prolongent les répliques de mon propre orgasme.

Alexandre

Cette femme est démente.

Jamais, je crois, je n'ai pris un tel plaisir, encore moins lors d'une première fois. C'est comme si chaque caresse touchait son but, comme si elle connaissait la façon de me toucher pour me pousser à bout. Un instant, je me suis demandé si elle ne simulait pas, mais tout son corps participe passionnément à son plaisir et il n'y a pas un muscle qui ne se soit mu sous notre jouissance.

Appuyé sur mes deux bras tendus, je ne peux détacher mes yeux des deux bijoux plus clairs qui me scrutent. C'est fou de voir à quel point toutes ses sensations agissent sur leur couleur. Quand elle est riieuse, on croit voir des émeraudes. Lorsqu'elle se ferme, c'est presque la teinte du marbre vert. Dans le plaisir, c'est la clarté du jade. Et on en est exactement là. Sans même voir ses lèvres, je devine son sourire alangui, aussi repu que doit être le mien.

J'aimerais passer ma nuit ainsi, enfoui dans ses bras, au lieu de quoi, je me retire en douceur, attentif aux frémissements que son sexe manifeste encore tout au long de mon retrait.

Avec un sourire, je me lève et file dans la salle de bains pour quitter mon préservatif.

Lorsque je retrouve ma chambre, mon invitée est à moitié endormie, assommée, comme moi, de plaisir.

Sa peau pâle contraste délicieusement avec mes draps sombres et dans la lumière tamisée de ma chambre, c'est une véritable œuvre d'art. Si je ne craignais pas autant qu'elle me prenne pour un pervers, je la photographierais ainsi.

Au lieu de quoi, je me glisse sous la couette que je remonte sur nous. J'hésite un instant sur la marche à suivre. En dépit de ce que je lui ai dit plus tôt dans la soirée, s'il est vrai que je déteste aller à l'hôtel avec cette image du « on vient baiser » puis du « voilà on a fini on repart », j'ai plutôt l'habitude d'aller chez mes conquêtes.

Non pas qu'il y en ait eu des centaines non plus ! Mais généralement, je m'éclipse dès que j'ai compris que la magie de l'instant a disparu.

Et là, non seulement je n'ai, bien entendu, aucune intention de quitter mon appartement, mais je n'ai pas non plus envie que ma rouquine s'enfuie. Ce ne serait plus Mérida mais Cendrillon pour le coup !

Pour autant, s'attend-elle à ce que je la prenne dans mes bras ? Aurais-je dû au contraire dormir

dans la chambre d'amis ?

Las de me poser toutes ces questions, je me glisse contre elle. D'instinct, elle me tourne le dos, vient coller son superbe fessier contre ma hanche. Je bascule derrière elle et pose une main sur son ventre avant de sombrer aussi dans une brume post-coïtale des plus agréables.

Héloïse

Un son inhabituel me réveille ainsi qu'une sensation étrange. Je ne dors pas dans mon lit. Jusque-là pas de problème, je dors si peu souvent dans mon appartement parisien qu'il me faut toujours quelques nuits pour me réhabituer.

Je dors dans des draps qui sentent un parfum masculin agréable mais pas très familier. Le bruit que j'entends est celui d'un souffle et là, sur mon sein gauche, c'est une main ! Une main d'homme, belle, soignée, avec un bracelet d'argent et d'onyx que je reconnais aussitôt.

Alexandre. J'y suis. Je me suis endormie chez mon coup d'un soir. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais entre la tension de la journée et le début de la soirée... Je me moque de moi-même. La journée n'a rien à voir avec ça. Dans mon travail, je dépense bien plus d'énergie et il me reste tout de même des forces à dépenser à la salle de sport. Non, mon amant d'un soir est bien le responsable de ce coup de barre. Je viens juste de me faire une grosse sieste post-baise des plus agréables. Apparemment, il en fait autant. Je vais en profiter pour m'éclipser doucement.

Avec délicatesse, je soulève son bras. Il grogne. Je tempore et m'extrais en douceur de son étreinte délicieuse. Avant de partir, je ne peux m'empêcher de le regarder. Il n'y a pas à dire, il est très beau. Il s'est retourné sur le dos, un bras étendu à la place que j'occupais, l'autre pendant hors du lit.

Même au repos, ses muscles sont plus qu'appréciables au regard, bien dessinés, sans outrance. Maintenant que je peux l'observer sans gêne, je détaille encore son imposant tatouage. Son cousin a un sacré coup de crayon et tatoue très bien. Les lignes sont nettes, les ombres soignées, la teinte presque sépia se marie parfaitement avec sa peau mate.

Et ce visage. Le regard de sa mère semble déborder d'une bonté qui me serre le cœur. Je ne crois pas avoir jamais surpris ce genre de regard sur moi en provenance de la mienne. Un léger sourire étire ses lèvres. Pas l'énigme de la Joconde, non. Plutôt le sourire serein d'une mère qui veille sur les siens, même de l'au-delà. Au premier abord, cet hommage post-mortem m'a semblé presque morbide. Au deuxième examen, je le trouve magnifique et profondément émouvant.

J'esquisse un sourire en laissant mon regard glisser plus bas, à la lisière de la couette qu'il a remontée jusqu'à son bassin. Son tatouage inavouable se détache nettement. À quelques centimètres, je devine son membre au repos et ne peux réprimer un frisson voluptueux.

Je me secoue et quitte la chambre sur la pointe des pieds. Alexandre ne se réveille pas. C'est aussi bien. Contrairement à mes habitudes, je n'ai pas très envie de finir la nuit ailleurs. Mais ce n'est pas

comme ça que je veux fonctionner.

Je fais un crochet par la salle de bains pour me rafraîchir, puis retrouve sans peine le salon. Au-dessus du canapé où mes vêtements ont fini leur course, je m'abîme un instant dans la contemplation d'une de ses photos. On y voit les ruines du château d'Urquhart et le Loch Ness en arrière-plan. Le cadrage n'est pas très original, mais il a su capter la lumière à l'instant parfait. Un rayon de soleil perce des nuages noirs et une brume avale les reliefs alentour et s'enroule dans les arbres. Il éclaire le lac comme pour montrer un point précis, et les dégradés d'argent autour de ce point ne sont pas sans rappeler la teinte du regard d'Alexandre.

Je reste hypnotisée par cette photo et le mysticisme qu'elle dégage. Cet homme a un talent certain pour l'image, c'est indéniable.

En attendant, ça ne fait pas avancer mon départ. Rapidement, je réunis mes vêtements, enfile mon tanga, bataille sur les nombreuses agrafes de mon bustier, me glisse dans mon jean.

C'est à cet instant que des bras forts se referment sur ma taille alors que des lèvres chaudes glissent le long de mon cou.

– Que fais-tu Héloïse ?

– Je ne voulais pas te réveiller... Je vais rentrer...

– Sérieusement ? Non, tu peux rester cette nuit... à moins que tu n'aies passé un moment trop désagréable, hasarde-t-il avec un sourire timide.

Alexandre a légèrement penché sa tête vers moi et une mèche de ses cheveux bruns cache partiellement ses yeux. Je l'écarte en douceur et plonge mon regard dans le sien, sans même prendre garde à ma main restée sur sa joue.

– Au contraire, j'ai passé un moment délicieux, mais je trouve toujours ça un peu délicat à gérer, les lendemains.

– En temps normal, je serais entièrement d'accord. Mais là... je ne sais pas. J'aimerais bien que tu restes encore, et puis on doit se revoir ce soir, tu te souviens, pour l'échange des cadeaux. Donc le matin ne sera pas vraiment un « lendemain ».

Son regard sonde le mien et il sent en même temps que moi l'instant où ma résolution fléchit. Son sourire en coin fait sa réapparition alors qu'il encercle mon visage de ses grandes mains et reprend possession de ma bouche.

Quelques heures plus tard, je ne peux que reconnaître qu'Alexandre a eu raison de me convaincre de rester... non qu'il ait eu beaucoup de mal à le faire, ceci dit.

Cet homme est un dieu vivant dans un lit ! Et sans prétendre être aussi expérimentée que ma mère et ma sœur semblent le croire, je ne suis pas non plus totalement novice, pourtant je n'ai pas le souvenir d'avoir rencontré un amant aussi spontanément doué pour me mener au septième ciel, voire au huitième s'il existe.

Ce n'est pas une question de « performances » comme trop d'hommes le pensent une fois dans l'action. Eh non Messieurs, les femmes ne vivent pas dans le fantasme permanent d'un film pour adultes.

Mais Alexandre, c'est autre chose. Il semble cerner parfaitement tout ce à quoi je suis réceptive et il a atteint son but à chaque fois... Oui chaque fois, parce que j'ai perdu le compte de mes soupirs et de mes cris de plaisir, du nombre de fois où mon corps a touché le paradis des sensations.

Et visiblement, il en est de même pour lui.

Mais pour l'heure, toute envie de rentrer chez moi m'a quittée. Je ne sais même plus si j'aurais envie un jour de quitter ce lit. Non, pour le moment, je suis sagement allongée dans ses bras, la tête sur son torse, pendant qu'il caresse du bout des doigts mon tatouage.

– Ça a dû prendre des heures pour réaliser cette merveille, murmure-t-il.

J'opine de la tête.

– C'est vrai que le travail a duré plus longtemps que l'amourette que j'ai eue avec mon tatoueur. Il a été très classe, il a fini son travail comme un pro, alors même qu'il attaquait la zone la plus sexuelle de toutes.

– Tu as eu une aventure avec ton tatoueur ?

– Au moins tu n'as pas dit « pendant qu'il me tatouait », comme ma sœur ! Je ne suis pas masochiste, sans compter que, tu peux me croire, pendant les longues heures de travail, je ne pensais pas du tout à m'envoyer en l'air.

– Excuse-moi. Ça ne me regarde en rien, ma question est stupide. Oublie-la, tu veux bien ? demande-t-il en prenant ma main dans la sienne.

Alexandre embrasse chacun de mes doigts en m'adressant un regard contrit qui me fait redescendre en pression. Il change de sujet.

– Et elle, elle n'est pas... ?

– Ma sœur ? Ni tatouage, ni aventures sans lendemain. Si je n'avais pas couvert sa première fois auprès de mes parents, elle serait encore vierge aujourd'hui. En même temps, vu la façon dont elle me juge et les préjugés qu'elle m'assène à cause de mes lectures et de mes aventures, qu'elle imagine innombrables, c'est tout comme !

– Oh oh ? Une Miss la pudeur ? Pas adepte de Cinquante nuances de Grey ? Elle n'aurait donc pas piqué un fou rire en se retrouvant avec moi devant un ascenseur ?

– Nan, pas de risque.

Je souris en repensant à ce moment, plus tôt dans la soirée.

– Ma sœur et ma mère pensent que c'est de là que vient mon attitude « dépravée ».

– Ma sœur, Daphné, en lit de la romance. Pourtant, elle est en couple depuis vingt ans et tout va bien. Mon beau-frère n'a pas l'air de la trouver dépravée... ou alors il aime cet aspect d'elle.

- Tu sais, je ne lis pas que ça, j’adore la fantasy, les thrillers, la SF...
- Vraiment ?

Et nous voilà partis dans une longue conversation sur nos dernières lectures. Le sentiment de cette forme d’intimité, alors que nous comparons nos auteurs de thrillers préférés, m’interrompt au milieu d’une phrase.

Alexandre joue avec mes doigts tout en parlant et cette scène, banale, me donne un coup au cœur. On dirait un parfait petit couple en train de papoter paisiblement après une partie intense de jambes en l’air. Or, si la nuit a été d’anthologie, nous ne sommes pas, justement, un couple et nous ne sommes pas destinés à le devenir.

Mon amant s’est-il fait la même réflexion ? Il cesse en tout cas de parler littérature, ou de parler tout court, et me montre à sa manière que lui aussi a envie de donner à cette nuit un sens ludique et sensuel, rien de plus.

Alexandre

Appartement d'Alexandre, le vingt et un décembre, au petit jour

Le réveil vient de bourdonner contre mon oreille. Je l'ai arrêté avant qu'il ne réveille ma belle au bois dormant.

Après un nouvel assaut amoureux, le quatrième, si j'en crois les emballages argentés jetés autour du lit, Héloïse s'est endormie comme une masse. À plat ventre sur mon lit, elle vient de glisser, naturellement, vers la place que j'occupais il y a encore quelques instants. Son corps tonique s'étend à la recherche de ma chaleur. Ses longs cheveux sont étalés autour de ses épaules et offrent un voile protecteur à son tatouage.

La couette a glissé. Elle couvre à peine la rondeur de ses fesses, et a dévoilé la courbe de son sein pressé contre le matelas. Je reste assis quelques instants au bord du lit à la regarder.

Si je m'écoutais, je déposerais un baiser sur son épaule dénudée, caresserai sa peau d'albâtre et son époustouflant tatouage. Mais certaines de ses réactions cette nuit me laissent penser qu'elle n'apprécierait guère. Moi-même, je m'étonne de cette idée.

Je file me préparer. Une grosse journée m'attend aujourd'hui et je ne veux pas prendre de retard : le vingt-quatre à midi, je serai en vacances pour une dizaine de jours et je tiens à partir l'esprit tranquille. Sans compter que je mettrai ma pause déjeuner à profit pour trouver le cadeau promis pour la frangine. J'ai ma petite idée sur la question en mode ça passe ou ça casse. Je m'en veux un peu de prendre un tel risque avec ma Mérida, mais après tout, c'est le principe de notre pari fou et c'est ce qu'elle-même m'a demandé après la prise de tête avec sa mère.

Je finis de m'habiller, entre dans la chambre sur la pointe des pieds. Héloïse n'a pas bougé. La bouche entrouverte, elle ronfle légèrement, mais c'est un son délicieux, pas du tout le ronflement d'un moteur diesel, plutôt un léger bourdonnement d'abeille. Je secoue la tête.

Ce n'est pas le moment de me laisser attendrir. Héloïse a été très claire. Moi aussi d'ailleurs. Mais à la voir ainsi, étendue dans mon lit, ça semble tellement naturel que malgré moi mon esprit vagabonde. Je saisis ma chemise et mon pull et décide de me préparer dans la pièce voisine. Je dois retrouver mon sang-froid pour ne pas faire fuir ma Rebelle.

Je regarde ma montre. J'ai encore largement le temps pour un vrai petit-déjeuner. Je prépare un café, quelques toasts. Rien ne bouge dans la chambre et, à mon plus grand regret, je ne peux vraiment pas faire l'impasse sur ma journée. L'idée fait pourtant plus que m'effleurer, mais je me raisonne. Sans compter que je vais la revoir ce soir et qu'avec un peu de chance, nous finirons de nouveau la

soirée ensemble.

Rassuré par cette pensée, j'entre à pas de loup dans la chambre, un mug de café à la main.

Héloïse a à peine bougé, mais ses cheveux ont glissé et découvrent cette fois toute une épaule, du côté opposé à son tatouage. Je ne résiste pas, pose un genou et un poing à côté d'elle. Le matelas qui s'enfonce la fait grogner. Je souris. Dans le dessin animé auquel je l'ai comparé, c'est la mère qui est transformée en ours, pas la jolie rouquine ! Je m'enhardis, pose mes lèvres sur l'arrondi de son épaule et murmure dans son cou.

– Héloïse, il faut que j'y aille.

Elle entrouvre un œil, grogne encore, plonge sous l'oreiller, puis se redresse comme un diable sorti de sa boîte.

– Tu y vas ? Mais tu aurais dû me réveiller plus tôt ? Je ne suis pas encore habillée ! Tu aurais une tasse de café, je ne peux pas aligner deux idées cohérentes tant que je n'en ai pas bu au moins une.

– Tiens, je devance tes désirs. Je lui tends le mug et lui propose un sucre qu'elle dédaigne. Elle engloutit son café sans se soucier de sa température et visualise ma tenue de combat.

Contrairement à la veille, j'ai des rendez-vous avec des interlocuteurs en chair et en os et le pantalon à pinces, la chemise et un pull en cachemire ont remplacé le jean noir et le col roulé.

Héloïse me détaille avec insistance et je soutiens son regard, tout en me demandant ce que je lui inspire. Son sourire gourmand fait naître le mien.

– Y a pas à dire, la nature n'est pas équitable. Rares sont les hommes qui portent aussi bien le jean que le costume. Tu es très classe. Tu as deux minutes pour que je me rhabille ? Quelqu'un m'a bêtement privée de mes vêtements hier.

Je lui souris et lui montre ce que j'ai posé au bord du lit.

– Tu n'es pas obligée de partir tout de suite. Si tu veux, prends ton temps. Tu claqueras la porte en partant.

Héloïse se trouble et s'habille plus vite encore. Le sourire a déserté son beau visage et elle semble n'avoir qu'une envie, fuir, très loin de moi.

Bravo Alexandre ! Je ne sais pas ce que je lui ai dit, mais visiblement assez pour la faire fuir. En deux minutes, elle est prête à me suivre. Le trajet en ascenseur se fait en silence, loin de la tension érotique de la veille. N'y a-t-il que moi qui ai ressenti ce moment particulier ?

Nous franchissons les portes de l'immeuble ensemble, mais dans une ambiance si glaciale qu'une banquise semble s'être dressée entre nous. Et cela n'a rien à voir avec le léger voile blanc qui recouvre les trottoirs. Apparemment, le ciel se met à l'unisson et il y aura de la neige pour Noël. Pas

de quoi faire un bonhomme de neige dans les jardins publics, mais assez pour ajouter à l'ambiance féérique du moment. Pourtant, Héloïse et moi sommes loin de la ferveur des fêtes.

Une fois sur le trottoir, je ne sais trop comment prendre congé, car elle a bien sûr refusé que je l'accompagne ou que je lui appelle un taxi. Prudent, je pose un baiser léger sur sa joue et résiste à mon envie de goûter encore une fois ses lèvres.

– On s'appelle dans la journée pour fixer le lieu de l'échange ?, dis-je en prenant le ton mystérieux d'un film d'espionnage, comme pour prévenir un revers. J'aurais ton cadeau si tu as le mien, prends-je soin de préciser.

Héloïse secoue la tête. Notre accord n'est pas rompu et on va se revoir. Deux bonnes nouvelles dont je vais me contenter pour le moment. Je m'éloigne à reculons, pour fixer son visage dans mon esprit et ne peux retenir une dernière phrase.

– À ce soir, Mérida...

Héloïse

Je ne parviens à mon appartement qu'en début d'après-midi. Après mon départ de chez Alexandre, j'étais trop à vif pour rentrer. Pourtant, j'aurais dû aller prendre une douche, me changer, dormir quelques heures.

Au lieu de quoi j'ai arpenté les rues de la capitale, pour apprivoiser ma ville comme je le fais à chaque retour d'une longue absence. Quatre mois cette fois-ci.

Je ne suis pas particulièrement attachée à Paris. J'aime flâner dans ses rues ou dans ses parcs, faire un musée ou un autre, avec une préférence pour le musée Rodin, traîner sur l'île de la Cité. Bref, j'adore adopter le comportement d'une touriste.

Mais cette fois, par rapport à mon dernier séjour, il y a du changement.

J'ai beau être hermétique aux fêtes de Noël, il faut avouer qu'elles donnent à la ville une atmosphère particulière. Bien sûr, en plein jour, l'effet est moins saisissant qu'hier dans les grands magasins. Mais tout de même. Toutes les devantures sont décorées avec plus ou moins de talents. Dans cette succursale bancaire, on ne trouve que quelques malheureuses décorations floquées sur la vitre, alors que la pâtisserie à quelques pas offre un décor de conte de fées. Fausse crèche en pain d'épices, sujets en pâte d'amande et angelots en meringue me font saliver.

Toute la ville semble vivre au rythme de Noël et je suis des yeux une petite fille qui s'arrête admirative devant chaque vitrine. Malgré mon propre avis sur la fête, je ne peux m'empêcher de sourire du bonheur des autres, sans parvenir à m'y laisser immerger.

L'annonce d'un message me ramène sur terre un peu brutalement. Mon père veut savoir si je compte passer au siège de l'entreprise. Je lui signifie simplement mon refus. Je n'aime pas l'agitation du Paris des travailleurs, le stress qui en suite et qui me met sous pression. Au lieu d'aller là-bas pour finaliser les opérations en cours, et rencontrer les collaborateurs de mon équipe, je vais le faire depuis la maison, par mail.

Je n'aime pas les visioconférences car on y voit mon visage et qu'un lien se crée avec mes collaborateurs. Et dès que mon identité est éventée, les comportements changent. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne donne jamais mon identité complète. Je signe toujours de mon nom seul, je pousse mon esprit conciliant à y ajouter l'initiale de mon prénom et le tour est joué. Personne n'a trahi mon petit secret, ni ma sœur qui n'ébruie jamais mon existence, ni mon père qui approuve cette protection mise en place dès le début de mon travail avec lui. Je ne suis pas à l'aise dans les relations humaines. J'apprécie la compétence de mes équipes, mais je n'ai pas le temps de penser à

leur ressenti. Et si je ne faisais pas attention, je ne penserai à une formule de salutation qu'une fois sur mille. C'est bien simple, à force de n'utiliser aucun prénom, je crois que je serais incapable de citer celui de la moitié d'entre eux. Leurs noms de famille, leurs fonctions, oui. Mais rien de trop privé.

Je connais par cœur leurs idées, je peux réciter leurs propositions les meilleures et ni eux ni moi ne sommes près d'oublier leurs quelques erreurs, mais c'est tout.

En outre, dans les succursales où j'interviens, cet incognito me permet de travailler sereinement dans un premier temps, puisque tout change quand j'annonce la couleur. J'en ai fait l'expérience une fois et je ne renouvellerai pas cette erreur.

Une partie des hommes m'a prise à la légère parce que j'étais une femme, jeune de surcroît, une autre partie est entrée dans un jeu de séduction. Quant aux femmes, certaines se sont senties en rivalité, d'autres ont tenté de copiner. Or je n'ai pas d'amies proches, ou presque. J'ai peu d'amis garçons d'ailleurs, quand j'y réfléchis. Je ne suis pas isolée pour autant, j'ai des copains, des copines, avec lesquels je partage des centres d'intérêt, des moments de détente. Mais je n'ai pas besoin de plus.

Rares sont les personnes auxquelles je me confie. Alexandre est le premier depuis longtemps avec qui je parle aussi spontanément, à cœur ouvert. Avec lui, c'est différent, le dialogue s'est noué naturellement, et puis je ne suis pas amenée à le revoir. Sauf ce soir, me souffle une petite voix.

Cette conclusion me met mal à l'aise et c'est pour cela que je déambule toujours, sans véritable but.

J'exagère. J'ai trouvé deux cadeaux pour son boulet personnel et je suis assez contente de moi. Je ne suis pas sûre qu'elle en dira autant, mais je risque de lui avoir facilité la tâche, au moins avec le deuxième cadeau. Je ne l'avais pas prémédité, à la différence du premier qui m'est apparu comme une évidence... C'est en passant devant le lieu en question, un des rares sites parisiens à avoir opté pour une décoration décalée, que je me suis renseignée, pour moi mais aussi pour « elle ». D'ailleurs, j'ai hésité à m'offrir le même cadeau ; lorsque je resterai plus longtemps sur place peut-être.

Midi. Je suis presque arrivée en bas de chez moi lorsqu'un message me parvient : c'est une photo de trois paquets soigneusement emballés dans un papier argent très élégant, avec un long ruban grenat.

Je souris et renvoie une photo qui confirme que nous avons opté pour les mêmes teintes.

Sa réponse arrive rapidement.

[J'ai tenu parole, à quelle heure se voit-on ? Alexandre]

Ma réponse est froide, lapidaire, contraire à mon réflexe premier. Celui-ci m'inciterait à lui répondre aussitôt que je meurs d'envie de retrouver la chaleur de ses bras, la fougue de nos étreintes. Mais je n'assume pas, cette réaction allant dans le sens contraire du plan d'un soir. Il n'y a logiquement pas de deuxième soir, encore moins de rendez-vous organisé ! Or, par certains aspects, Alexandre ne semble pas avoir saisi la situation. Mon envie de le rejoindre séance tenante montre que, pour une fois, moi non plus je ne respecte pas les règles. Ce constat m'arrache un mouvement d'humeur. Alors je réagis le mieux possible : je reprends mes distances.

Je monte rapidement à mon appartement, jette mes clés sur la console, pose mon portable sans consulter les nouveaux SMS. Je me doute de leur auteur, mais pour le moment j'ai besoin de souffler.

Je me douche rapidement et décide de m'octroyer une sieste. À tête reposée, j'y verrai plus clair ! Bien sûr, le sommeil me fuit, parasité par trop d'idées. J'ai retourné la situation dans tous les sens. Cette aventure va vite. Trop vite. Je suis restée dormir là-bas, bon sang ! Et je ne le fais jamais, d'habitude je pars vite avant de m'imaginer quoi que ce soit.

Je passe un très agréable moment avec mes aventures d'un soir ou un peu plus. Non pas que j'en aie eu tant que ça. Mais clairement, j'ai vécu peu d'aventures sérieuses.

En fait, elles se résument à Rémi, mon premier grand amour, ma première déception, celui qui, comme je l'ai expliqué à Alexandre hier, m'a en quelque sorte vaccinée de l'amour avec le fameux grand A.

Depuis, mon comportement est clair. On dort avec son amant, avec son compagnon, avec celui qui compte, pas avec un amant de passage. Or je me suis réveillée dans ses draps, pas maquillée, les dents pas lavées. Pire, il m'a réveillée d'un baiser sur l'épaule. Comme si on était un petit couple et qu'il partait travailler avant moi. Il m'a même dit « À ce soir ! »

Cette proximité me déstabilise. Parce qu'elle ne m'est pas habituelle. Parce que j'y ai pris plaisir. Parce que tout semblait comme évident.

À plusieurs reprises, pendant la soirée puis la nuit, je me suis figée devant la normalité du moment : discuter paisiblement sur le canapé, parler de nos familles, échanger sur nos lectures, au lit, enlacés après une étreinte torride...

Mon corps frissonne à ce souvenir.

Jamais je crois je n'ai été dans les bras d'un amant aussi attentif, surtout la première nuit... La première nuit. À travers la brume de mon cerveau en train de se liquéfier sous la force des images, cette idée me traverse. Généralement, il n'y a pour moi pas de deuxième nuit et encore moins de troisième. Et je ne parle pas du nombre de fois où nos corps ont repris possession l'un de l'autre cette nuit. Les délicieuses courbatures qui balaient encore mon corps ne me poussent pas à l'amnésie.

Non, ce qui m'inquiète, c'est que je dois le revoir ce soir et que je suis presque sûre que la soirée finira avec nos deux corps nus, nos sexes en contact rapprochés, et mes neurones anéantis par un plaisir délirant. Et le pire, c'est que si j'examine honnêtement la situation, je meurs d'envie que la soirée se finisse exactement comme ça !

Et après ? Je ne fais pas dans les aventures romantiques. Alexandre non plus, nous avons été très clairs l'un avec l'autre hier soir. Et pourtant, à plusieurs reprises, il s'est comporté comme s'il allait y avoir un « après ». Ce matin encore, j'ai bien senti que ma distance le perturbait.

Pour ma part, je dois avouer que je n'ai pas non plus ressenti le détachement que je connais bien. Sans doute est-ce dû au fait qu'on doit se revoir au moins une fois... « au moins » ?

Ce micron de doute qui s'est insinué en moi m'agace. Je ne doute pourtant jamais.

Je n'ai ni le temps ni le luxe de douter. J'ai 22 ans ! Je suis entièrement dévouée à mon évolution professionnelle et c'est tout !

J'ai longuement réfléchi. Je vais calmer le jeu. Ralentir une aventure d'une nuit ? Quelle drôle d'idée ! Je pourrais aussi ne pas donner suite, laisser la nuit qui vient de passer comme un *one-shot* et passer à autre chose. Je pourrais même annuler cette histoire de pari idiot et me conformer à la liste de ma mère. En deux minutes, ce serait fini et je pourrais retrouver ma tranquillité d'esprit.

Je pourrais, mais je ne le ferai pas. Pas seulement parce que ce mec m'a fait passer une nuit incroyable et que je n'ai que trois jours à partager avec lui. Il a su, je ne sais pas, faire vibrer quelque chose en moi et je n'ai aucune envie que ça cesse. En tout cas, pas tout de suite.

Que de contradictions ! Je ne veux pas que ça s'arrête mais je ne suis pas prête à l'admettre. Je ne veux pas continuer, mais je suis incapable d'y mettre fin.

Je n'ai pas encore répondu à sa proposition pour ce soir. Je vais m'accorder un délai de réflexion. Et pour chasser toute pensée qui ne cesse de mener à une impasse, je vais utiliser un remède infaillible.

Je passe l'après-midi plongée dans ce que je réussis le mieux. Le travail. Je mets tous mes dossiers en ordre. Dès le vingt-cinq, je repars à Munich. Je finaliserai la remise à flot de notre succursale, je m'assurerai pendant quelques semaines que la nouvelle direction mise en place soit apte à maintenir le cap, puis je partirai sur une autre branche dans un autre pays. Lorsqu'il m'a transmis les consignes du réveillon, mon père m'a aussi parlé de tout le projet Sud et Méditerranée. Il y a là un chantier ambitieux et du travail pour moi. Cela va être un sacré challenge.

Mais pour l'heure, je dois finir proprement mon travail.

Il reste quelques éléments à mettre au clair avant la fin de l'exercice, et je préfère éviter, entre les deux réveillons, de solliciter les collaborateurs. Il paraît que certains en profitent pour se détendre. Je veux que tout soit finalisé le vingt-quatre au soir afin que je puisse emmener dans mes bagages les

derniers éléments à porter au dossier.

Je demande tous azimuts des clarifications aux uns et aux autres de mes contacts, à Paris et dans les autres sièges qui m'intéressent. Tous se démènent pour être efficaces. Je sais que je leur ai mené la vie dure, mais j'apprécie leurs compétences, même si je ne me sens capable avec eux que d'échanges épistolaires sans chaleur.

Je prends alors la décision d'avertir Alexandre que je ne peux pas le voir ce soir. Étonnamment, il n'insiste pas plus que ça. Il a une grosse soirée de boulot en perspective, mais propose qu'on se rejoigne tout de même quand il aura fini.

Je lui réponds, aussi sèchement que tout à l'heure.

[Je pense que je finirai très tard. Héloïse]

[Je ne suis pas un couche-tôt, tu sais.
Si tu en as envie, appelle-moi quand tu auras fini. Alexandre]

[Je verrai.]

Je ne suis pas satisfaite de ma dernière réponse. J'aurais dû être plus nette, plus ferme et lui dire non. Encore faut-il que ce soit vraiment ce que je veux.

Un long soupir plus tard, j'envoie un e-mail à mon correspondant habituel. J'espère qu'il sera disponible.

Bonsoir,

Besoin des prévisionnels T1 et T2 des dernières propositions marketing et de vos conclusions d'analyse.

Merci.

H. Charile

Au dernier moment, je me rappelle que c'est bientôt Noël, une période où l'usage veut qu'on se montre bienveillant envers ses semblables. Il serait opportun de rajouter une formule un peu sympa. Ce n'est pas sa faute si je suis de mauvaise humeur. Je réfléchis un petit moment et ajoute une formule plus chaleureuse avant de cliquer sur « Envoyer ».

PS : j'espère que je ne vous dérange pas durant vos vacances.

Voilà, c'est plutôt bien. C'est attentionné, ça donne l'impression que je suis un peu humaine, sans faire trop amical. Contre toute attente, Dulac me répond assez vite et m'envoie les premières informations, claires, bien préparées, efficaces, comme d'habitude. C'est vraiment un collaborateur efficace et je sais que mon père place de grands espoirs en lui. Je me creuse le cerveau pour essayer de me rappeler ce qu'il m'en a dit. Mais je dois avouer que c'est le blanc absolu. Je ne sais même pas son prénom. À vrai dire, je n'en ai pas besoin. Il est Dulac, le meilleur en stratégie que mon père ait embauché depuis que je travaille sur le chantier allemand.

Contrairement à nos usages, il se permet lui aussi un post-scriptum en réponse à mon e-mail. Visiblement, l'esprit des fêtes est contagieux.

Je ne serai en vacances que le vingt-quatre à midi.

Quant à ce soir, faites-moi savoir si vous avez encore besoin de moi.

Mes propres projets pour la soirée ayant tourné court,

je suis entièrement disponible.

Malheureusement.

C'est bizarre, je ne connais pas ce type, on n'a pas de discussion hors des communications professionnelles, mais ce soir, savoir que quelqu'un d'autre passe une mauvaise soirée m'incite presque à être humaine.

Rien de trop grave, j'espère ?

Non. Juste une soirée de rêve qui est tombée à l'eau.

Tiens, Dulac aussi passe une mauvaise soirée ? À quelques jours de Noël, c'est moche. Et pas seulement parce que les complications affectives rendent mes collaborateurs moins efficaces. Ce sont les fêtes, tout de même. Elles me rendent presque plus humaine.

J'espère que vous pourrez arranger ça avant le réveillon. Si je peux être utile...

La réponse est plus longue à venir que d'habitude. Sans doute est-il surpris de ma soudaine sympathie. À moins qu'il ne cherche comment formuler une requête professionnelle. Augmentation ? Congés supplémentaires ? Je me raidis déjà. La réponse qui arrive me surprend davantage encore,

mais pour des raisons différentes.

Merci de votre sollicitude.

Mais rien qui concerne le domaine professionnel.

Un problème inattendu.

Un coup de cœur qui arrive là où je ne l'attendais pas.

Donc loin de tout problème lié à notre succursale.

Effectivement, on est très loin de mon domaine de compétences et de nos échanges ordinaires. Sans compter que je suis loin d'être la mieux placée pour donner des conseils sentimentaux. Je m'y essaie tout de même tout en esquissant un sourire face à la dérive de notre discussion. Bien sûr, on n'en est pas à vider une bière en lançant des fléchettes et en échangeant autour de nos vies amoureuses, mais on est nettement au-delà de ce que je m'autorise habituellement avec mes collaborateurs.

Je me lance tout de même.

Même si c'est imprévu, c'est plutôt une bonne nouvelle, tout de même, non ?

Un peu comme un cadeau de Noël en avance...

Voilà, c'est assez sympathique, tout en restant plutôt neutre, mais ça fait un peu moins iceberg. Pour tout dire, je suis assez contente de cette réponse. Celle de Dulac me prend un peu au dépourvu.

Tout dépend.

Tous les présents ne sont pas des cadeaux.

Tous les cadeaux ne sont pas destinés à être offerts.

Certains ne souhaitent pas s'offrir.

À moins que ce cadeau ne soit pas pour moi... ou moi pas pour lui.

Je reste perplexe. Je ne savais pas que Dulac prenait plaisir à jouer avec les mots et à parler par énigmes. Je ne comprends pas exactement ce dont il est question. Et pour tout dire, ma réserve

d'empathie est déjà bien entamée.

Il est l'un de mes dix collaborateurs réguliers. J'apprécie son esprit de synthèse et sa rapidité à répondre à mes besoins, tout comme sa discrétion. Il est l'un des seuls à ne jamais avoir tenté de savoir qui se cachait derrière mon initiale. Pas comme cet idiot de Lambert, du service fiscal, qui croit bon de m'appeler Hubert depuis des mois.

J'aurais pensé que le H. leur évoquerait plutôt Henri. Mais je ne l'ai pas détrompé. Après tout, si l'équipe parisienne me prend pour un homme, ça me simplifie le travail.

Cette idée ferait sûrement rugir une assemblée de féministes, mais je l'assume. Je relis le message de Dulac. Sa formule est jolie. Mais sa dernière phrase me laisse perplexe. Que désigne ce « lui » : le cadeau ? Un homme ?

Dulac serait une femme ? J'ai beau chercher, je n'arrive pas à me l'imaginer ainsi. Je souris à cette idée. C'est pourtant bien mon cas, quoi qu'en pensent mes collaborateurs. Je tente des associations : Aurélie Dulac ? Adèle Dulac ? Je commence à chanter un air de la diva britannique. Eh oui, j'ai parfois un côté midinette qui s'ignore. Mais la perspective d'une Demoiselle Dulac ne me convainc toujours pas. Peut-être Dulac est-il gay.

Je n'y ai jamais réfléchi car, pour être honnête, je ne pense pas au physique, et encore moins au sexe ou à l'orientation sexuelle des personnes avec qui je collabore.

Je ne suis pas destinée à rencontrer physiquement Dulac, Lambert, pas plus que Rostang, Stelon et les quelques autres avec lesquels je travaille à distance, du moins tant que je ne suis pas appelée au siège de l'entreprise.

Donc, ce qu'ils sont et ce qu'ils font en dehors du boulot, cela ne m'intéresse pas.

Certains me trouvent froide de raisonner ainsi. Je me sens au contraire pragmatique et plutôt logique.

En relisant encore la déclaration de Dulac, j'y trouve une certaine résonance. Cette rencontre inattendue est-elle mon cadeau de Noël avant l'heure ? Est-elle un piège, celui de la douce tentation d'une vie plus conventionnelle, avec un compagnon régulier ? Est-elle juste un leurre ? Et si Alexandre était mon propre cadeau ? Serait-il pour moi ? Serais-je pour lui ?

Je recrache quasiment mon café à cette idée ! Mes réflexions sont déplacées. Hors de propos. Quoi ? Une nuit auprès d'un homme, aussi séduisant soit-il, et me voici en train de penser couple et installation ?

Cette faiblesse passagère me met en rogne. Contre mon attendrissement et contre le message de Dulac qui fait que maintenant je me pose trop de questions. Voilà pourquoi je ne me confie pas, même pas à un inconnu... À plus forte raison quand cet inconnu est un employé ! Je dois garder ma place et mes distances. Mon père me l'a dit dès qu'il a accepté, malgré mon jeune âge, de me confier des

responsabilités.

– Si tu veux le pouvoir, accepte l’idée d’être seule ! C’est un bon adage, que je suis toujours.

Je réponds donc par un message sévère.

Je n’ai pas l’habitude de parler de mes éventuels coups de cœur avec mes collaborateurs !

Savez-vous qu’en Allemagne, il est interdit de parler vie privée au travail ?

Il y a sans doute là une idée à creuser.

Si votre « coup de cœur » vous en laisse le loisir, pouvez-vous m’envoyer la suite concernant ma demande ?

La réponse de Dulac est instantanée...

Pardon patron.

... et la suite de notre échange épistolaire parfaitement professionnel.

J’hésite à me radoucir, mais, rageuse, j’allume plutôt une cigarette et me replonge dans le travail après avoir avalé un bagel au saumon.

Je marque une pause et laisse mon regard dériver à travers les fenêtres de mon bureau. Je déteste tirer les rideaux et en cette saison le spectacle est somptueux. Dans les avenues, les services municipaux n’ont pas lésiné sur les guirlandes lumineuses qui étendent leurs lumières vives et leurs motifs festifs.

Mon salon n’est évidemment pas du tout décoré. Mais j’aime beaucoup regarder les sapins et les décorations des gens qui logent dans les immeubles haussmanniens qui me font face !

Chaque vitre qui n’est pas occultée par des tentures propose sa teinte : de couleur unie, variable, clignotante. Où que mon regard se tourne, ce sont les pièces d’un vitrail éphémère qui se mettent en place.

Elles ne forment aucun motif, mais pour les familles qui ont mis du cœur dans ses décorations, elles contribuent à l’esprit de la fête et à sa préparation.

J’envie presque cette atmosphère. On est loin des simples cadeaux et de l’ambiance commerciale des grands magasins. Là, il me semble retrouver les odeurs de biscuits à la cannelle et de thé à la bergamote que ma grand-mère maternelle préparait quand j’étais petite.

C'était quand Noël n'était pas encore sous perfusion consommatrice. C'était quand j'aimais encore cette fête.

Je secoue la tête avec humeur. Au diable cet élan de nostalgie. Mes grands-parents ne sont plus là depuis longtemps. Et ma mère est bien loin de vouloir préparer ce type de réveillon !

Mon portable m'avertit d'un message, et sonne la fin de mes idées sombres. Il est presque minuit... c'est Alexandre.

[Tu dors ? Alexandre]

[Non, je finis de bosser.
Et toi ? Héloïse]

[Je viens d'échapper à mon boss,
c'est un bourreau de travail, pointilleux
jusqu'à la veille de Noël !
Tu veux qu'on se voie ?]

[À cette heure ?]

[Ben oui, c'est encore l'heure
des bêtises, non ?]

[Pas ce soir...]

Oh là là, je ne pouvais pas faire plus sec comme message ? Alexandre ne mérite pas de subir mon humeur sombre. Ce réveillon me tape décidément sur les nerfs. Je tente d'adoucir mon message.

[En revanche, demain,
je peux me libérer plus tôt,
si tu veux. À quelle heure
veux-tu qu'on se retrouve ?]

[Dix-sept heures ? Devant le café
de l'autre jour ?]

[Ça va être blindé ! Rendez-vous plutôt
à la Maison du Burger ?]

[OK, mais attends-moi devant.
Je m'occupe du dîner. Je t'embrasse.]

[Bisous.]

Bisous ? Comme une ado ? Face à son « je t'embrasse » d'homme. Et quand on sait comment il

embrasse...

Je finis de taper quelques notes pour mon bilan final en allumant une nouvelle cigarette.

Je ne suis pas convaincue par ce que je viens de faire. Si ce n'est qu'un plan cul, pourquoi ne pas savourer à fond cette parenthèse ? Si c'est autre chose... Non, le plan cul ! Alexandre n'est qu'un plan cul ! Mais quel plan ! Un amant exceptionnel en termes de compatibilité. Que dire de plus ?

Tellement de choses, que je me retrouve téléphone à la main presque malgré moi. Alexandre décroche aussitôt.

– Si je te disais que j'ai changé d'avis, tu m'en voudrais ?

– Pour demain ? demande-t-il sans parvenir totalement à cacher son désappointement.

– Euh non, en fait, pour ce soir... enfin si ça te tente toujours...

– Envoie-moi l'adresse où je te récupère ! Oh, et prends quelques affaires si tu veux te changer demain matin. Parce que je ne te libérerai pas de la nuit ! Pas la peine de tenter de t'éclipser cette fois !

Je ne lui donne bien sûr pas mon adresse, toujours par souci de discrétion, et Alexandre m'assure qu'il sera dans moins d'un quart d'heure là où je lui ai demandé de me récupérer, c'est à trois rues de chez moi.

Je vérifie dans le miroir la tenue que j'ai enfilée après ma douche, une courte robe pull écarlate que j'assortis de bas et de grandes bottes. J'hésite un instant et jette deux ou trois affaires dans mon sac comme Alexandre me l'a suggéré, en plus des cadeaux trouvés pour sa dulcinée.

Je suis prête juste dans les temps et m'élanche dans l'escalier, le cœur battant.

Lorsque je parviens à l'angle de rue que j'ai désigné à Alexandre, une voiture, soigneusement garée, me salue d'appels de phares. Je m'avance avec prudence. La porte s'ouvre sur un large sourire et des yeux de mercure.

Alexandre

Lorsque Héloïse a rappelé, elle a sans le savoir éclairé ma nuit. Depuis notre froide séparation, ce matin, je n'ai guère pu chasser son image de mon esprit. Et le fait d'avoir consacré ma pause déjeuner à essayer de trouver le cadeau de sa sœur n'y est pas étranger.

Mais ce n'est pas la seule raison. C'est tout simplement que je n'ai pas réussi à oublier les images et les sensations de cette nuit avec elle. Pas seulement celles liées au sexe. Je mentirai en disant que je ne rêve pas de revivre un copier-coller de cette nuit, j'ai même racheté des préservatifs !

Mais il y a bien plus que ça. Pour la première fois, depuis très longtemps, une femme était dans mon appartement et je n'ai pas eu envie qu'elle parte.

Parce que la personnalité volontaire et affirmée d'Héloïse stimule mon énergie, parce que les faiblesses qu'elle laisse percer par instants réveillent mon instinct protecteur, parce que...

Je ne suis pas arrivé à isoler toutes les raisons qui ont fait de ces quelques heures un moment unique, mais la moue gênée qui a servi de réponse à mon « À ce soir », ainsi que ses messages froids et laconiques m'ont blessé.

Je me suis moqué de moi-même. Tout avait été très clair entre nous : une nuit, peut-être une prolongation, mais rien de plus. J'ai déjà une pseudo-fiancée à exclure de ma vie, pas la peine d'en rajouter une autre !

Et pourtant, lorsqu'elle a annulé notre rendez-vous, j'en ai été mortifié. Cela a fait rire ma sœur qui m'appelait au même moment. Elle a souri de me voir plus investi qu'à mon habitude et a commencé à se moquer de l'annulation de ma Rebelle.

- À croire que tu perds la main, petit frère !
- Je ne crois pas que le problème vienne de là... je sais pas. Enfin, au pire, je la verrai demain.
- Tu sais bien que les contretemps existent. Par contre, si elle te pose un lapin demain, tu sauras ce que tu devras demander au père Noël...
- Une sœur moins casse-choses ?

Je plaisante avec tendresse. Daphné sait ce que ce réveillon représente pour moi, pour nous tous. C'est la première fois que nous ne sommes pas ensemble, et j'en suis affecté comme elle, comme le reste de la famille. Mais l'année dernière, ce fut si dur qu'il était impensable qu'on se l'impose à nouveau.

Cette période de fêtes sans ma tribu, la perspective de ce réveillon biaisé, le silence d'Héloïse,

tout cela m'a déstabilisé. À tel point que le travail m'a paru être une échappatoire presque salutaire, malgré le niveau d'exigence de mon chef de projet. Il n'a pas d'horaires, envoie des messages de jour comme de nuit et même les week-ends. Contrairement à certains de mes collègues, si je suis disponible, j'y réponds : j'aime cet investissement, il me ressemble. Mais ce soir, notre échange a pris une autre tournure. L'esprit de Noël, sans doute. J'ai confié à mon interlocuteur une partie de mes états d'âme. Sans donner de nom, d'ailleurs, puisque je ne connais même pas le nom de famille d'Héloïse ; mais j'ai expliqué sans trop me faire prier ce qui gâchait ma soirée...

Merde ! Je sursaute en réalisant l'ampleur de ma bêtise. Je me suis confié à mon chef de projet, un type étrange que je n'ai jamais vu, dont je ne connais rien à part le nom... Le nom ??? Mais c'est le même que celui de Chloé, ma non-fiancée, donc le nom de son père, mon patron ! Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

Je sais déjà que ce n'est pas avec son père que j'ai parlé. Les initiales ne collent pas. Sans compter qu'il a délégué ce projet dès le départ et n'aurait sans doute pas été aussi pointilleux dans ses questions. C'est l'une des qualités de ce chef, sa rigueur extrême, que certains trouvent pénible à gérer, mais que j'apprécie particulièrement puisqu'il montre ainsi qu'il maîtrise parfaitement le sujet. Ce soir encore, on a très bien travaillé, après notre aparté plus personnel ; celui où j'ai expliqué que ma soirée était pourrie parce qu'on me posait un lapin et que la jeune fille en question était un plan cul en passe de devenir autre chose. Heureusement que je n'ai pas dit les choses aussi clairement !

J'ai donc confié mes tracas à un inconnu. Mais qui ? Je ne crois pas à un homonyme : alors un oncle ? un cousin ? un frère ? Chloé ne m'a jamais dit si elle était fille unique, si j'y réfléchis bien. Je ne crois pas qu'on ait abordé la question, pour être honnête. Et puis son père ne m'a pas parlé d'une autre personne dans la famille lorsque nous parlions des cadeaux du réveillon.

Mais je suis allé confier à un membre de sa famille que je venais de craquer pour un plan cul ? Tu m'étonnes qu'il m'ait remballé comme ça. D'un côté, ça peut simplifier ma discussion avec Chloé, mais ce n'est pas comme ça que je voulais rompre. Je n'ai pas l'habitude d'agir comme un lâche. La « rupture » dont je veux parler avec ma prétendue fiancée se fera face-à-face. Sans cruauté ou rigueur excessive, mais avec clarté et netteté, pour que la situation soit limpide. Je ne suis pas le jouet de la fille de la maison.

Cette maladresse a renforcé mon désappointement et le refus d'Héloïse a achevé ma sale soirée... Jusqu'à ce que son coup de fil me redonne instantanément le sourire.

Je suis garé depuis une poignée de secondes lorsque je vois ma Rebelle déboucher dans la rue au pas de course, malgré les très hauts talons de ses hautes bottes.

Je suis épaté de la voir courir avec une telle aisance sur ces échasses, mais sa course me confirme ce que j'imaginai déjà ; elle ne m'a pas donné son adresse. Toujours ce fichu sens du mystère ! Je lui lance un appel de phares et sors de la voiture, pour la rassurer, mais aussi parce que mon impatience m'y pousse.

Héloïse comble les quelques pas qui nous séparent encore et s'arrête à quelques centimètres, un peu empruntée soudainement. Je prends l'initiative de ces drôles de retrouvailles, l'attire à moi et prends possession de ses lèvres.

Elle m'a manqué. Sa fougue intacte, sa chaleur, son parfum m'ont manqué. Je serre contre moi son corps nerveux, glisse les mains sous sa veste de cuir, rencontre une laine chaude et épaisse. Un coin de mon esprit se rappelle les images que j'ai enregistrées presque malgré moi pendant qu'elle approchait. Elle porte une robe pull, d'un grenat chaud qui se marie parfaitement avec sa chevelure de feu. Après un instant d'hésitation, ses petites mains ensèrent mes hanches, passent sous mon pull. Seule ma chemise sépare nos peaux. Et soudain, c'est trop. Beaucoup trop.

- Bonsoir. Tu as dîné ?
- Grignoté en bossant. Et toi ?
- Pareil. Tu veux qu'on aille manger quelque part ?

Elle frissonne sous mon regard et je jurerais que le froid n'est pas le seul responsable.

– On est à Paris, rappelle-t-elle. On pourrait sûrement trouver un endroit où dîner, si tu en as envie. À moins que tu n'aies une autre idée...

Son incroyable regard plonge en moi. J'en reconnais la teinte de jade qui parle impatience et excitation.

– Sinon, on peut rentrer chez moi et si on a un petit creux, je ne doute pas qu'on trouvera tout ce qu'il nous faut dans mon frigo.

Héloïse glousse d'excitation, un petit cri qui s'adresse directement à mon sexe. Il se tend aussitôt dans mon pantalon de toile. Pressée contre mon corps, elle n'a pas pu ne pas le sentir. D'ailleurs, ses sourcils se dressent dans une mimique délicate et je lui ouvre précipitamment la porte. Je n'ai plus 16 ans et faire l'amour à l'arrière d'une voiture alors qu'un confortable lit *king size* nous attend n'est pas dans mes envies du moment.

Le trajet est chargé d'une tension sexuelle qu'aucun de nous ne peut ignorer. Je ne fais qu'apercevoir les guirlandes lumineuses qui décorent les arbres décharnés. Pourtant, le soir, j'aime à me repaître de ce spectacle. Mais cette nuit, le spectacle est ailleurs. Sur le siège à côté du mien, pour être précis. De temps en temps, je profite de l'éclairage urbain, plus intense bien sûr que d'habitude, pour détailler son profil, sa bouche pulpeuse qu'elle maltraite de ses dents, ses doigts qui jouent machinalement avec le bas de sa robe. Il me semble même apercevoir la couture d'un bas.

Fébrile, je porte sa main à mes lèvres et, comme hier, j'en embrasse chaque doigt. Parfois même j'en mordille la pulpe et je sais, à sa façon de se tortiller sur son siège, que cette caresse lui fait beaucoup d'effet.

Je parviens à la maison en un temps record, gare ma voiture dans le parking, la débarrasse de son sac, puis d'une main posée au creux de ses reins, je la guide jusqu'à l'ascenseur. Pas de rire cette

fois, mais un regard glissé par-dessous ses paupières qui parle à ma queue. Elle en est presque douloureuse à force d'être raide et ainsi prisonnière de mon boxer.

Dans la cabine, je recule d'un pas : si je la touche, je risque de ne pas contrôler grand-chose. Ma décision est bienvenue : l'ascenseur s'arrête au rez-de-chaussée pour laisser monter mes voisins de palier, Audrey et Luc, portant dans les bras leurs deux enfants endormis.

Nous nous saluons chaleureusement, échangeons quelques mots de politesse. La cabine n'est pas grande et Héloïse se retrouve serrée contre moi. Nous échangeons un regard complice et prenons notre mal en patience.

Enfin, nous parvenons tous à notre étage. Je laisse passer la petite famille, leur souhaite une bonne nuit, ne bronche pas à leur salutation de retour, ni à leur petit sourire qui montre qu'ils se doutent très bien à quel point elle va être délicieuse.

J'ouvre rapidement la porte de mon appartement, la referme et me tourne vers mon invitée.

Aussi avide que moi, Héloïse est déjà dans mes bras et écrase sur ma bouche un baiser affamé. Sa fougue me comble et, pourtant, un coin de mon esprit note qu'il n'y a pas que du désir dans ce baiser. Il y a une sorte d'urgence, comme celle que l'on peut ressentir lors des dernières fois, des dernières descentes de ski, des dernières soirées de vacances. Cette idée me fait frémir. Est-ce une soirée d'adieu pour ma Rebelle ? Incapable de réfléchir plus avant, alors qu'Héloïse a déjà glissé ses mains dans mon pull, que j'enlève d'un geste agile, et entre les boutons de ma chemise qui disparaissent un par un, je soulève des deux mains cette robe qui ne laisse pas ignorer grand-chose de sa plastique de rêve.

Sous sa robe, comme je l'avais deviné, des bas couleur chair gainent sa peau. Mais mon regard est surtout hypnotisé par le bout de la dentelle tatouée qui longe ses côtes et remonte jusqu'à ses seins, tout autant que par sa lingerie.

Du même grenat que sa robe, le porte-jarretelles, le string et le soutien-gorge à balconnets mettent en valeur sa peau si pâle que chaque preuve de plaisir se détache nettement. Pour l'heure, on n'en est pas encore là, mais tout en dévorant la bouche d'Héloïse, je l'entraîne dans ma chambre et la mène jusqu'à mon lit qu'elle heurte des mollets en reculant toujours.

Elle s'y laisse tomber mais se redresse aussitôt et s'attaque à la ceinture de mon pantalon. Je retiens mon souffle : son visage est à la hauteur de mon bassin. Lorsqu'elle relève les yeux vers moi, je sais parfaitement qu'elle va me rendre ma politesse d'hier.

Bingo ! Héloïse détache délicatement mon pantalon, mais au lieu de l'enlever totalement, elle le fait glisser, ainsi que mon boxer, juste en dessous de mes fesses qu'elle empoigne vigoureusement pour me rapprocher d'elle. Comme si je pouvais désirer aller ailleurs !

J'adore cette façon un peu cavalière d'agir. C'est un détail, mais j'aime qu'elle ne m'ait même pas entièrement déshabillé, prise dans la même urgence que moi. Joueuse, Héloïse caresse lentement mon

sexe déjà totalement prêt pour elle, flatte mes bourses d'une caresse délicate et sort sa petite langue pour me goûter.

Je retiens mon souffle lorsqu'elle pose ses lèvres gonflées sur mon gland, son regard incroyable toujours fiché dans le mien. Je lutte de toutes mes forces pour garder les yeux ouverts. C'est ce que je lui ai demandé hier, lorsque je l'ai dégustée, de se livrer à moi jusque dans le plaisir. Mais en cet instant où elle tient entre ses mains et ses lèvres ma jouissance, sans y participer à égalité, je comprends mieux la difficulté de ma demande d'hier et la confiance dont elle m'a gratifié en m'autorisant à la voir à l'instant où il n'y avait plus rien de contrôlé en elle.

Lentement, Héloïse lèche toute ma longueur. Sa petite main enserme avec autant de douceur que de fermeté ma hampe tendue. Son va-et-vient n'est ni lent ni faible et sous l'action conjuguée de son poing resserré sur moi comme son sexe cette nuit et de sa bouche accueillante, je ne tarde pas à prendre plus de vigueur encore.

Déséquilibré par le plaisir qui monte en lentes vagues puissantes, je prends appui sur son épaule et caresse ses cheveux dénoués. Nos regards ne se quittent pas un seul instant et, dans l'éclat du sien, je mesure à quel point elle aime contrôler la croissance de mon plaisir et y contribuer directement.

La pensée de la laisser recevoir les traces de ma jouissance m'effleure, mais je me reprends et l'écarte, presque brusquement. Hors de question de jouir ailleurs qu'en elle, avec elle.

D'une main posée sur son ventre, je l'incite à s'allonger. Héloïse recule jusqu'à l'oreiller dans une reptation des plus sensuelles.

Je la suis en rampant à sa suite, me tortille pour me défaire de mes vêtements.

Héloïse me considère en souriant d'un air moqueur. Bon, pour le concours du mec le plus sexy en effeuillage, on repassera, je dois plutôt entrer dans la catégorie pingouin glissant sur la banquise. Arrivé à sa hauteur, je fais disparaître ce petit rictus d'un baiser sauvage auquel ma rebelle répond avec la même ardeur.

Je tends la main vers la boîte de préservatifs qui est restée sur la table de nuit, mais je suspends mon geste, un peu coupable.

Je meurs d'envie de m'enfouir en elle. J'en ai rêvé tout au long de la journée au point de devoir plusieurs fois rassembler les pensées les plus ennuyeuses dans l'espoir de distraire mon entrejambe assez longtemps afin de rester présentable. La frustration et son incroyable fellation m'ont fait remonter en pression, mais tout de même... je ne peux pas lui sauter dessus comme ça, sans même prendre le temps de m'occuper d'elle.

Le regard d'un jade presque transparent me transperce alors que, comme la veille, Héloïse m'indique clairement de quelques gestes qu'elle est prête pour moi.

Je glisse tout de même une main entre ses jambes, et tressaille de sentir son clitoris gonflé et

visiblement hypersensible, et son sexe déjà prêt pour moi.

En étouffant un petit gémissement, je me glisse en elle et me stabilise quelques instants pour ne pas exploser si vite. Pour être sûr que sa chatte soit bien disposée à me recevoir, je m'offre quelques va-et-vient paisibles, amples mais lents qui la font feuler.

– Ce soir, murmure-t-elle au creux de mon oreille qu'elle mordille, en appui sur ses coudes, le corps tendu, j'ai envie que ce soit fort. Ne me ménage pas. J'ai eu trop envie de toi toute la journée pour me contenter d'une petite partie de sexe sage. Plus tard, peut-être, mais là, je veux te sentir, vraiment.

Cette demande, si conforme à mon état d'esprit, muselle mes éventuels scrupules.

Je glisse une main sous sa cuisse pour la soulever et m'offrir une pénétration plus profonde encore, et laisse ma fougue se déchaîner.

Nos corps claquent l'un contre l'autre, entrent en fusion, communient dans ce rite païen dédié à notre plaisir. Je ne ménage pas ma peine et ma petite furie m'en offre autant. Elle bouge à mon rythme, accompagne mes coups de reins pour s'ouvrir plus encore à mon intrusion, s'adapte parfaitement à mon sexe qui semble glisser dans un fourreau exactement taillé à sa mesure.

Nos peaux sont moites, un léger voile de sueur perle entre ses seins, je l'essuie de ma bouche et souffle sur la peau chauffée à blanc que je viens de refroidir. Une nouvelle fois, elle sursaute et manifeste d'un grognement son approbation.

Son corps enroulé autour de moi me donne à la fois envie de lâcher prise, de jouir aussi vite que j'en ai envie, et en même temps, de ne jamais laisser cette étreinte s'achever.

Les lèvres closes d'abord, pour étouffer ses gémissements rauques, Héloïse se laisse peu à peu gagner par l'ivresse érotique de cet instant et bientôt, elle se tord sous moi, plante ses ongles dans mon dos et dans mes fesses et adapte son mouvement au mien.

Un coup de reins plus profond lui arrache un petit cri qu'elle tente aussitôt de faire disparaître en plantant ses dents dans son bras. En douceur, je l'en délivre.

– Je veux t'entendre jouir pour moi ma belle, ne te retiens pas.

Comme si elle n'attendait que cette autorisation pour se laisser enfin aller, Héloïse ne tait plus rien, ni les soupirs rauques ni les gémissements plus aigus ni même le râle très grave qui lui échappe au moment où tout son sexe se contracte tel un ressort autour de ma queue.

Ce massage énergique, plus torride encore que les caresses qu'elle m'a prodiguées quelques minutes plus tôt, a raison de ma propre résistance.

Je jouis avec une intensité sauvage, avant de rouler à ses côtés.

Je quitte à regret mon lit, le temps de jeter mon préservatif, de me rafraîchir et de nous concocter un petit en-cas. Malgré ce que j'ai cru, le grignotage de ce soir n'a pas fait le poids face à ce premier assaut.

Nous mangeons au milieu des draps froissés ; délicate, Héloïse glisse entre mes lèvres des quartiers de mandarine, des dés de jambon, bref un peu de tout ce que j'ai pu trouver pour improviser de quoi recharger nos batteries. Je n'allais tout de même pas préparer un plat de pâtes à la carbonara à une heure et demie du matin.

Je fais signe à Héloïse de me rejoindre. Je préfère la sentir dans mes bras. Aucune envie de perdre ne serait-ce qu'un instant le contact de son corps.

Sans réticence, elle se blottit dans mes bras, plus câline, et j'entrevois soudain une tout autre femme, souriante, presque douce, en tout cas très loin de la rebelle que j'ai croisée hier. On parle de tout et de rien. Je l'interroge sur sa journée.

- Bof, rien de remarquable, j'ai joué à la touriste, j'ai travaillé quelques heures...
- Travaillé ? Mais je te croyais en vacances !

Elle hausse les épaules, désinvolte.

– Ben oui, je sais, la preuve, j'ai pris le temps de déjeuner dans une petite brasserie et de trouver les cadeaux de ta chérie.

– C'est pas ma chérie ! Si quelqu'un mérite ce titre, ce n'est certainement pas elle... Je retiens de justesse l'élan qui m'aurait poussé à dire que ce terme lui irait bien mieux.

Bon sang, mais qu'est-ce qu'il me prend ! Je ne sais pas si c'est l'esprit de Noël, mais j'en deviendrai presque romantique. D'ailleurs, je ne peux m'empêcher de reprendre.

- Je suis content que tu sois là. Un moment, j'ai cru que tu allais refuser de me revoir, annuler ce pari ou me faire passer le cadeau et t'enfuir.
- Mmm... Tu n'as pas entièrement tort. J'ai hésité à te revoir ce soir.
- Pourquoi ?
- Pourquoi quoi ? Pourquoi j'ai hésité ou pourquoi j'ai fini par accepter ?
- Tu as fait plus qu'accepter. Tu m'as rappelé... Et j'en suis heureux. Si j'étais plus exigeant, je te dirais que j'aimerais entendre les deux réponses.

Un gros soupir me répond. Je pense qu'elle va botter en touche, au lieu de quoi, elle se passionne pour nos doigts qui jouent les uns avec les autres et se penche en avant, histoire de prendre un peu de distance. Je respecte son besoin et j'attends.

– J'ai hésité, parce que cette histoire ne ressemble pas à ce que je vis d'habitude. J'ai du mal à être aussi détachée que je devrais l'être. Et je te l'ai dit, je ne reste pas à Paris. Donc je ne voulais pas, au cas où toi aussi tu ressentirais ce truc bizarre. Elle me fixe, je soutiens son regard et récolte une petite moue entendue. Voilà... je ne voulais pas encourager ça... Et j'ai changé d'avis, parce que

j'ai passé une nuit divine, que je ne reste que quelques jours et que j'ai bien l'intention de profiter de chaque minute.

Ouf, cette dernière phrase m'a offert la porte de sortie dont j'avais besoin pour éviter de m'embourber en lui disant que je ressens des choses voisines, mais qu'à la différence d'elle, elles ne me donnent pas envie de fuir. Au contraire.

Mais pour l'heure, je pose le plateau au sol et entreprends de rendre notre temps ensemble inoubliable.

Héloïse

Le vingt-deux au soir

Cette fois, il n'y a eu ni hésitation ni minauderies. Lorsque j'ai expliqué mon point de vue à Alexandre cette nuit, il a semblé tout à fait d'accord pour ne pas perdre une minute de notre temps. Il m'a donc donné rendez-vous à dix-huit heures trente devant un restaurant de sushi qui attaque le service du soir plus tôt que la moyenne. Cette précaution m'a fait rire. Mais elle n'a pas été suffisante.

Nous étions à peine installés à notre table que nos jambes se sont emmêlées sous la table, nos regards verrouillés.

Mon pouls s'est accéléré et je suis sûre que mes joues ont rougi. Aussi, lorsque le serveur est arrivé, Alexandre lui a demandé, presque sans le regarder, s'il pouvait nous proposer des plats à emporter.

L'attente nous a mis au bord de la combustion spontanée et Alexandre a dû négocier pour mettre les précieux mets au frais avant que nous ne finissions nus, enlacés sur la table de la cuisine, incapables de patienter jusqu'à la chambre pour prendre possession l'un de l'autre.

Cette étreinte est intense, sauvage mais tendre, intime, et nos yeux ne se quittent pas un instant pendant que nous nous donnons l'un à l'autre un plaisir qui me laisse pantelante. Attentif, Alexandre attend que je sois suffisamment stable pour m'aider à redescendre. Avec un sourire mutin, je repousse du bout du pied ma robe pull, noire cette fois, pour enfiler sa chemise du jour, d'un gris presque aussi envoûtant que son regard. Il esquisse un sourire.

– J'adore tes robes, qui te rendent encore plus sexy... et s'enlèvent si rapidement, mais te voir dans ma chemise... Il ne va pas au bout de sa phrase, mais dépose un baiser gourmand à la naissance de mon décolleté.

Une fois cette première fringale amoureuse apaisée, la soirée démarre sur un rythme plus policé.

Nous dévorons nos sushis, échangeons les habituelles blagues sur le gingembre que je consomme avec gourmandise. Puis, voyant mon intérêt pour ses photos, Alexandre sort ses albums d'Écosse. J'en prends plein les yeux, aperçois son frère sur certains clichés et, de fil en aiguille, je lui demande de me montrer aussi d'autres photos que ces paysages. J'aime son regard sur les lieux, les objets, la façon dont il cerne le meilleur cadre, la meilleure lumière. Mais j'en veux plus.

Dans le deuxième album, j'admire les tatouages de son cousin et sa façon de les saisir. Si nous

avons été amenés à nous revoir, je lui aurais certainement demandé ses coordonnées pour rajouter un ornement à ma peau... mais cela ne sera pas le cas. Cette idée me chagrine un instant et je porte de nouveau une bouteille de bière à ma bouche.

Tous les deux d'accord sur le fait que la bière japonaise manque de goût, nous avons tapé dans sa réserve personnelle et les bouteilles de bière se vident avec une certaine régularité.

Presque malgré moi, je demande à mon hôte de me montrer des photos de sa famille.

Il hausse les sourcils, surpris, mais obtempère. Sur chacun des clichés, je devine une fratrie aimante, une famille soudée. L'amour entre ses parents suinte de chaque cliché et sa mère n'était visiblement pas la dernière dans le domaine de la rigolade.

On est tellement loin de ma propre famille...

En fermant les yeux, je cherche à me souvenir d'un cliché authentique où nous sourions tous les quatre. Pas les sourires faux qu'on s'impose lors des fêtes de famille et qui tiennent pour ma part du rictus plus que du sourire, mais un vrai sourire. Je n'en trouve pas.

Alexandre a noté mon changement d'humeur et s'en inquiète. Aussitôt, il se lève.

– Quoi ?

D'un doigt sur ma bouche, il m'impose silence et disparaît quelques minutes, me laissant continuer à entrer dans son histoire. Je m'y sens clandestine, de passage. Dans deux jours, j'aurais disparu, et pourtant je l'ai écouté me parler de la robe de sa sœur qui a craqué le jour de sa confirmation, de la photo infaisable des résultats du bac où les jumeaux ont été incapables de rester sérieux tous les deux en même temps et de cette photo de famille prise pour les cinquante ans de son père, lorsque sa mère ignorait que sa visite médicale de contrôle, prévue le lendemain, sonnerait le glas des jours heureux. La voix serrée d'émotions, Alexandre m'a expliqué qu'il chérissait cette photo parce qu'elle a été le dernier jour de bonheur pur et qu'elle illustre parfaitement la famille qu'ils ont été. La détresse était encore si présente dans sa voix que j'ai dû me faire violence pour ne pas le prendre dans mes bras et le consoler.

Je secoue la tête pour chasser cette pensée quand un « clic » caractéristique me fait sursauter.

Je n'ai pas entendu arriver Alexandre et son appareil photo. L'œil caché derrière l'appareil, il ne peut masquer son sourire, ni moi ma gêne. Je ne suis pas photogénique. Je ne dis pas que je suis laide, mais je me crispe dès que je vois un appareil et je deviens le cauchemar de tout photographe. Je penche la tête, ferme les yeux, regarde ailleurs... C'est bien simple, je suis une telle catastrophe que maman m'a demandé de sortir de la photo familiale officielle prise à l'occasion des trente ans de l'entreprise. Papa avait voulu me retenir, mais, trop heureuse de cette autorisation, je m'étais éclipsée.

Là, ça ne rate pas. Je me tétanise presque. Mais Alexandre n'est pas n'importe quel photographe.

Il me parle, me taquine, tourne autour de moi, déplace une mèche de cheveux et laisse traîner sa main sur ma peau.

Bientôt, je ne pense plus à l'appareil, mais juste à lui, à l'homme qui arrive si bien à se glisser sous ma carapace. Au bout de quelques minutes, je suis au-delà du sourire, j'éclate de rire.

Alexandre se rapproche progressivement. Je me laisse glisser sur le canapé, à demi allongée sous son objectif et lui adresse un baiser. Son grognement me fait frémir. Son souffle se bloque. Je laisse glisser ma main sur l'ouverture de la chemise, il pose son appareil et vient happer mes lèvres.

– Tu es belle, murmure-t-il entre deux baisers. Si tu savais comme tu es belle, en vrai bien sûr, mais aussi sur ces photos.

Je toussote, sceptique et le sens sourire dans mon cou. Mon photographe se redresse brusquement, tend la main vers moi pour que j'en fasse autant, extrait sa carte mémoire et la connecte à son ordinateur.

Au bout de quelques instants, la première photo se charge. On y voit mon regard brumeux, mon front crispé et mon malaise.

– Tiens, tu vois ?

– Chut, Mérida. Fais-moi confiance, demande-t-il en portant ma main à ses lèvres.

Les photos suivantes vont dans le même sens, mais progressivement, je vois la magie de mon amant opérer.

Sous mes yeux, mon corps s'assouplit. Mon regard devient moins dur, mes traits plus doux. Miracle, je semble détendue. Pire, je me vois même sourire.

J'écarquille les yeux devant ce cliché. Comment a-t-il réussi ce tour de force ? Les dernières prises sont encore plus réussies. Et je ne parle même pas du dernier cliché. Il est chargé d'une sensualité que je ne me connaissais pas. En tout cas, pas sur une photo.

– Tu vois ce que je te dis ? Tu es belle. N'en doute plus jamais. C'est juste que ceux qui t'ont photographiée jusque-là ne t'ont ni regardée telle que tu es, ni mise en confiance.

Je ne trouve rien à riposter. Il a effectivement su obtenir de moi ce que je n'ai jamais pu réussir avec un autre. S'il ne m'avait pas arrêtée tout à l'heure, j'aurais peut-être même été plus loin. Mais tel n'était pas son but. Il voulait juste me mettre face à moi-même et m'aider à avoir confiance en moi... comme en lui.

Ce comportement fait monter en moi une vague de sentiment que je cerne mal. C'est au-delà de la gratitude. Plutôt une sorte d'affection dont je ne sais que faire.

Alexandre sent visiblement mon malaise car il reprend son rôle de joyeux luron.

- Profitons de tes bonnes résolutions pour faire des photos encore plus belles...
- Je ne me déshabillerai pas pour tes photos !

Alexandre pouffe.

– Quoi ? Tu n'es pas encore assez pompette pour que j'abuse de toi ? rigole-t-il avant de reprendre, nettement plus sérieux. Jamais je ne te mettrai dans une position où tu pourrais être gênée ou avoir à me craindre. Non, je voulais juste prendre une photo de nous deux.

Je m'empourpre. Comment ai-je pu croire qu'il était ce genre d'homme ?

Parce que je ne suis pas naïve et que je sais ce qu'on peut faire d'une photo compromettante. Mais je m'en veux d'avoir ainsi douté de lui et murmure des excuses.

Alexandre m'en dissuade d'un baiser, avant de coller son front au mien. Ce moment est fort, intime. Plus que certains baisers. Il devrait me mettre mal à l'aise, je devrais m'éloigner, mais je suis tellement bien que je n'en aie pas envie. Peu à peu, le sourire de mon amant s'élargit. Il colle sa joue à la mienne et, surprise, j'entends le déclic de son appareil. Profitant de cet instant parfait, il a recommencé à nous photographier.

Ses clichés sont une grande réussite. Il n'y a rien à redire au talent d'Alexandre. Mais j'ai beaucoup à dire sur ses qualités, sa présence, et notre étrange connexion.

Vite, je dois sortir de cet instant si parfait qu'il me met mal à l'aise.

– Et tu n'as pas de photos de ta chérie ? Mon sourire doux se veut totalement neutre. Mais Alexandre sourit.

Alexandre

« Tu n'as pas de photos de ta chérie ? »

Ça y est, Mérida est de retour. Elle sort les griffes. Je commence à comprendre son fonctionnement et cette attaque me fait malgré tout sourire. Pour tenter de briser ainsi l'harmonie de cet instant, c'est qu'elle en sent la force. Il serait facile de répondre à sa provocation, de lui dire, de nouveau, qu'elle est beaucoup plus proche de mériter ce titre que Chloé, mais je préfère calmer le jeu.

– Je te l'ai déjà dit, ce n'est pas ma chérie.

– Tu sais que je ne sais même pas comment elle s'appelle, reprend mon petit démon qui reconstruit un à un tous les murs que je viens de démolir à chaque clic photographique.

– Sérieux ? Mais son nom n'a aucune importance. C'est bien toi qui voulais que nous restions discrets sur nos vies, non ?

Héloïse ricane.

– Discrets ? Tes albums photos personnels sont censés ne rien me dire ?

Elle n'a pas tort. Je décide de baisser la garde, en premier. Peut-être en fera-t-elle autant ?

– Ça n'a rien à voir. Eux, c'est la partie de ma vie dont je suis fier. Alors qu'elle... je me sens, je ne sais pas...

– Comme quelqu'un qui couche pour réussir ?

Je fronce les sourcils avant de protester.

– Je n'ai pas couché !

– Noté. Et tu es monté en grade depuis ces soirées ?

Je secoue la tête avec véhémence.

– Non ! Mon boss n'est pas comme ça. Il est dur, exigeant. Mais juste. Je ne pense pas qu'il ferait une chose pareille. De toute façon je crois que j'aurais refusé de rester dans sa boîte le cas contraire.

– À la bonne heure ! Donc tu vois, tu n'as pas à te sentir concerné ou coupable d'une promotion canapé, puisqu'il n'y a ni canapé ni promotion.

Sa boutade m'arrache un sourire. Je laisse le silence se poser entre nous pendant que nous sirotions une nouvelle bière. Mon stock a largement fondu ce soir.

Je suis assis aux pieds d'Héloïse, sur l'épais tapis, alors que, à demi allongée sur le canapé, elle joue avec mes cheveux dans un geste distrait, naturel, qui me fait du bien.

Sans y penser, je me confie.

– J'adorais Noël, avant...

– Quand ta mère était... avec vous ? demande-t-elle, délicate.

– Ouais. La maison était pleine de rires, on était toujours au moins une quinzaine à table, tous les cousins se retrouvaient, mais rien que nous trois, déjà, on mettait une sacrée ambiance. Depuis, ce n'est plus pareil. On a du mal à être ensemble à Noël... mais on a du mal aussi à être séparés. Elle est partie quelques jours après Noël, tu sais ? La dernière année, elle avait absolument voulu être à la maison ce soir-là. C'était une sensation indescriptible. D'un côté nous étions heureux, parce qu'on était encore ensemble le soir de Noël, quelques souvenirs de plus à ajouter à notre vie familiale. Mais en même temps... ce soir-là, plus qu'un autre, elle a refusé d'être soulagée pour rester totalement lucide avec chacun de nous, une dernière fois. Le lendemain, elle a accepté les soins palliatifs. Elle n'en a même pas bénéficié une semaine.

Héloïse se contente de hocher la tête. Je reprends mes confidences.

– Bien sûr tu connais la date. Tu as vu mon tatouage. Bref. Depuis, je sais pas... c'est le moment de l'année où j'ai le plus de mal à ne pas l'avoir à mes côtés. J'ai l'impression qu'elle va arriver en furie en disant « C'est la dernière fois que je cuisine pour un réveillon ! L'an prochain, c'est Mac Do pour tout le monde ! »

Nous on rigolait, parce qu'on savait qu'elle adorait ça, tout préparer, élaborer son menu dès le mois d'octobre, cuisiner pour nous pendant des heures. Elle disait que ces fêtes, c'était sa façon à elle de nous montrer qu'elle nous aimait... À ton tour, raconte-moi Noël chez toi.

Héloïse reste un moment silencieuse. Je m'en étonne et essaie de croiser son regard. Il est rougi d'émotions. Alex, tu es un âne !

Je la prends dans mes bras et entreprends de la réconforter. Elle me repousse rapidement.

– C'est un comble, renifle-t-elle. C'est toi qui as... enfin voilà, et c'est moi qu'il faut consoler. Quelle idiote ! Moi, je hais Noël, assène-t-elle. D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours détesté ce jour... Non, j'exagère. Quand mes grands-parents maternels étaient en vie, c'était chouette. Ils n'étaient pas, comment dire, de la même classe sociale que la famille de mon père. Avec eux, c'était plus cool. Mon grand-père n'hésitait pas à remettre ma mère à sa place quand elle faisait sa grande dame, comme il disait. C'était vivant. On avait même le droit d'être nu-pieds dans la maison, puisque nos chaussons étaient au pied du sapin. Après la mort de son père, ma mère a pris en main l'organisation des festivités. Enfin, festivités, c'est sa façon de parler. Qu'est-ce que j'aimerais pouvoir me casser avant le vingt-quatre !

– Chiche ? lancé-je.

– Quoi ? Non, Alex, ça suffit avec tes paris ! C'est comme ça qu'on s'est retrouvés avec cette

histoire de cadeaux.

– Je sais bien... Et c'est l'une de mes meilleures idées depuis longtemps. Si on plantait tous les deux notre réveillon pour s'enfuir quelque part ?

Je vois que mon imprévisible réfléchit. Finalement, elle secoue la tête.

– Ma mère ne me le pardonnerait pas. Et puis, j'ai promis à mon père. Et lui, je ne veux pas lui faire faux bond. Mais ça va être l'enfer.

À mon tour, je prends quelques instants pour cogiter. Soudain, il me vient une idée de génie. Non, deux en fait, que j'expose à Héloïse.

– D'abord, on va rester en contact toute la soirée. Je garderai mon portable, toi le tien, et quand ce sera trop pénible, on s'enverra des messages de soutien. Mais, raconte-moi. Quel est ton pire moment dans le réveillon généralement ?

– Le pire ? j'ai droit à combien de réponses ? Parce que je peux te raconter à la minute près comment il va se dérouler, et il m'est impossible d'y voir un seul moment réjouissant. Tu as de quoi noter ? Parce que tu peux presque faire ton planning SMS de la soirée.

Apéritif à dix-neuf heures. Un kir, cassis, non négociable, même si comme moi, le cassis te fait grincer les dents de détestation. Des toasts, saumon, foie gras sur chutney de figue, caviar. Un de chaque, servi sur petite assiette, sans oublier le napperon qui va avec. Ça, c'est le moment où on discute de la famille qu'on ne voit plus.

À dix-neuf heures quarante-cinq, l'entrée. Des huîtres gratinées, toujours. Trois chacun. Généralement, on discute de la qualité des produits français, inégalables. De la concurrence étrangère. Forcément déloyale et de qualité inférieure. Un beau jour, je leur ramènerai un saumon fumé d'une fumerie traditionnelle d'Écosse, juste pour voir comment ma famille composera entre chauvinisme alimentaire et réalité.

Vingt heures quinze, la dinde. À quatre. Je ne te raconte pas le gâchis. Aux marrons bien sûr, avec fagots de haricots, deux demi-tomates au four, ce dont j'ai horreur, et une écrasée de pommes de terre à la truffe. De temps en temps, avec mon père, on suggère de remplacer par un chapon ou autres... Non, c'est dinde ! Dinde et discussions culturelles. Expositions, livres, théâtre. On évite le dernier « Fast & Furious » ou le troisième volet de « Effet de Vague ». Offre-le à ta sœur si tu ne lui as pas encore choisi son cadeau de Noël !

Vingt et une heures, à la seconde près, ni plus ni moins, le dessert. Et quel dessert ! La bûche pralinée, crème au beurre. Avec les champignons en meringue, bonhommes de neige et tout et tout. C'est le seul plat que ma mère ne laisse faire à personne. Tout le reste du repas, c'est Laurette, la cuisinière, qui s'en charge. Une année, j'ai demandé pourquoi elle et son mari, qui est le chauffeur de mon père, ne dînaient pas avec nous. J'ai failli faire défaillir ma mère.

Vingt et une heures trente, café « gourmand ». À cette heure-là, ça n'a plus rien de gourmand pour moi. Et à vingt-deux heures, mon moment préféré, si si, encore plus que tous les autres : deux heures

de chants de Noël, et ce jusqu'à minuit. Il faut bien passer le temps avec panache jusqu'à l'heure J.

Minuit pile, et ses cadeaux bien sûr... toujours un grand moment de gêne. L'an dernier, j'ai reçu le « Guide du savoir-vivre ». Sans doute un message caché. Cela aurait fait un super papier pour allumer le barbecue... si j'avais eu un barbecue.

Au fur et à mesure du récit d'Héloïse, j'oscille entre le rire face à cette chorégraphie psychorigide et l'effarement en imaginant ma belle Rebelle coincée dans cet enfer. Malgré son ton ironique, je sens à la crispation de ses gestes dans mes cheveux que cette soirée est une véritable épreuve pour elle.

Je décide de la dérider par un trait d'humour.

– J'ai comme dans l'idée qu'on va beaucoup textoter le vingt-quatre.

Les chants de Noël, c'était notre grand moment avec Valentin.

Je repense à ces souvenirs et je souris, nostalgique. Le regard d'Héloïse me scrute avidement. On avait la sale habitude de détourner les paroles des chants de Noël pour en faire des trucs moins avouables. Une année, on avait fait ça à la messe de Minuit, on a dû sortir de l'église ultra-bondée tellement on pleurait de rire. Mon père a été mandaté par ma mère pour nous passer un savon. Il riait tellement, lui aussi, qu'il a eu le plus grand mal à aller au-delà de « sales gosses, votre mère est furieuse et avec vos conneries, je vais dormir sur le canapé ».

– Nous, on ne va pas à la messe de Minuit, et je te jure que les éternels CD de ma mère ne prêtent pas à rire. J'ai même pensé à les cacher, les brûler ou que sais-je... Et puis un truc m'en a dissuadé. J'ai trouvé pire. L'année où ma sœur a exigé qu'on écoute SON CD : les chants de Noël chantés par son idole, une de ces divas que tu as envie de libérer de la porte où elle s'est coincé les doigts pour qu'elle arrête de couiner. Heureusement, ma mère qui passe sa soirée à chantonner ses chansons, a trouvé ces reprises affreuses et le CD fautif a disparu. Depuis, on est priés de ne pas troubler la soirée par nos goûts fantaisistes.

Nous faisons en riant la liste de tous les chanteurs plus ou moins talentueux qui se sont prêtés à l'exercice. Mais je n'ai pas renoncé à mon idée.

– Quelle est la pire de toutes ?

– La pire ? « Noël blanc »... Non, je sais. « Petit papa Noël », version Tino Rossi. Trois chansons après « Noël blanc ». Je te promets que je n'ai rien contre cet homme, mais chaque année, elle nous la passe en boucle. Aux alentours de vingt-trois heures quinze. Trois fois, exactement.

– Ça a l'air d'être « Un jour sans fin », ton histoire ?

– C'est le jour de la marmotte, hurlons-nous en chœur avant de nous esclaffer, très légèrement pompettes.

– J'ai la solution pour ton Tino Rossi. Attends, je cherche la chanson sur Internet.

Je me redresse, remets la main sur mon ordinateur et trouve le titre incriminé tout en essayant de me souvenir de nos meilleures productions à Valentin et moi, et même à Luigi dès lors qu'il est

devenu mon beau-frère.

– Alexandre, non ! Pitié ! supplie ma jolie fée.

– Chut, fais-moi confiance. Ah, voilà. Tais-toi et écoute.

– Non !!! Héloïse gémit et se cache dans mon cou lorsque les premières notes s'égrènent. Mais par-dessus la voix surannée du chanteur corse, elle a droit à mon interprétation, à mi-chemin entre le timbre rauque d'un Rag'n'Bone Man et celle d'un homme un peu ivre. Je me tourne vers elle et rigole quand elle écarquille les yeux devant ma réinterprétation du grand classique.

*« C'est la belle nuit de Noël,
Mais l'ère Noël est loin d'être là,
Il a la tête dans une poubelle,
Il a encore fumé la gandja »*

Fier de ma mémoire, je déclame d'un air très convaincu ces paroles ni très fines ni très respectueuses. Je ne suis pas un adepte des chansons paillardes, mais quand on a 14 ou 15 ans, l'âge auquel nous avons composé ces paroles avec Valentin, on est rarement très fin, ni très poète. Mais j'imagine que cette version serait sans doute très loin d'être à sa place dans la famille d'Héloïse et conclus la dernière strophe d'une voix de stentor.

*« Petit papa Noël,
Quand tu descendras sur Terre,
Reste sobre, au moins pour une fois
Ou les condés, ils te loup'ront pas ! »*

J'éclate de rire, ravi d'avoir déridé Héloïse et je reprends la chanson une deuxième fois. Je rigole d'entendre Héloïse fredonner à son tour. Au bout de la troisième fois, pour respecter le quota de sa mère, elle me demande le sens de ce mot, « condé ».

Je m'explique.

– Chez moi, c'est comme ça qu'on appelle les flics.

– Ah là là, ces Marseillais, ils ne font rien comme les autres, persifle-t-elle.

– C'est parce qu'on fait tout mieux.

Elle m'adresse une moue sceptique, mais je hoche la tête avec conviction. Mon regard se fixe sur son visage marqué d'une mimique qui pourrait paraître ridicule sur n'importe qui, mais qui, sur elle, est juste trop craquante.

– On parle mieux. Je ricane en m'approchant. On joue mieux au foot... On aime mieux, conclus-je en fondant sur ses lèvres.

Nos lèvres se happent, se mêlent, fusionnent pendant que Tino Rossi poursuit son entêtante chanson. Je sais qu'après-demain, au réveillon, elle aura cette image en tête, celle de nos deux corps enlacés sur le tapis du salon et de cet incroyable moment où, assise sur moi, Héloïse m'a fait

l'amour, sans me quitter du regard, et où j'ai retenu mes mots tendres qu'elle n'était pas prête à entendre.

Les émotions de la soirée tout autant que notre étreinte ont eu raison de sa résistance et elle se réveille à peine lorsque je la porte dans ma chambre. Dans son demi-sommeil, elle grogne des mots incompréhensibles ou presque.

Je la pose sur mon lit avec la plus grande délicatesse et remonte le drap sur elle avant d'aller me préparer pour la nuit.

Lorsque je reviens, le drap a glissé le long de son dos et dévoile la majorité de sa dentelle. D'un geste doux, je remonte le drap sur elle. Mais je n'achève pas mon geste. Sa peau, sur ce drap, dans cette lumière... L'image est si parfaite que je fonce dans le salon pour récupérer mon appareil.

Héloïse n'a pas bougé. J'ajuste mon appareil, mais j'hésite. Le drap est un peu trop bas. Il ne s'agit pas de faire une photo coquine. Bien au contraire. Je veux fixer ce moment sensuel, mais tendre. Je remonte le drap légèrement d'une main, de l'autre j'enchaîne les clichés.

Cette séance improvisée m'a donné une idée que je vais développer tout de suite. Avant de quitter la chambre, je ne peux m'empêcher d'embrasser son épaule, de laisser mes lèvres se promener librement le long de sa peau. Endormie, Héloïse ne peut pas se crispier face à cet assaut de tendresse. Elle reprend son monologue toujours incompréhensible ou presque. Une phrase me parvient « ne me laisse pas ».

Mon cœur se gonfle d'une émotion saugrenue. Je sais que, si elle était en pleine possession de sa conscience, Héloïse ne m'aurait certainement pas offert ces mots. Je les savoure d'autant plus, mais je m'éloigne tout de même, sur la pointe des pieds, pour commencer mon projet.

Héloïse

Le vingt-trois au matin

Comme les deux matins précédents, je me réveille dans le lit d'Alexandre.

Mieux, je suis encore blottie dans ses bras et malgré un très léger mal de crâne, certainement lié à notre soirée bien arrosée, je me sens parfaitement bien.

Je regarde mon amant qui dort, paisible, dans mes bras. Je profite de ne pas être troublée par son incroyable regard pour le détailler. Son visage est serein ; un léger sourire étire ses lèvres pulpeuses et sa mâchoire se couvre d'une ombre de barbe brune que j'aimerais caresser du bout des doigts. Je retiens mon geste pour ne pas le réveiller. Son bras droit est tendu vers moi. J'en détaille le tatouage si personnel et je souris en devinant, à la lisière du drap, son « inavouable ». Mais comme souvent, c'est vers sa Pietà que mon regard revient. Il me semble que le sourire de sa mère, empli de bienveillance, s'adresse à moi en cet instant.

Il pourrait. Ce serait un réconfort appréciable pour dissiper ma légère tristesse. Je n'ai pas l'alcool malheureux, mais un voile de mélancolie m'entoure. J'en connais la cause.

Nous sommes le vingt-trois décembre.

Demain, ce sera le réveillon. Ce qui signifie que notre jeu s'arrêtera demain soir. Hier, pendant la soirée, Alexandre a proposé qu'on se soutienne moralement par messagerie pendant notre soirée. J'ai accepté avec enthousiasme.

Et pourtant, je n'aurais pas dû. Parce que demain, ce sera notre dernier matin ensemble.

C'est moi qui ai imposé ça. Et encore, lorsque nous avons passé ensemble notre première soirée, je ne pensais pas nécessairement la renouveler.

Mais ce matin, je me sens, je ne sais pas, indécise. Je suppose que si je lui proposais que l'on se revoie lorsque je serais dans les parages, Alexandre ne dirait pas non. Je ne peux pas lui proposer autre chose, de toute façon. Cela pourrait être un bon compromis. Chacun reprendrait sa vie là où il l'avait laissée et, à l'occasion, on passerait du bon temps ensemble.

Non, ce n'est pas un compromis satisfaisant. Parce qu'il n'y a pas de place dans ma vie pour autre chose que des moments sans lendemain. Et quand je vois la façon dont Alexandre a envahi ma vie et mon esprit en trois jours, j'imagine sans mal le danger qu'il pourrait représenter pour moi. J'ai 22 ans et je me fixe encore quelques années pour construire ma carrière, quitte à y sacrifier tout ce

qui pourrait me freiner.

Mais à l'idée qu'il puisse passer la nuit avec d'autres, en prendre soin comme il l'a fait avec moi, je sens la tristesse et la colère se disputer en moi... La jalousie ? me souffle une petite voix.

Certainement pas ! On est jaloux quand on est attaché à quelqu'un, qu'on considère qu'il y a quelque chose de vrai avec lui. Là, mises à part trois nuits magiques et de longues conversations, il n'y a rien. Rien qui mérite que je me mette dans un état de tristesse pareil.

Si je suivais mes schémas connus, je profiterais de ce qu'il dort encore pour m'éclipser et mettre fin à cette gêne qui chamboule ma sérénité. Mais je sais que je ne le ferai pas, parce que je veux profiter de tout, jusqu'au dernier instant. Au contraire, si je m'écoutais, je lui demanderais de poser sa journée pour profiter de lui encore mieux. Nous avons été d'accord pour une histoire à durée de vie limitée. Et je n'aime pas. Je n'aime pas du tout.

Un coup d'œil au réveil, sur sa table de nuit, me fait sursauter. Bon sang, il est huit heures et quart ! Alexandre devrait déjà être debout, non ?

En douceur, je tente de le réveiller, ma voix n'y parvient pas. J'y joins mes lèvres et mes mains. Je l'admets, c'est par plaisir autant que par nécessité, mais ça marche. C'est l'essentiel, non ?

Je souris de la façon dont le drap remonte au-dessus de son bassin selon un angle qui ne trompe pas. Il aime beaucoup mon réveil. Mais ce n'est pas le moment.

– Il est huit heures et quart.

Alexandre acquiesce à mon murmure avec un sourire gourmand et je suis le chemin de l'information sinuant vers son cerveau. Ses yeux alors s'ouvrent brusquement et il se dresse comme un diable sorti de sa boîte.

– Huit heures et quart ? Non ! non ! non ! Pas ce matin ! J'ai une visioconférence super importante dans une heure ! Oh bon sang, je vais me faire massacrer !

L'agitation n'aide pas à l'efficacité, aussi je l'envoie sous la douche, en profite pour faire couler deux cafés et préparer ses affaires. Dans son imposante penderie, je trouve un costume sombre, une chemise pâle et une cravate d'un gris à peine plus soutenu que ses yeux. Je dispose les vêtements sur le lit et esquisse un sourire. Parfait.

C'est aussi l'opinion de mon amant lorsqu'il jaillit dans la chambre quelques minutes après. Il est rasé de près, sans même s'être coupé et tombe en arrêt devant les vêtements prêts pour lui.

Je tressaille sous son regard.

– Je me suis permis de... enfin je... tu étais en retard, tu vois... Je bafouille, mal à l'aise de mon intrusion dans son intimité.

– Eh, c’est génial ! Merci beaucoup ! Et le choix est parfait. Il ne manquerait plus qu’un café pour que tu sois... la femme parfaite, finit-il par dire, alors que je lui tends le mug bien rempli.

Nous tressaillons tous les deux devant cette déclaration involontaire à laquelle très certainement nous ne donnons pas le même sens. Pour masquer ma gêne, je passe quelques instants à mon tour dans la salle de bains. Lorsque j’en ressors, il est prêt à filer.

– Héloïse, tu n’es pas obligée de partir. Je suis désolé, j’avais prévu un petit déj paisible tous les deux. Recouche-toi si tu veux. De toute façon, on se voit ce soir, n’est-ce pas ? L’inquiétude est palpable dans sa voix.

J’hésite un instant. À sa proposition de me recoucher comme à son invitation pour le soir. Pour la première, je sais déjà que je vais décliner. Je ne serais pas à l’aise ici sans lui. Si je suivais ma logique, je devrais aussi refuser la seconde. Mais j’en suis incapable.

– On s’appelle dans l’après-midi pour voir où et quand on se retrouve.

Le sourire qui illumine son visage, et que je devine en écho à celui qui éclaire le mien, me confirme qu’il a craint que je le repousse une nouvelle fois.

Demain sera bien assez tôt.

Comme les deux matins précédents, nous descendons ensemble, mais cette fois, Alexandre m’embrasse lorsque je descends au rez-de-chaussée et qu’il continue seul jusqu’au parking.

Son baiser, qui ne dure que quelques instants, est puissant, fébrile, et je sens confusément qu’il ressent des émotions qui ne doivent pas être très éloignées des miennes. Contrairement aux autres jours, je rentre immédiatement chez moi pour me changer et je m’accorde une journée de pure décompression.

Pas d’e-mails, pas de coups de fils professionnels. Rien qui ressemble de près ou de loin à du travail. Je m’accorde une journée pour moi seule et tente de retrouver ma sérénité.

Je m’accorde une petite journée « de fille » ponctuée par une halte chez mon pâtissier fétiche. C’est ma pause gourmandise, celle que je m’octroie au moins une fois, au minimum, quand je suis à Paris. Au moment de quitter la pâtisserie, une idée me vient.

J’envoie un message à Alexandre.

[Ne t’occupe pas du dîner ce soir,
je cuisine... Héloïse]

Je me reproche aussitôt mon impulsivité. Il a une visioconférence importante, si j’ai bien compris, et au lieu de le laisser se concentrer, je le dérange pour des détails futiles. Je suis à la limite de m’excuser, lorsque sa réponse me parvient.

[Ne te sens pas obligée...
Non, je rigole, bien sûr que
je veux que tu cuisines !
Et pour douze en plus,
je n'ai pas eu le temps de manger
ce midi. Mais méfie-toi : tu choisis
mes costumes, tu cuisines, je risque
de ne plus te laisser partir. Par contre,
je suis très exigeant. Si le repas
ne me convient pas, je mange
la cuisinière. Alexandre]

Je frémis de cette remarque qui éveille instantanément ma libido. C'est incroyable, quoi qu'il fasse, Alexandre est directement connecté à mes émotions les plus intimes ! Un nouveau message me parvient.

[Par pitié, dis-moi que tu cuisineras
en combinaison de ski ! Mon esprit ne parvient pas
à chasser l'image de toi, dans ma cuisine,
avec un tablier pour seul vêtement,
ou pire encore, de toi la nuit dernière,
sur la table de la cuisine et je te jure que j'ai
VRAIMENT besoin de me concentrer
pour arriver au bout de cette foutue journée.]

Cette fois, je glousse carrément. Je ne sais pas dans quel état se trouve mon amant, mais moi, je suis au bord de la combustion !

Un instant j'hésite à lui envoyer une photo suggestive, mais je sais ce que signifie être investi à fond dans son travail. Et je respecte ça.

[Concentre-toi, Mercure,
et si tu as bien travaillé,
je verrai ce que je peux faire
pour être une cuisinière appétissante].

Je sautille presque dans la rue, où quelques flocons virevoltent sur les trottoirs. Ce n'est rien de spectaculaire, mais sait-on jamais. Il me semble que cette année, tout est possible. Pour une fois, je suis attentive à l'ambiance de fête qui anime les rues. Là où, d'habitude, je ne vois que les gens, trop nombreux, que la solitude ou les coups durs de la vie attristent, aujourd'hui, au contraire, je focalise sur le bonheur.

Partout où je pose les yeux, je vois des visages souriants, des bras chargés de paquets habillés de papiers brillants et de rubans chatoyants. Les enfants ne tiennent plus en place et j'esquisse un sourire face à leurs babillages surexcités. J'imagine que certains parents vont avoir du mal à obtenir du

sommeil ce soir.

Pour ma part, j'élabore déjà mon menu. Pour gagner du temps, je vais préparer le maximum chez moi. Je ne veux pas perdre une minute de notre dernière soirée.

De nouveau, cette idée m'effleure et m'attriste. Je détourne la tête et me concentre sur les décorations qui égayaient les magasins. Je n'avais jamais prêté attention au fait que toutes les boutiques de mon quartier sont ornées de guirlandes et de décorations soignées.

L'harmonie des couleurs ne peut pas relever du simple hasard. Le rouge et le doré sont présents dans toutes les vitrines, pas une miette de vert, ma couleur favorite, même pas un brin d'argent, ma nouvelle teinte préférée... du moins jusqu'à ce que mon regard tombe sur la devanture d'un antiquaire. Un objet m'attire immédiatement, j'en reconnais instantanément la teinte. Elle s'insinue dans mon esprit depuis trois jours maintenant. Sans réfléchir, ni même regarder le prix, je me précipite dans la boutique. J'ai trouvé le cadeau que je lui offrirai, demain soir, après ce funeste réveillon.

À défaut de plus, je sais que cela sera pour lui un très beau souvenir.

19.

Alexandre

Cette journée s'annonce mal !

Le réveil en retard... Non, ce n'est pas lui qui m'a gêné le plus. C'est d'avoir dû quitter précipitamment Mérida !

Je suis arrivé juste à temps pour ma visioconférence. Et je n'aime pas être sous pression. J'aime avoir le temps de me poser, de me préparer. Je souris de ce perfectionnisme. Je suis prêt depuis des jours, mais j'aime avoir mes aises.

Pour poursuivre la liste des contrariétés, il a fallu que je croise Chloé dans la salle de repos. Elle a commencé à glousser dès qu'elle m'a vu, s'est approchée en roulant exagérément des hanches et a posé un baiser bien trop proche de ma bouche.

Oh non la Miss ! Cette partie-là est réservée – comme tout le reste de mon corps d'ailleurs – à une rouquine explosive qui me fait autant vibrer par sa sensualité naturelle que par la douceur dont elle fait preuve dès qu'elle baisse la garde. Et je ne parle même pas de tout ce qu'elle a fait pour moi ce matin. Un instant, j'ai imaginé que ce rituel était notre quotidien et j'en ai ressenti un bien-être fou... Un bien-être auquel je n'ai pas droit.

En tout cas, il n'y a pas de place pour Chloé dans cette équation. Par ma distance, j'espère le lui faire comprendre et la préparer ainsi à la discussion de l'après-réveillon.

C'est bizarre, je ne l'ai jamais vue aussi entreprenante, encore moins au boulot. Pas sûr que son père apprécierait.

Je reprends un peu d'espace, je réponds par monosyllabes à son babillage, l'esprit encore auprès d'Héloïse. Le silence me fait sursauter. J'ai raté un épisode ?

Apparemment oui, puisque Chloé me regarde d'un air interdit.

– Pardon Chloé, j'étais plongé dans mes pensées. Tu disais ?

Je vois une lueur de contrariété traverser son regard très bleu. Tiens, le vernis bien policé pourrait se fendiller ? Peu importe, à dire vrai. D'ailleurs elle répète.

– Je te demandais ce que tu avais prévu comme cadeau pour moi ?

Oh oh ! La question piège ! Je botte en touche.

– On ne t’a pas dit que le principe de la surprise, c’est justement de ne rien savoir ?

– Allons, Alexandre, on n’est plus des enfants, reprend-elle en s’approchant de nouveau. Je me décale légèrement, sous prétexte de me resservir une tasse de café, en fait j’ai juste besoin de distance.

– Eh non, Chloé, je ne te dirai rien ! Tu devras attendre demain soir, comme tout le monde ! Maintenant, si tu veux m’excuser, j’ai du travail.

– Oui mais...

– Bonne journée Chloé. À demain.

Je sors en souplesse de la salle de repos, mal à l’aise de l’attitude de ma pseudo-future-fiancée. Que lui arrive-t-il ? A-t-elle présenté notre relation comme plus avancée qu’elle ne l’est à sa famille ? Ça expliquerait peut-être pourquoi elle tente ce rapprochement qui ne ressemble en rien à ce qu’on a partagé jusqu’alors, et cela avant même qu’Héloïse n’entre dans ma vie.

« N’entre dans ma vie », cette expression me fait mal. Parce que dans vingt-quatre heures, elle va en sortir et que plus les heures passent, plus cela m’effraie.

C’est ridicule, ça paraît follement prématuré, c’est contraire à mon fonctionnement... Et pourtant, c’est totalement réel. Et même si, à intervalles réguliers, Héloïse a baissé la garde – sa confiance pendant notre séance photo d’hier en est la preuve –, elle ne semble pas partager mon point de vue. Et à l’instant où je pense à elle, ma Rebelle m’adresse un message pour m’annoncer qu’elle cuisinera ce soir ! Instantanément, je nous revois dans ma cuisine, la veille, occupés à tout autre chose qu’à cuisiner. Et ce simple rappel tend tout mon corps. Des images effleurent mon cerveau et s’y insinuent plus franchement. Je les lui confie.

Je m’imagine sans peine le rose monter à ses joues, ses yeux se baisser un instant, ce petit regard par en dessous. Bon sang, calme-toi, Alex ! Tu es au boulot ! Il me reste quelques heures de travail devant moi et je veux absolument prendre de l’avance pour me positionner.

En réunion informelle, le boss nous a parlé de l’expansion du secteur Sud. Tout mon être s’est redressé d’instinct. Je ne suis pas un Parisien. Je suis un pur Marseillais et j’entends bien le redevenir dans mon quotidien. Si en plus je peux le faire en restant dans la même entreprise, ce sera parfait.

Mon téléphone sonne. Je décroche dans un sourire, prêt à réceptionner Héloïse.

– Mercure doit vraiment se concentrer encore quelques heures pour être à ton service ce soir, Mérida.

– Euh, si tu es en train de me dire que je t’évoque une jolie rouquine de quinze ans au caractère insupportable, je vais te botter le train lorsqu’on se retrouvera, frangin !

Je bafouille et regarde mon écran. Quel idiot ! Ce n’est pas le nom d’Héloïse qui s’est affiché, ni la photo que j’ai prise d’elle hier, son premier sourire franc devant mon objectif.

Si j’avais pris quelques instants pour regarder, j’aurais vu que c’était une tête d’abruti, celle de

mon frère. Quel crétin ! Il ne va plus me lâcher !

– Salut frangin. Excuse-moi, je pensais que c'était quelqu'un d'autre, comme tu viens de le constater.

– J'ai bien compris, oui. Un « quelqu'un » qui semble te faire le plus grand effet. Ta blonde ?

– Quoi ? Non ! Carrément pas. C'est l'opposé de Chloé !

– Attends, attends ! Je t'ai eu au téléphone dimanche, tu ne m'as pas parlé d'une nana ! Oh ! je comprends mieux maintenant Daphné qui me disait il y a quelques minutes qu'elle n'était pas certaine que tu sois des nôtres au Nouvel An. Je te préviens tout de suite, tu n'as pas intérêt à nous faire faux bond. Au cas où, en revanche, on peut réserver pour une personne en plus.

– Je ne sais pas, rien n'est sûr...

– Allez Alex, raconte-moi ce qui se passe. Ça ne te ressemble pas de te mettre la tête à l'envers pour une fille. Et ne me dis pas que ce n'est pas vrai, je l'entends à ta voix. Tu sais que, de toute façon, tu vas finir par te mettre à table, non ?

Le langage policier que mon frère adopte même en dehors de sa brigade criminelle me fait sourire. Valentin a raison. Je ne lui cache jamais rien. Mieux, même, j'ai souvent besoin de son avis.

Cela fait vingt-six ans que nous partageons tout, alors je lui raconte ce qui s'est passé. Sans fard, sans fausse pudeur. Je lui avoue mes envies, mes craintes et l'impasse dans laquelle je me trouve. Lorsque je finis ma confession, son silence me répond d'abord, puis son rire, franc.

– Alléluia ! Mon frère est amoureux ! scande mon jumeau.

– N'importe quoi ! On ne tombe pas amoureux en trois jours ! dis-je, agacé qu'il s'amuse de mon malaise.

– Mais bien sûr que si mon vieux. Rappelle-moi au bout de combien de temps j'ai dit à Émilie que je l'épouserai ? Cinq jours Alex. Cinq foutus jours ! Et tu t'es fichu de moi. Et te rappelles-tu de ce que papa nous a dit ? Qu'il avait été certain que maman serait la femme de sa vie avant même la fin de leur première soirée.

Je secoue la tête, aussi fermé qu'à chaque fois que l'un d'entre nous parle de maman. Valentin le sait. Mais loin de me ménager, il me rentre dedans.

– Oui Alexandre. M.A.M.A.N. Il n'y a pas qu'à toi qu'elle manque. Mais en refusant de parler d'elle, tu ne prends pas le bon chemin. En fuyant et refusant des moments heureux, comme de parler de maman par exemple, tu t'empêches de mieux vivre et nous avec !

– Tu te trompes. J'ai parlé d'elle hier soir à Héloïse. Je lui ai raconté nos Noëls d'avant, à la maison.

Valentin s'étouffe.

– Tu lui as parlé de maman ? Et tu persistes à dire que ce n'est qu'un plan cul, et qu'elle ne représente rien pour toi ? *Bullshit*, frangin. Tu es accro. Eh bien, je suis très impatient de rencontrer ma belle-sœur.

– Putain, Valentin ! explosé-je avant de baisser d’un ton – je suis au travail tout de même. Tu as écouté ce que je t’ai dit ? Cette histoire s’achève demain. Elle va repartir et je vais la laisser partir, parce que je n’ai pas le choix.

– Je t’ai entendu, mais je maintiens ce que j’ai dit. Tu as les cartes en main et tu as jusqu’à demain soir pour être convaincant ! Sans compter, rassure-moi, qu’elle ne quitte pas la planète ta Mérida !

– Non, le pays. Et tu oublies un détail. Je ne connais même pas son nom, et encore moins son adresse.

– Certes, mais tu as son numéro. C’est pas comme si tu avais un frère flic. Tu sais que je n’aime pas faire d’entorses au règlement. Mais si c’est pour la bonne cause...

Je soupire. Et tape une cigarette sur mon paquet. Bien sûr, je n’ai pas le droit de fumer dans mon bureau, mais ce geste m’aide à la réflexion. Valentin attend et respecte ces quelques secondes de silence. Son idée est séduisante, mais... Et s’il suffisait que je dise à Héloïse ce que je ressens pour elle ? Qu’est-ce que j’y perdrais ? Si je ne bouge pas, de toute façon elle va partir, alors...

– OK, je vais y réfléchir.

Le rire chaud de mon frère m’atteint et fait naître un sourire sur mes lèvres. Il n’est bien sûr pas dupe de ma réponse. Ça m’énerve parfois qu’il me connaisse si bien, il est capable d’anticiper toutes mes réactions !

– Tu vas réfléchir ? insiste-t-il. Ou, si je veux être plus clair, tu vas agir exactement comme je viens de te le dire, mais vu que tu es une tête de mule, tu refuses de te l’avouer.

– Bon, frangin, c’est pas que, mais j’ai du boulot.

– Traduction pour les non-initiés, ta clairvoyance me gonfle, mais je ne veux pas montrer mon sale caractère. Allez, bises mon frère. On se voit le vingt-huit, avec ta Mérida.

Vingt-huit décembre. Le jour où Valentin et sa fiancée Émilie vont me rejoindre pour deux jours avant le réveillon du jour de l’an en famille. Sa sortie m’arrache un sourire. Je sais que c’est sa façon à lui de me souhaiter bonne chance. On est crétins parfois entre frères. Autant je sais dire des choses tendres à ma sœur, plus encore depuis que je sais qu’il faut profiter des moments de bonheur, autant avec mon jumeau, il faut lire entre les lignes, et les moqueries réciproques, les marques de notre attachement absolu.

Cette discussion m’a fait perdre quelques minutes, mais elle m’a permis de mettre de l’ordre dans mes idées et je reprends le travail plus concentré, plus productif.

Il est à peine dix-huit heures trente lorsque j’appelle Héloïse pour lui dire que je suis prêt à partir. Contre toute attente, elle me donne un lieu de rendez-vous différent. Je comprends que cette fois, je vais la récupérer plus près de chez elle.

Je roule, exalté, le cœur battant. Tout me semble plus beau. Je suis sensible aux illuminations de la ville mais, ce soir, au milieu de la neige fondue qui semble lutter pour mettre les rues au diapason de la saison, j’ai l’impression qu’elles tracent mon chemin jusqu’à Elle. J’ai à peine senti le froid et

l'humidité de l'air ambiant, qui pourtant me rendent toujours nostalgique de mon soleil provençal.

Ce soir, je n'ai qu'une seule image en tête, je vais passer la nuit avec Héloïse et suivre les conseils de mon frère pour ne pas la laisser partir sur un regret.

Je parviens rapidement à l'adresse qu'Héloïse m'a indiquée. Est-ce son immeuble, ce bâtiment cossu à quelques encablures du Louvre ? À voir cette multitude de paquets à ses pieds, je comprends mieux qu'elle n'ait pas eu envie de trop s'éloigner de chez elle ! Ma Mérida a prévu de quoi nourrir un régiment.

Héloïse

Entre mes affaires pour la nuit, le cadeau que j'ai trouvé pour Alexandre et que, en fonction des événements, je lui donnerai ce soir ou demain matin, si je suis assez forte pour refuser une dernière entrevue, et les différentes préparations pour le repas, je vais avoir du mal à rejoindre mon amant à l'adresse de la dernière fois.

Tant pis, je lui indique ma rue. Après tout, il ne connaît pas le numéro, et vu que je repars dans quarante-huit heures, connaître mon adresse ne lui servira pas à grand-chose.

Il trouve par miracle une place, descend de sa voiture, sourit devant le nombre de paquets et m'enlace rapidement, avant de poser un baiser sur mes lèvres glacées. Dès son appel, je n'ai pu résister à l'envie de sortir pour l'attendre. Officiellement, je ne voulais pas qu'il me voie à la porte de mon immeuble. Officieusement, l'impatience était trop grande pour patienter sagement.

Nous regagnons rapidement son appartement et je lance les premières cuissons pendant qu'il se met à l'aise.

Son portable est ouvert. Il attend une communication, s'excuse-t-il. Au même moment, un appel arrive *via* Skype. Je vais pour m'éclipser, mais Alexandre me retient par le poignet. Je m'assieds hors du champ de vision de la caméra.

– Joyeux anniversaire mon grand !

– Parrain ! Je suis super content de te voir. Tu sais, tu me manques, papi aussi, et Valentin et tout le monde ! Mais l'Italie, c'est top quand même !

Une merveille de petit garçon, de 7 ou 8 ans tout au plus, apparaît à l'écran. Mis à part ses cheveux châtain clair et ses yeux noirs, Alexandre pourrait en être le père, tant la ressemblance est grande ! Il sourit de toutes ses dents et sa bonne humeur est communicative.

– Je sais, bonhomme. Tu me manques aussi, mais on se voit bientôt...

– Quand Parrain ? Tu te rappelles que tu m'as promis de m'emmener voir l'OM jouer ? demande, très sérieux, le garçon.

– Oui, je sais Matt, avec Coca et Kebab à volonté !

– M'an, Parrain a dit Coca À VOLONTÉ, crie le petit, visiblement fin négociateur.

– Dis à ton parrain que s'il te fait faire des âneries, je vais lui botter le...

– Pas de gros mots, Daphné, rigole Alexandre qui a l'air d'avoir rajeuni d'un coup, ou la tirelire des enfants va grossir.

Ladite Daphné apparaît aussitôt à l'écran. Elle m'évoque immédiatement un rayon de soleil

ambulant, avec ses yeux rieurs.

– Salut mon beau. Alors, tu es tout seul ? Qu'est-ce que tu as foutu ? Tu te souviens de ce que je t'ai dit hier : un soir, ça peut être un contretemps, deux soirs c'est...

– Euh, Daph', je ne suis pas seul, bafouille mon amant en positionnant le portable pour que sa sœur me devine, blottie dans un coin du canapé.

– Oh !!!!! Un cri strident me déchire les tympans. Héloïse ! Je suis si contente de te voir !

– Euh ben, moi aussi. Votre fils est très beau et votre frère est très...

Alexandre se tourne vers moi, étonné. Un voile d'amusement traverse son regard alors que, un sourcil levé, il attend la fin de ma phrase.

– Très, euh, très... très gentil.

– Gentil ? Frangin pardon de te le dire, mais tu dois t'y prendre comme un pied ! Quand une fille te trouve gentil...

– Non ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! Il n'est pas gentil ! Enfin si, mais pas que, il est... pfiou ! Bon, votre fils, Matt, est très beau !

Je répète cette phrase, moins risquée, sous le rire de la fratrie. Ils échangent quelques mots. Apparemment, passer Noël séparés est plus difficile qu'il n'y paraît, mais sans leur mère, Noël ensemble n'est pas plus aisé. Ils parlent de la fin d'année et je crois comprendre que les deux frères ont préparé une surprise aux petits.

Bercée par les rires et les tendres chamailleries des deux, je me laisse aller contre l'épaule d'Alexandre, en proie à une étrange mélancolie. Des relations fraternelles, ça peut aussi être ça, un vrai et joyeux partage ?

J'adorerais.

Daphné s'interrompt la première.

– Alexandre, on lasse ton invitée.

– Quoi ? Non ! Pas du tout ! Au contraire ! Je me disais que j'aimerais trop vous avoir pour frère et sœur... Euh non pas toi ! rectifié-je en tapant le bras d'Alexandre, ce dernier m'ayant adressé un regard presque horrifié. Mais, vous... votre complicité.

– Alors d'abord, si j'étais ta sœur, tu me tutoierais ! Et puis tu me montrerais ce tatouage dont mon frère ne sait pas parler sans baver.

– C'est-à-dire, je ne peux pas le montrer entièrement...

– Pas grave, montre-moi ce qui te paraît le plus raisonnable !

Sans bien savoir pourquoi, je m'agenouille devant la table basse, dos à l'écran, et je défais ma chemise, que je baisse jusqu'à la bordure de mon bustier. Je m'appuie sur Alexandre pour m'étendre davantage et offrir une meilleure vue à sa sœur. Pour m'aider, il relève d'une main mes cheveux.

Je réalise à peine ma posture, à genoux entre les jambes de mon amant, le visage dissimulé entre

ses cuisses, mais vu son regard, lui le sait très bien. Notre intense échange visuel est interrompu par les exclamations de Daphné, et celles d'une voix plus masculine.

Je sursaute et me redresse aussitôt, cramoisie.

Un beau blond se tient à côté de Daphné et nous adresse un salut amical.

– Putain Luigi, préviens quand tu débarques, râle Alexandre. Héloïse, mon idiot de beau-frère.

– Enchanté, Héloïse, reprend celui-ci avec une légère pointe d'accent italien, un délice pour l'oreille. Je suis désolé de cette prise de contact. Non, pas vraiment. Parce que le tatouage et le dos qui le porte sont superbes.

– Sérieusement, il a raison, s'exclame Daphné. J'ai beau me dire que tu as dû souffrir, j'en veux un comme ça ! Tu me donneras l'adresse ? Son enthousiasme me fait rire. Vu le travail de son cousin, ce dernier doit aussi être capable de merveilles.

– Et être l'objet de ses moqueries pour les générations à venir si je pleure ? Certainement pas ! Je m'adresserai au tien, parce que je ne laisserai pas ma peau à n'importe qui !

Je ris de nouveau et je promets de laisser l'adresse à son frère. Cette remarque refroidit instantanément l'ambiance. Je n'ai pas fini ma phrase en disant « en partant », mais je l'ai pensé et tout le monde l'a entendu ainsi. La conversation traîne encore quelques instants, mais elle s'achève malheureusement dans une certaine gêne.

Je m'en excuse auprès d'Alexandre qui me fait taire d'un baiser.

– Ne te torture pas, murmure-t-il contre ma peau qu'il picore de baisers mouillés. Je suis content que ma sœur mette un visage sur ton prénom. C'est tout. Je peux savoir ce que tu as préparé ? Ça sent drôlement bon.

Je le remercie d'un baiser pour sa façon de désamorcer ce moment trouble.

Je suis un peu embarrassée d'avoir rencontré sa famille. Savent-ils que je ne suis là que pour peu de temps ? Je suis gênée d'avoir pris autant de plaisir à les voir et à les entendre. Je suis gênée de me sentir triste parce que je sais que dans quelques heures à peine, je n'aurai jamais plus l'occasion de partager leurs rires.

Alors je retourne en cuisine et attaque le dressage de mes entrées.

Maintenant que nous sommes attablés, il est clair que je ne sais même pas ce que je mange. Je note juste qu'Alexandre a l'air d'apprécier puisqu'il finit son assiette et se propose même de finir la mienne.

Je ne peux m'empêcher d'être un peu absente. J'observe, spectatrice, cette scène banale mais qui pour moi relève tant de l'extraordinaire.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir une seule fois cuisiné pour un homme. Pour des amis, oui bien sûr,

mais pour le plaisir d'un seul, jamais.

J'ai rarement dîné en tête à tête avec un homme ailleurs que dans un restaurant. Généralement, si je passe la soirée avec un homme séduisant, il sera tôt ou tard question d'un lit et de gémissements de plaisir, pas d'une table bien dressée et de la réussite de ma blanquette de veau.

Mais plus que tout, jamais je n'aurais pensé prendre autant de plaisir à ces petits moments du quotidien. Cuisiner un dîner mystère, lui préparer ses affaires du matin pour cause de rush... Étrangement, je me dis que si je devais vivre quelque chose avec lui, il n'y aurait pas des mois d'hésitations et de « chacun chez soi ». En trois jours, il a pris une telle place dans ma vie...

Sauf que j'habite à Munich et que je n'ai pas l'intention de me mettre en couple !

Je secoue la tête, de mauvaise humeur. Fichu esprit de Noël ! C'est lui qui me rend bêtement sentimentale. Tiens, voilà une autre raison de détester Noël : cette fête donne envie de croire aux contes de fées.

Mais je ne suis pas faite pour les contes.

Alexandre sent ma tension. Après avoir débarrassé nos assiettes et rangé mon crumble pomme-poire, fait pour dix, il me tend la main.

Je n'avais même pas remarqué qu'il avait lancé de la musique jusqu'à ce que, d'une main au creux de mes reins, il m'attire plus près de lui. Je noue mes bras autour de son cou, pose ma tête contre son cœur qui bat aussi vite que le mien, et souris de son menton posé sur mes cheveux. Même pour accomplir ce geste, il a sûrement dû se pencher.

– Ne pense pas trop, murmure-t-il. Profite de cette soirée, de ce moment, de ce morceau. Tu aimes ?

Je frissonne en écoutant Matt Bellamy. Sans le savoir, avec « Feeling good », Alexandre a tapé juste. J'aime beaucoup ce morceau de Muse aux accents presque jazzy. Il y a aussi la puissance de la guitare, des percussions, et cette voix qui se répercute jusqu'au creux de mes reins. Je me souviens de la version live et je me laisse aller, par la voix si envoûtante du chanteur, autant que par les caresses de mon amant qui n'a rien à lui envier.

J'obéis à sa douce injonction et tente de chasser de mon esprit tout ce qui n'est pas cette nuit, tout ce qui n'est pas les heures qui nous séparent du petit jour.

Je souris de la playlist aléatoire que nous propose son application, un tour vers U2, un détour sur le si particulier « Creep » de Radiohead...

– C'est pas beau de fouiller dans mes musiques, dis-je en le taquinant. Si tu devais faire le top dix de mes morceaux coups de cœur, tu serais sur une très bonne voie.

– Parce que tu as très bon goût... comme moi, ajoute-t-il avant de m'embrasser lascivement

lorsque la voix de Thom Yorke s'envole au milieu de la guitare.

La musique et la transe amoureuse s'écoulent dans mes veines avec la même intensité.

J'accroche la main d'Alexandre et, ce soir, c'est moi qui le guide vers sa chambre. Mon désir est vif, presque brutal, mais mon amant ne me laisse pas les commandes. Pire, il prend des détours pour me mener au plus haut du plaisir et pas un seul centimètre carré de ma peau n'échappe à son exploration.

Comme s'il cherchait à graver chaque parcelle de mon corps, chaque caresse de nos étreintes, chacun de nos soupirs et de mes gémissements.

J'en suis certaine parce que je me surprends à faire la même chose. J'ai une conscience aiguë du fait que c'est notre dernière nuit ensemble et cette certitude me serre le cœur. Je suis prise dans un maelström de sentiments : je suis triste, en colère contre moi de m'être laissé prendre à ce piège que j'évite depuis si longtemps, et nostalgique avant l'heure...

Toutes ces sensations mêlées parasitent mon esprit et m'empêchent de m'abandonner au plaisir.

Alexandre le perçoit, bien sûr, à moins qu'il ne ressente de son côté quelque chose de similaire. En tout cas, il se dégage en douceur de mon étreinte, se rallonge sur le dos et m'attire contre lui.

Je tremble de tous ces sentiments auxquels la frustration vient de s'ajouter, mais Alexandre me force à lever les yeux vers lui.

– Eh, on n'est pas obligés de faire ça...

« Ça » ? Qu'entend-il par « ça » ? Coucher ensemble ? Se séparer ?

Je ne lui pose pas la question pour ne pas me trouver face à une réponse dont je ne saurais que faire. J'aimerais lui parler, me confier à lui avec autant de facilité que les jours d'avant, mais je ne suis pas sûre que ma voix ne trahirait pas mon émotion. Alors je laisse ma peau se détendre sous ses caresses et mon esprit lâcher prise.

Ce n'est que lorsque je suis lentement à sa merci, tellement alanguie que mon cerveau ne répond plus à mes interrogations, qu'Alexandre revient en moi. Il me fait l'amour avec une douceur qui me fait monter les larmes aux yeux. Au cours de ces quelques nuits, il a été un amant attentif, prompt à rechercher mon plaisir autant que le sien, mais là, il semble vouloir me conquérir par toute son attention. Nos yeux ne se quittent pas un instant et lorsqu'il essuie d'un geste tendre la perle d'eau qui coule le long de ma joue, je réalise que je pleure.

J'exhale en même temps un long soupir de jouissance. Il n'a rien des orgasmes délirants de nos nuits d'avant, mais c'est bien plus la sensation d'être au mieux de mon être. Et pourtant je m'apprête à bientôt la perdre, cette plénitude.

Alexandre me rejoint rapidement et il dépose sur mon front un baiser plein de ferveur.

Ce geste d'une tendresse folle menace de faire céder toutes mes vannes émotionnelles.

Je m'enfuis presque dans la salle de bains et m'y enferme. J'ouvre les robinets juste à temps pour étouffer le bruit de mes sanglots.

Je pleure de longues minutes sans parvenir clairement à m'en expliquer les causes. Cette histoire n'était pas faite pour durer, je le savais parfaitement, puisque c'est moi qui ai posé cette limite. Pourquoi alors la perspective de sortir de sa vie à la fin de cette journée me blesse-t-elle tant ?

Dans deux jours, je serai de retour à Munich. Je reprendrai le cours de ma vie, bien loin d'un accent chantant et des yeux de Monsieur Mercure. Et je m'en sortirai très bien. J'adresse un sourire moqueur à mon miroir. Qui donc est-ce que j'espère convaincre ?

Bon, peut-être que je n'irai pas si bien que cela, en tout cas pas au départ. Mais ça ira mieux, progressivement. On ne peut pas tomber amoureuse en seulement trois jours. Ça n'existe pas. En trois jours, ça ne peut être que de l'attirance sexuelle, hormonale, peut-être même phéromonale, rien de plus, rien de moins.

Je hausse les épaules. Ma mère pourrait sortir ce genre d'âneries. Et je ne l'ai jamais considérée comme experte en relations amoureuses. Je pense qu'elle a aimé mon père, enfin, je le suppose – on ne se confie pas ce genre de choses, elle et moi –, car cela fait longtemps, il me semble, qu'elle est plus une maîtresse de maison qu'autre chose.

Mais pour une fois, mon raisonnement va rejoindre le sien. Sans compter que, maintenant que j'y pense, le réveillon qui aura lieu dans quelques heures n'arrange pas mon état de nerfs. Après avoir passé de l'eau sur mon visage, je rejoins Alexandre dans la chambre.

Il n'y est plus. Je le retrouve dans le salon. Appuyé contre sa baie vitrée, il regarde les lumières de la capitale et semble perdu dans ses pensées. Il faut dire que la vue est spectaculaire. Les rues de la ville sont soulignées par les illuminations. Ça et là, on devine des taches de couleur, probablement des squares pavoisés aux couleurs de Noël et, comme l'autre soir, les fenêtres dont les rideaux ne sont pas tirés offrent une multitude de couleurs et d'éclairages qui dessinent un kaléidoscope pour notre seul plaisir. Mais moi, dans ce décor féerique, je ne vois que lui, son corps solide et appétissant, qui m'appartient pour quelques heures encore.

Alexandre ne m'entend même pas approcher et sursaute lorsque je glisse mes mains froides autour de sa taille. Je pose le front contre son dos et respire son parfum naturel. Moi aussi, je veux m'emplir de lui pour me tenir compagnie, plus tard.

Il ne dit rien sur ma crise de larmes, mais m'attrape pour me faire passer devant lui. Il sourit de voir que je lui ai encore volé sa chemise et me plaque contre son torse. Pour sa part, il a enfilé son pantalon et fume sans un mot. Je lui vole une cigarette et prends la sienne pour l'allumer. D'un geste délicat, Alexandre cache mes cheveux dans l'encolure de ma chemise pour ne pas risquer d'incident. Ses mains le long de ma clavicule sèment une nuée de frissons. Il fait mine de ne pas les remarquer et renforce son étreinte autour de moi.

Le silence nous entoure, rassurant et protecteur. Tant que personne ne parle, l'équilibre ne peut être rompu. J'en suis tellement certaine que, lorsque je l'entends murmurer mon prénom, je me retourne d'un bloc pour plaquer ma main sur sa bouche en lui faisant les gros yeux.

– Demain.

Le mot n'est qu'un murmure, un ordre autant qu'une supplique et mon amant me montre d'un long clignement d'yeux qu'il a compris. Il rouvre les paupières et je me retrouve noyée dans le reflet argentique de son regard. Tel un charmeur de serpents, ses yeux m'envoûtent, me fascinent, m'hypnotisent.

Je me surprends moi-même à lui demander l'autorisation de les prendre en photo. Alexandre ne fait pas de commentaires, mais il sait comme moi que je veux en garder le souvenir pour... après. Il se prête de bonne grâce à ma demande, à condition que nous soyons tous les deux sur le selfie. J'obtempère de bonne grâce, mais notre écart de taille complique considérablement la chose, à tel point qu'Alexandre s'adosse à la rambarde froide, s'abaisse suffisamment pour que ses cuisses m'offrent un siège confortable et opère à ma place. Les clichés rendent peu justice à ses yeux, mais le décor éclairé de Montmartre forme un superbe fond, agrémenté de nombreuses et éclatantes décorations. Elles entourent la basilique d'un halo presque surnaturel.

Mais c'est à l'intérieur de nous que la lumière semble être la meilleure de toutes.

Alexandre s'excuse de mes grelottements et frotte énergiquement ma peau jusqu'à ce qu'il remplace les frissons de froid par d'autres, nettement plus agréables.

Héloïse

Le vingt-quatre, au matin

Comme hier, je me réveille dans ses bras. La nuit a été brève, à cause de nos nombreux « au revoir ». Mais j'ai mal dormi. Mon cerveau opérait malgré moi un décompte funeste.

Je suffoque. Je ne suis pas encore prête à le laisser partir. J'ai encore besoin de sentir nos peaux s'embraser, nos corps s'épouser. Je veux goûter sa peau encore une fois.

À mes côtés, Alexandre dort. Je ne peux pas lui avouer à quel point il va être difficile de le quitter.

Je pourrais faire autrement, tenter une relation à distance. D'autres le font bien. Certains même y réussissent. Et puis ma mission à Munich aura une fin. Me rapprocher géographiquement de lui serait alors envisageable.

Non, cette idée est totalement effrayante. Parce que la distance n'est qu'une partie du problème.

D'accord, je m'imagine mal vivre notre histoire loin de lui. Non pas pour une question de fidélité. Je suis totalement capable d'être abstinent, à plus forte raison pour un homme comme lui. Mais rien ne m'assure que ce soit réciproque ! S'il a été capable de m'accueillir dans son lit en deux heures, il peut le refaire avec la même facilité avec quelqu'un d'autre, non ?

Mais là encore, ce n'est qu'une composante dans l'équation. La réalité nue est bien plus laide. Je suis à l'aube de ma carrière. Mon père me l'a dit maintes fois. Son nom m'a ouvert les portes de l'entreprise, mais je trace mon chemin en travaillant comme une folle avec sérieux et pugnacité. Et je ne veux pas prendre le risque d'être ralentie.

Un jour, je deviendrai le bras droit de mon père. Peut-être même son successeur. Ma sœur n'a pas la même ambition que moi à ce sujet. Elle est attachée à son travail, elle se donne du mal pour bien le faire, mais elle ne possède pas comme moi cet attachement viscéral à l'entreprise paternelle. Dans mon engagement, il n'y a pas de demi-mesure. Rien qui pourrait s'accommoder d'une multiplication de RTT pour cause de week-ends prolongés ou de disponibilité moindre.

Ce n'est peut-être pas très reluisant, mais c'est un fait.

Lorsqu'il y a trois ans, j'ai partagé avec mon père mes ambitions, il m'a mise en garde, m'alertant sur les choix difficiles à venir. S'il était là, je lui dirai que pour la première fois, j'ai à faire ce choix... Et j'ai tranché. Et cela fait un mal de chien.

Mais il me reste encore un petit moment avant de mettre ma résolution en application.

Aussi, pendant qu'Alexandre dort, je veux lui dire adieu à ma façon. S'il ne se réveille pas, tant mieux. S'il se réveille, tant mieux aussi.

Je pose les lèvres sur les siennes, caresse sa bouche de la mienne, en dessine le contour du bout de ma langue. S'il tressaille par moments, mon amant ne semble pas se réveiller. Je m'enhardis, descends vers son torse en évitant de m'approcher de son tatouage.

Ça me paraît déplacé, voire irrespectueux. Par contre, ma langue entoure et titille l'autre téton qui réagit instantanément. Je le mordille et un gémissement léger s'élève des lèvres d'Alexandre. Je poursuis ma descente plus au sud, laissant mes cheveux chatouiller sa peau. Je ne suis plus du tout sûre qu'il dorme, mais qu'importe.

Je longe la ligne de poils qui sépare le nombril de son pubis, baise avec dévotion son tatouage inavoué. Je ne peux retenir un petit rire en y repensant, mais bien vite, je me déplace plus à droite. Son sexe est désormais nettement dressé. Ce n'est qu'une demi-surprise, mais d'instinct, je relève les yeux vers son visage. Il est bel et bien réveillé, me surveille sous ses paupières mi-closes, mais il me laisse les rênes de ce moment, notre ultime moment. Tout au plus pousse-t-il la galanterie jusqu'à me tendre un préservatif.

Comme lui au début de la soirée, je prends mon temps, sans quitter des yeux sa réaction pendant que ma bouche prend possession de lui. Ses mains se crispent sur les draps. J'entrelace nos doigts et me redresse au-dessus de lui.

Avec lenteur, pour ne pas précipiter ce moment précieux, je descends jusqu'à lui. Il ne bouge pas. Mains jointes, regards indissociables, je laisse mon intimité s'habituer à lui. Malgré le nombre de nos étreintes, je suis toujours surprise par l'intensité de mes sensations quand je l'accueille en moi. Sa seule présence attise au cœur de mon ventre des étincelles de plaisir qui ne tardent pas à se transformer en brasier. Pourtant, je m'efforce de contrôler la cadence de mes va-et-vient, la puissance de mes muscles intimes contractés autour de lui. Lorsque je sens le plaisir enfler en vagues trop fortes, je ralentis mes gestes. Je veux retarder le plus longtemps possible le moment de jouir avec lui... pour la dernière fois.

Dans les yeux d'Alexandre, je lis un sentiment similaire qui m'oblige, pour la première fois, à fermer les yeux. Je ne veux pas qu'il voie mes larmes perler de nouveau et je me refuse à lire quelque message que ce soit dans son regard. Le plaisir est lent à venir. Mais il est d'une puissance extraordinaire, celle de nos corps et de nos cœurs qui tentent de se confier une dernière fois.

Les mains crispées sur son torse, je me tiens à peine vu l'intensité avec laquelle mes bras tremblent. Alexandre réprime sa puissance lorsqu'il me fait basculer sur le dos pour venir encore se perdre en moi. Je secoue la tête, épuisée physiquement et émotionnellement par cet orgasme. Mais Alexandre ne l'entend pas de cette oreille.

– Donne-moi ton plaisir, encore une fois, murmure-t-il en s'insinuant au plus profond de moi. Il a

glissé une main sous mon dos et je suis entièrement collée à son corps. Puis il change d'avis, et me repose délicatement. Seules mes épaules reposent encore sur le matelas et dans cette position, je ne peux plus échapper à son regard impudique, ni sur mon corps ni sur nos corps, qui ne forment plus qu'un, ni sur mon visage sur lequel il a une vue plongeante.

Alors je hoche la tête. Je me laisse aller à lui, encore une fois, une dernière fois, devrais-je dire. Cette certitude fait naître dans mon ventre un sentiment d'urgence qui me pousse à me raccrocher plus encore à son bassin, à planter mes ongles plus profondément dans son bras et son dos, à puiser plus fort sur ses lèvres le signe d'une communion éphémère. Je ne retiens pas mes cris lorsque le plaisir me fauche.

Pour la première fois, l'expression de petite mort prend un sens concret en moi. Après la puissance de cet orgasme, je peux mourir.

Quel sens du psychodrame ! Mourir probablement pas, mais partir, certainement, puisque l'heure approche. D'ailleurs, dès que mon cerveau a repris le contrôle de mes membres, je me relève et pars à la recherche de mes affaires.

Je ne veux pas passer par la salle de bains pour le moment. Si je peux conserver son odeur sur mon corps, encore un peu, ce sera comme si...

« Comme si... », cette pensée et ces fausses espérances m'emplissent de colère. Je ne suis pas une midinette ! Je suis une femme qui trace son chemin dans un monde d'hommes, à égalité avec eux. Et je vais me le prouver ce matin-même !

Avec humeur, j'arrache les vêtements que je commençais à enfiler et file au contraire sous une douche brûlante dans laquelle je frotte énergiquement mon corps.

Je me sèche à peine, pressée de fuir. Je sors de la salle de bains entièrement nue et entre dans la chambre pour y prendre des vêtements propres. Je n'accorde pas un regard à mon amant, par peur de flancher.

Encore allongé sur le lit, Alexandre me regarde faire, un demi-sourire sur les lèvres. Il ne dit rien, mais son regard mi-tendre, mi-moqueur, que je sens accroché à mes gestes, m'agace.

– Quoi ?

Je reconnais à peine ma voix, pleine d'une hargne hors de propos. Du calme ! Tu as voulu cette aventure, tu en as fixé les termes, tu n'as pas le droit maintenant de te montrer désagréable parce que... Parce que quoi au fait ? Non, décidément, il est plus facile de montrer les dents à Alexandre que de réfléchir. Je me tourne vers lui, le regard sombre. Sans bouger, mon amant pince sa lèvre inférieure entre les doigts et m'adresse un sourire narquois.

– Je me suis demandé toute la nuit comment tu allais gérer cette matinée.

– Et je la gère comment ? Mon ton est tranchant. Le même que celui que j'emploie parfois en

réunion.

– En faisant ta garce pour me donner envie de fuir ou de me planquer dans un coin. Et je ne ferai rien de tout ça.

– Tu dis n'importe quoi ! J'ai mal dormi, c'est tout.

– Je sais, je te rappelle que j'ai dormi avec toi, tes larmes et ta tension.

– Je ne vois pas de quoi tu parles ! On a couché ensemble seulement quatre nuits et tu crois que tu me connais ?!

Mon ton est cassant. Je n'en suis pas très fière, mais je sais que je n'ai pas le choix vu la tournure de la discussion.

– Oui, je te connais, Héloïse. Cela n'a rien à voir avec le nombre de nuits partagées. Quand tu te sens en danger, tu dresses le pont-levis et tu prépares l'huile bouillante et les arbalètes. Il n'y a plus qu'à attendre les flèches.

– On n'est pas dans « Game of Thrones » ! J'ai pas de dragon et je ne décoche aucune flèche. Je ne suis juste pas du matin. Je n'ai pas eu mon café et tu commences à raconter n'importe quoi. Ça me gonfle, c'est tout !

– Pas n'importe quoi, ma belle. Je te dis juste ce que tu ne veux pas entendre, sans compter que tu t'apprêtes à fuir lâchement.

– Carrément ! Et qu'est-ce que je ne veux pas entendre, selon toi ? demandé-je d'un ton proche du mépris, tandis que je range ma brosse à dents et mes produits de beauté dans mon sac, en réprimant le frisson de plaisir que j'ai eu lorsqu'il m'a appelée « ma belle ».

– Tu ne veux pas entendre ce que j'ai à te dire concernant « Après ».

« Après »... Ça y est, il a lâché LE mot. Celui que je ne veux pas entendre parce qu'il me fait aussi envie qu'il me fait peur et que je le sais totalement inaccessible.

Je vais devoir être saignante et cette idée me coupe un instant le souffle.

Je me redresse de toute ma hauteur pour lui faire face et plante mes poings sur mes hanches, pour qu'il ne les voie pas trembler.

– Après quoi, Alexandre ? On a été clairs toi et moi dès le départ. On ne s'est rien promis. On s'est accordé une parenthèse, très agréable, on ne va pas se mentir. Mais on n'a rien projeté de plus. JE n'ai rien projeté de plus, à aucun moment. Parce que ma vie est à Munich, puis ailleurs, après. Dans un endroit où je ne peux pas me projeter à deux.

– On n'avait pas non plus projeté de se rencontrer dans ce foutu magasin, de se lancer de défi, ni quoi que ce soit d'autre. Combien de chances y avait-il pour que cela se produise ? J'ai réfléchi... Je suis certain que cela pourrait très bien marcher.

– Quoi donc ?

– Nous deux. On pourrait se débrouiller pour se rejoindre le week-end, soit à Munich, soit ici, soit à mi-chemin. Et puis je te l'ai dit, ma boîte a une antenne en Allemagne, je pourrais faire le forcing pour t'y rejoindre.

Quoi ? Oh mon Dieu ! Est-ce qu'il vient de me proposer ce que je crois ? Une relation stable ?

Une mutation pour me rejoindre ? Ce n'est pas que je n'y ai pas pensé mais j'ai vite repoussé cette idée. Mais voilà qu'il le propose lui-même. Moi qui le pensais prêt à passer à autre chose aussi rapidement que lorsqu'il m'a mise dans son lit... Mon cœur se serre d'émotion, avant que mon esprit reprenne le dessus. Ce type est dingue !

– Écoute Alexandre. On a passé quelques jours ensemble et tu me parles de lâcher ton poste ? Tu as bu ou quoi ? Je te le répète, je n'avais pas projeté cette aventure, mais je ne prévois pas non plus de réformer entièrement ma vie.

– Et je n'avais rien projeté non plus. Mais le fait est que, dès le départ, tu m'as touché. Je ne sais pas comment te le décrire, mais j'ai senti quelque chose de plus. Ne me dis pas que ce n'est pas ton cas.

– Un truc en plus ? Oui, tu as raison. On a parlé, pas seulement baisé, on a dîné, on a regardé des photos. Pas de quoi publier les bans !

– Héloïse, arrête !

Son sourire a disparu.

Je ne suis pas très fière de mon comportement alors que cet homme se livre à moi. Ce n'est ni très élégant ni très courageux, mais c'est ce que je dois faire.

– Arrête quoi ? Je ne sais pas ce que tu veux me dire, Alexandre, mais je crois qu'il y a un truc qui te monte à la tête. L'esprit de Noël, le stress du réveillon, le fait que j'ai parlé à ta sœur. Je ne sais pas, mais je te conseille de redescendre tout de suite.

– Tu es ridicule, Héloïse ! Bordel, c'est pas un crime d'admettre que toi aussi tu te poses des questions sur notre rencontre. Que même si on n'a rien planifié, c'est bien plus qu'un plan cul. Je suis incapable de te quitter ce matin en me disant que c'est fini. Et l'état dans lequel tu as vécu cette nuit... Non, ne me dis pas que tu n'as pas envie que ça aille plus loin !

– Si tu le vois comme ça, c'est ton affaire, dis-je d'un ton glacial qui me donne envie de me traiter de tous les noms.

Alexandre hoquette un instant puis fixe de nouveau son formidable regard sur moi. Sa teinte évoque un acier glacial.

– Pour la première fois, tu me déçois, Héloïse. Pas parce que je sais que dans les deux minutes, tu auras franchi le seuil de mon appartement et de ma vie, mais parce que pour la première fois, tu te montres menteuse et faible. Et cela me blesse, et me navre pour toi. Parce que dans toutes nos conversations, j'ai entendu, compris que tu trouvais ta famille factice, mais Héloïse, dès la première difficulté tu deviens comme eux ! Fausse et lâche. Et je ne m'y attendais vraiment pas. Quoique. Non, pour être honnête, je le redoutais, mais je pensais que nous étions tous deux bien au-delà de ça.

– Eh bien oui Alexandre, c'est la preuve que tu t'es trompé sur beaucoup de choses.

Oh, ce coup-là est mesquin et injuste, mais je sens qu'Alexandre est moins pugnace. C'est le moment de m'éclipser. Je reprends mon sac et passe le seuil.

Toujours assis dans les draps que nous avons malmenés, il y a encore quelques minutes, il me regarde passer devant lui. Il n'esquisse pas un geste, mais son regard ne me quitte pas et c'est moi qui baisse la tête pour sortir de la pièce qui a abrité nos amours.

Alors que je cherche mon portable pour appeler un taxi, celui-ci se rallume sur ma dernière application, l'appareil photo, avec les selfies qu'on a pris cette nuit.

La voix chaude d'Alexandre m'enveloppe, bien qu'il soit à un mètre de moi. Je sursaute. Je ne l'avais pas entendu arriver dans mon dos.

– Quand tu regarderas ces photos, tu te rappelleras à quel point nous étions bien assortis, et à quel point notre couple était évident. Pourquoi crois-tu que je n'ai pas voulu être seul sur cette photo ? Parce que mon regard ne devient beau que lorsqu'il se pose sur toi. Et regarde le tien Héloïse. Moi je ne vois pas une handicapée des photos sur cette série. Parce que tu étais heureuse. Et tu sais pourquoi tu l'étais ? Parce que tu étais dans mes bras. Moi, je vois la photo d'une femme qui est amoureuse mais qui s'enfuit parce que cela ne colle pas à son plan de carrière.

Je sors en claquant la porte, soufflée qu'il m'ait une nouvelle fois aussi bien cernée, et compose le numéro d'un taxi pour rentrer chez moi. Je m'appuie au mur, les jambes coupées par l'émotion. Mais je me reprends aussitôt. S'il sort pour protester encore de ses sentiments, il faut que ma carapace soit prête à résister encore.

Je descends par l'escalier, incapable de prendre l'ascenseur de nos premiers fous rires, de nos premières tensions sensuelles. Le taxi arrive très rapidement. Je m'y engouffre comme si j'avais le diable à mes trousses et alors, seulement, j'autorise les larmes à couler devant ce gâchis dont je suis entièrement responsable.

Alexandre

Elle l'a fait ! Elle est partie ! Elle a foulé aux pieds les heures passées, les confidences, toutes les fois où elle comme moi avons baissé la garde. Tout ça pour ça.

Je ne suis pas vraiment surpris. Je connais ses mécanismes de défense. Si elle ne tombait pas dans mes bras à l'instant de son départ, je savais que pour réussir à partir elle devrait se métamorphoser en tigresse. Elle l'a vraiment fait ! J'aurais dû me taire.

Je l'entends derrière la porte. J'entends son souffle oppressé. J'entends sa voix et l'adresse qu'elle donne. Un instant, je suis tenté de la rejoindre, mais non, je ne ferai que la braquer davantage.

Je vais dans la cuisine prendre un café et mon regard tombe sur ses plats. Il ne manquait plus que ça, elle a oublié ses affaires de cuisine... Merde, et moi mon cadeau !

Quel idiot je suis ! En même temps, vu le contexte, c'était difficile de les caser au naturel !

Dois-je lui envoyer un SMS pour lui demander quoi en faire ?

Vu la teneur de notre échange mouvementé, elle risque de prendre ça pour un prétexte. Tant pis. Après mon réveillon, je squatterai devant chez elle pour le lui remettre en main propre ou je le confierai à son *building manager*, il y en a forcément un dans ce genre d'immeuble.

J'ai beau faire bonne figure, je me sens comme dévasté. la perspective de cette journée et plus encore du réveillon me fait horreur. Je me prépare comme un automate et m'étonne même d'arriver à l'heure au travail, rasé, en tenue d'affaires, deux cafés et trois bouchées de crumble dans l'estomac. Impossible d'en avaler plus. Je me suis tellement revu hier soir, donnant la becquée à ma belle, que je n'ai pas pu aller plus loin.

Dans la tour qui abrite nos bureaux, une drôle d'ambiance règne. Entre ceux qui sont dégoûtés de ne pas être déjà en vacances et ceux qui semblent avoir bouffé un lutin de Noël au petit-déjeuner, j'ai peu de place pour traîner mon humeur massacrate.

Dans le hall, j'aperçois une chevelure rousse qui se dirige vers les ascenseurs. Je me précipite à sa suite... et me retrouve coincé dans la cabine avec Sonia, des RH. Une gentille fille, un peu trop amicale à mon égard. Comment ai-je pu la confondre avec ma Mérida ?

Je suis accro, c'est la seule explication, et vu le crash en plein vol de ce matin, il est difficile de m'en réjouir. Ma collègue entame un babillage sans intérêt auquel je ne fais même pas semblant de participer. Je tourne mon portable en tous sens. À cette heure, elle doit être arrivée chez elle.

J'appelle pour vérifier qu'elle est bien rentrée ? Je lui fais livrer des fleurs ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et je me réfugie dans mon bureau sans même saluer Sonia. J'allume mon ordinateur, consulte mes e-mails. Tiens, mon chef de projet a encore besoin d'informations. Son e-mail date de quelques minutes. Je m'empresse d'y répondre en précisant que je ne serai présent que jusqu'à midi.

Bien sûr, cette fois, je ne m'autorise aucune remarque non professionnelle et je me noie dans le travail pour ne pas penser à ma Rebelle.

Pas pour longtemps. Mon téléphone sonne déjà. C'est Valentin, ainsi que je l'ai identifié, presque à regret.

– Oh, il y a du progrès, tu ne m'as pas pris pour ta copine cette fois ! plaisante-t-il, sans se douter qu'il tombe mal.

– Il n'y a pas de copine. Il n'y en a jamais eu...

– Mais alors c'était qui cette fille hier dans ton appartement ? Daphné en est dingue ! Et elle m'a parlé d'un tatouage dément.

– Et encore, elle n'en a vu qu'un bout. Pour faire simple, oui, hier c'était bien Héloïse que Daph' a vu. La même Héloïse qui m'a jeté, il y a deux heures.

– Quoi ? Une fille a jeté un frère Dulac ? On aura tout vu !

Son humour tombe à plat. Je ne suis pas d'humeur lorsque je reprends, plus sec.

– Et toi ? Tu ne t'es jamais fait larguer ?

– Si ! Par Émilie quand je lui ai parlé engagement.

– Ben voilà, tu connais le principe...

– Oui, celui du six-mois-après-tu-es-marié. Si ta rousse réagit de la sorte, crois-moi c'est plutôt bien parti.

Je soupire. Oui, j'aurais bien voulu ne pas imaginer qu'Héloïse choisirait nos moments passés à deux, mais pas son existence autocentrée. Mais j'avais tort. Peut-être a-t-elle raison : je ne la connaissais pas si bien. Elle m'avait prévenu que depuis son premier amour, elle avait perdu confiance dans les hommes. Qu'elle menait une vie libre, sans entraves, tout comme elle a précisé à plusieurs reprises que ce n'était pas non plus la vie dissolue que sa mère et sa sœur imaginaient.

Mais suffisamment dissolue pour une parenthèse sans conséquence avec moi ?

Je gémis face à la migraine qui monte en flèche au même rythme que mes questions.

– Eh frangin, ne te mets pas dans cet état, m'interpelle Valentin qui, pour une fois, sort de sa moquerie douce et provocatrice pour redevenir mon jumeau, mon alter ego. Je suis là dans une poignée de jours avec Émilie, Daph' et Luigi. On va te concocter un plan d'enfer pour la récupérer, d'accord ?

– J'en sais rien. Elle va repartir. Demain en principe. Elle ne s'éternise pas avec ses parents,

après le réveillon. Et je doute qu'elle appelle pour prendre de mes nouvelles. J'ai toujours son cadeau de Noël. Mais avec notre accrochage de ce matin, je ne lui ai pas donné. je pensais lui offrir ce soir après le réveillon. Je sais qu'elle angoisse d'y aller. Je veux me rassurer, être sûr qu'elle va bien.

– Mais à part ça, tu m'as dit hier que t'étais pas accro. Tu sais que tu ne m'avais jamais menti... sauf la fois où tu as voulu me faire croire que tu avais perdu ta virginité avant moi... Bref. Mais tu ne m'avais pas dit que tu ne connaissais pas son adresse ?

– Je l'ai entendue la donner au chauffeur de taxi. J'attendrai toute la nuit s'il le faut.

– Oh là ! Gaffe quand même ! Et là, Alex, c'est le flic qui te parle. Ne te fais pas embarquer pour harcèlement ! Si elle t'a dit non, tu la laisses. Je suis sérieux ! N'y va pas.

Je marmonne un accord... que je ne tiendrai pas. Et je sais que Valentin en est tout aussi convaincu que moi.

La matinée s'étire, d'une lenteur insupportable. Pour la première fois, je ne supporte plus ce bureau, ni ce travail, et je suis à la limite d'envoyer balader l'autre iceberg munichois qui semble encore plus exigeant que d'habitude dans ses demandes de clarification. Clairement, je n'ai pas la tête à ça, mais à ma belle qui s'est enfuie sans un regard en arrière !

Je me faufile dans la salle de repos pour avaler un nouveau café. Je ne réponds pas à la moitié des salutations, grogne vaguement aux vœux de « joyeux Noël » et me montre carrément détestable avec Sonia qui revient à la charge.

À bout de nerfs, je quitte la salle et je sens bien aux regards qui pèsent sur moi que beaucoup sont surpris. J'ai la réputation d'être d'humeur égale, plutôt enjoué. Il paraît que mon accent est gage de bonne humeur. Mais pas ce matin et leur acharnement à se réjouir de cette journée la rend plus odieuse encore.

Rien à faire, cette année, je hais Noël.

En traversant à grandes enjambées le couloir, je manque bousculer mon patron qui me demande si tout va bien.

Voilà un signe ! C'est ma chance de mettre fin à cette mascarade. Peut-être Héloïse ne supporte-t-elle pas l'existence de Chloé ? Mais bien sûr ! Quel crétin je fais ! Essayer de convaincre une femme alors qu'on maintient un rendez-vous avec une autre !

– Monsieur ? Monsieur ! Il faut que je vous parle, c'est urgent !

Le grand patron s'arrête, ennuyé, et jette un œil à sa montre.

– Ça ne peut pas attendre, Alexandre ? Je suis passablement en retard et le rendez-vous est d'importance. On ne peut pas parler plus tard ? Voyez avec Suzanne pour mes disponibilités de l'après-midi.

– Non, je pars à midi. Je suis en congé pour quinze jours, vous vous souvenez ?

– Oh oui, effectivement. Eh bien on réglera ça à votre retour.

– C'est à propos du réveillon de ce soir. Je...

– Le réveillon ? Mais bien sûr ! Eh bien voilà, nous parlerons de ce qui vous tracasse lors du réveillon. Marie ne supporte pas que je parle travail ce soir-là. Mais on fera une entorse. À ce soir, Alexandre !

Et le voilà parti, sans me laisser lui dire que je ne viendrai pas à son réveillon. Je pourrais simplement ne pas me présenter ce soir, mais ce serait impoli. Or, on ne se montre pas impoli avec un patron tel que celui-là. S'il est des valeurs qu'il place au-dessus des autres, c'est le respect de la parole donnée et la loyauté. Il me l'a assez répété lors de mon embauche et de mes premières semaines. Il sait que dans ce milieu, certains se moquent de ce raisonnement d'un autre temps, mais il y tient particulièrement.

J'ai bêtement pris l'engagement d'être là, eh bien j'y serai.

Alors que je rentre dans mon bureau, Daphné m'appelle.

Je soupire. Bien sûr, on est une fratrie soudée, plus encore depuis la mort de notre mère, bien sûr c'est Noël ce soir, et la perspective de vivre ce réveillon à distance justifie qu'on ait envie de se sentir plus proches, même virtuellement... et bien sûr il reste quelques détails à régler pour le Nouvel An. Mais je ne suis pas dupe de cet appel.

– Bonjour ma sœur chérie. Laisse-moi deviner, tu as eu Valentin au téléphone.

– Évidemment que je l'ai eu ! De toute façon, je comptais t'appeler pour te dire à quel point j'avais adoré Héloïse. Qu'est-ce que tu as foutu petit frère ?

– Rien. Je lui ai dit qu'on n'était pas obligés de se séparer. Que je n'en avais pas envie.

– Jusque-là, ça me paraît correct, concède-t-elle.

– Sauf que je n'ai pas pris en compte son état d'esprit. Elle était bouleversée et dans ce cas elle récupère sa carapace et se montre odieuse... Je l'ai poussée dans ses retranchements en pensant qu'elle craquerait et baisserait la garde.

– Je vois... et elle est partie. Dis-moi, tu as l'habitude des nanas à fort tempérament, non ? Maman, Émilie, moi. Et malgré tous ces modèles, tu n'as toujours pas compris qu'il fallait la jouer en douceur ?

– Je n'avais pas le temps, Daph'. Notre jeu s'arrêtait aujourd'hui ! Elle va repartir en Allemagne. Ce matin, je jouais ma dernière carte !

– Vu comme tu l'as jouée, je te souhaite vraiment que ça ne soit pas la dernière, et crois-moi on va faire en sorte que ça ne le soit pas !

– Ah non, ne t'en mêle pas !

Mon ton est inutilement hargneux.

Eh Alex, me souffle une petite voix, c'est ta sœur, ton alliée, calme-toi.

– Daphné, c'est adorable, reprends-je d'une voix plus douce. Mais dans l'état où elle est, je pense

qu'il n'y a rien à faire pour le moment. J'essaierai de la voir après son réveillon pour lui parler, quitte à passer toute la nuit devant chez elle.

– Tu as raison ! C'est super romantique.

– Tu trouves ? Valentin me l'a déconseillé !

– C'est un mec ! Et c'est un flic. Évidemment qu'il te l'a déconseillé ! Moi je suis une femme, j'ai un cœur de midinette et je lis des romances. Qui a le plus de chance de viser juste avec ta belle ? Écoute ta sœur !

Son raisonnement me fait sourire pour la première fois depuis de longues minutes.

– Tu marques un point.

Je lui concède cet avantage et me laisse aller dans mon fauteuil, à la recherche d'un peu de sérénité.

– Je t'écoute, Daphné. Qu'est-ce que tu me conseilles ?

– Je peux te donner mon avis alors ? Je rêve depuis des années du jour où mes frères admettront que je suis d'excellent conseil !! Tu pourras me faire un certificat manuscrit pour le prouver ?

Je ne peux retenir un rire.

– Daph' n'abuse pas tout de même ! Alors, ton idée ?

– Tu vas à ton réveillon. Tu lui envoies un ou deux messages pour lui dire que tu penses à elle, que tu espères que tout va bien se passer et que tu es là en cas de besoin.

– C'est ce qu'on avait prévu, de se raconter nos réveillons en live... Mais si elle ne répond pas ? J'hésite à lui envoyer des messages depuis son départ, j'ai peur qu'elle bloque mon numéro.

– Surtout pas ! Laisse-lui de l'air, laisse-la peser le pour et le contre. Si, comme tu le penses, elle a agi par instinct de protection, hors de ta présence, elle va forcément redescendre en tension et cogiter. Même si elle ne répond pas, c'est pas grave ; l'idée va cheminer dans sa tête. Puis tu l'attends en bas de chez elle. Toute la nuit s'il le faut. Interdiction de rentrer te coucher, même si tu as froid. Tu restes là, c'est tout. Si en rentrant, elle te retrouve à demi-mort de fatigue et de froid, mais présent pour elle, elle verra que tu ne plaisantes pas.

– C'est sûr que congelé, je ne risque pas de plaisanter !

– Chut, arrête de m'interrompre. Tu lui as pris un cadeau, bien sûr ?

– En fait, je l'ai fait...

– Oh mon Dieu ! Dis-moi que tu n'as pas écrit une chanson boiteuse, fabriqué une bague avec tes cheveux ou une ânerie de ce genre ! rugit-elle.

Cette fois, j'éclate de rire. Je repense à la chanson que je lui ai apprise. La soutiendra-t-elle ce soir ? Quant à son autre idée. Une bague en cheveux ? Ma sœur est folle. Elle s'entendrait à merveille avec Héloïse, effectivement !

– Non, j'ai fait une photo d'elle, très belle, je l'ai agrandie, développée et je vais l'encadrer tout à l'heure.

– Une photo ? Ouf, tu me rassures ! Là, je te fais confiance. Tu me l’envoies ?

– Même pas en rêve, sœurlette. Héloïse sera la première à la voir... Et la seule à part moi si je me plante. C’est une photo... intime.

– Ooooooooooh une photo coquine ? glousse mon aînée.

– Mais tu es insupportable, fais-je en faisant mine de la gronder. Tu vas donner raison à sa mère qui pense que les lectrices de romances sont des dépravées ! Non, c’est une photo sensuelle de son tatouage. Elle ne sait pas que je l’ai prise. Je crois que c’est l’une des plus réussies que j’aie jamais faites.

– Normal, tu avais un petit truc en plus dans le regard. Donc c’est ce que tu vas lui offrir. Autre chose ?

– Non, je ne pense pas. N’oublie pas qu’on s’est rencontrés en cherchant des cadeaux coûteux pour des personnes blasées et qu’on s’est rendu compte que le fric ne faisait pas tout. Alors que là, c’est personnel.

– Parfait ! Si tu lui dis ça et qu’elle ne te laisse pas une chance, on sera obligés d’employer la manière forte... On en a parlé avec Émilie, le kidnapping !

– Quoi ? j’explose de rire en recrachant presque mon café. C’est que ces deux furies seraient capables de le faire, en plus ! Mais je me sens plus léger, et je sais que c’était le but de ma sœur. Daphné... merci. De tes conseils, mais pas que... J’ai hâte de te voir. Et quoi qu’il nous en coûte, l’an prochain, on passera Noël ensemble.

– Je suis d’accord, mes deux crétins préférés me manquent, plaisante ma sœur pour masquer son émotion. Noël sans vous, ce n’est pas tout à fait pareil. Oh là ! Attends, je te laisse, Chiara a visiblement entrepris de préparer toute seule les sablés avec Sandro et je sens le carnage arriver.

J’imagine déjà mes plus jeunes neveu et nièce à l’œuvre et je plains d’avance ma sœur dans sa cuisine en chantier.

Son appel m’a remonté le moral. Il me reste moins d’une heure avant de m’échapper. Je devrais tenir le coup. D’autant que, dans ce laps de temps, je m’assure que la boutique où j’ai mes habitudes peut mettre de côté le cadre dont j’ai besoin pour mettre en valeur ma muse.

À midi pile, j’envoie un e-mail à mon correspondant de Munich pour lui signifier que je me déconnecte et lui souhaiter de bonnes fêtes. Même si c’est un grincheux hyper exigeant, il me pousse à me surpasser et j’aime ça.

Puis je quitte le bureau sans perdre un instant et fonce récupérer mon cadre. Je joue gros avec ce cadeau. Je veux qu’il soit parfait.

Héloïse

Mes larmes ne se sont pas encore tariées lorsque le taxi me dépose à la maison. Je n'ai rien vu cette fois, ni les décorations ni la liesse de ce vingt-quatre décembre. C'est fou comme mon état d'esprit a le pouvoir de déformer mon regard sur les choses. Je dépose mon sac dans l'entrée, réalise que j'ai oublié chez Alexandre mes affaires de cuisine, et surtout que j'ai oublié de lui offrir Son cadeau.

Quelle poisse ! Que faire ? Si je l'appelle, il va croire que je baisse la garde et que je lui offre une ouverture. Mais j'ai choisi ce cadeau pour lui, et je veux qu'il l'ait. Je pourrais le lui faire porter... si je savais son nom de famille.

Cette idée me percute brusquement. Je connais cet homme sur le bout des doigts, au sens propre, j'ai partagé avec lui des moments intenses, je lui ai confié des pans de ma vie que personne ne connaît ou presque, j'ai papoté avec sa sœur... et je ne connais pas son nom de famille ?

Quand on évolue dans un milieu où l'on se serre la main avec sa carte de visite dans l'autre, ça surprend ! Mais c'est l'une des choses qui m'a le plus plu dans cette aventure, cette sensation de liberté, de vivre comme si demain n'existait pas... Sauf que ce « demain » nous a rattrapés et que je me retrouve bêtement en larmes, assise par terre, mon coussin fétiche dans les bras pour me consoler, au lieu des bras de mon homme.

Je souris devant mon coussin. Encore un souvenir d'Écosse ! Un coussin à tartan rouge vert et bleu, selon le motif du clan Fraser, aussi chaud que réconfortant. Décidément, nos points communs sont partout... Sauf que je ne devrais plus y penser !

Parce que TU l'as décidé ainsi, m'accuse une petite voix, celle qui, depuis que j'ai franchi le seuil de mon appartement, ne cesse de me presser de mettre mon fichu orgueil de côté et d'accepter de prendre un risque. Et je déteste ne pas me sentir sûre de mes choix.

Je n'hésite jamais. Ni dans le travail, ni dans ma façon de mener ma vie.

Même lorsque j'ai décidé de faire ce tatouage, je suis allée voir Miles et lui ai confié mon souhait. Il a un peu hésité vu la taille de ce que je lui demandais, à plus forte raison quand je lui ai fait reprendre à huit reprises les motifs pour qu'ils correspondent exactement à ce que je voulais.

Un soir, il m'a même demandé si j'étais sûre de vraiment désirer ce tatouage. J'ai éclaté de rire et je l'ai assuré que je ne doutais JAMAIS. Je lui ai même proposé de le payer d'avance. Et lorsqu'il a réalisé le dernier trait de remplissage, alors qu'on ne couchait déjà plus ensemble depuis un moment, il m'a offert une bouteille de champagne pour me féliciter de ma ténacité.

Mais aujourd'hui, je ne suis plus sûre que ce soit une si bonne façon de vivre... d'être toujours inflexible. Ce matin, une part de moi a d'ailleurs failli céder et se laisser convaincre.

Je me suis sentie faible face à mes sentiments et j'ai horreur de ce trait de caractère. C'est pour cette raison que je me suis montrée aussi dure avec Alexandre.

Je sais qu'il n'a pas été totalement dupe de ma façon d'agir. Il a osé me placer face à mes stratégies de défense. Si je déroule notre discussion avec honnêteté, je dois reconnaître qu'il a tout tenté pour me permettre de baisser la garde. Mais plus il a montré qu'il cernait mon tempérament, plus j'ai refusé de lui concéder cet avantage et d'entrer dans la négociation. Sans compter sa dernière phrase qui m'a nettement prouvé qu'il m'avait percée à jour.

Je ricane. Mon père ne me croit pas lorsque je lui dis que je n'ai aucun sens de la diplomatie et que, pour cette raison, je ne saurais pas mener de débats constructifs, que cela soit avec des collaborateurs ou de potentiels partenaires.

Les e-mails professionnels que j'ai expédiés ce matin l'illustrent. Je plains presque ceux qui ont eu à subir par ricochet mon humeur morose et je suis presque heureuse pour Dulac qui m'a prévenue qu'à midi il allait à regret me laisser poursuivre seule mon travail pour cause de déconnexion totale. J'ai senti un brin d'ironie dans son message, mais je ne peux lui en vouloir. Je ne m'embarrasse jamais de chichis diplomatiques, mais dans mes e-mails de travail, aujourd'hui, je me suis montrée vraiment désagréable.

Tout autant que je l'ai été ce matin avec Alexandre. Plus je me sentais convaincue par lui, plus je me braquais contre toutes ses tentatives de conciliation. Et maintenant je me retrouve bêtement seule chez moi, désarmée de cette histoire avortée, incapable d'admettre que je me suis peut-être trompée sur toute la ligne.

Dix fois je prends mon portable pour lui envoyer un message, dix fois je le repose, car je n'arrive pas à trouver ce que je veux lui dire.

Ma seule certitude, c'est que je veux le voir une dernière fois, ne serait-ce que pour lui remettre son cadeau. Si je ne connais pas son nom, je sais au moins comment me rendre chez lui. J'y filerai dès la fin du réveillon, en espérant que ma désaffection ne lui donnera pas envie de céder à l'appel de sa pseudo-fiancée.

Cette idée me fait suffoquer et ne fait que croître ma rage. Quelle idiote je suis !

Ce matin, Alexandre m'a proposé d'avoir mon mot à dire dans ses amours, je lui ai renvoyé sa proposition au visage. Je n'ai plus droit au chapitre et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

Pour lutter contre ma colère et mon abattement, deux sentiments qui n'auront pas leur place dans la soirée éprouvante qui m'attend, je décide de ranger mon appartement. J'ai un vol demain en début d'après-midi et je ne veux pas me stresser demain entre le grand ménage et les valises. Je sais que le ménage sera fait après mon départ, mais j'aime laisser mon chez-moi en ordre lorsque je pars pour

autant de semaines. Six au moins cette fois. Ensuite...

Le projet Méditerranée de mon père ? Du repos ? Un poste au Royaume-Uni ?

Je ne sais pas encore, mais je devine qu'il faudra que je bouge, beaucoup, pour ne pas me laisser le temps de trop cogiter.

En milieu d'après-midi, tout est prêt et je ne tiens plus en place. L'envie d'anticiper mon départ à ce soir se fait de plus en plus présente.

Qu'est-ce qui me retient ici ? J'ai chassé l'homme qui m'offrait une belle histoire, parce que j'ai eu peur.

Je vais devoir passer ma soirée à subir les attaques en règle de ma mère et de ma sœur et afficher un grand sourire en regardant Chloé roucouler avec son chéri.

Je me souviens de la proposition d'Alexandre : s'envoyer des messages pour rendre la soirée plus supportable. Sera-t-il dans le même état d'esprit après la façon dont je l'ai repoussé ce matin ? Une fois de plus, j'ai la tentation de le contacter pour lui poser la question, mais j'ai peur de sa réponse. Comment va-t-il m'accueillir alors que j'ai été si odieuse avec lui ?

Je ne me sens pas de taille à le vérifier maintenant.

À force de tourner en rond, je décide de me préparer et d'aller plus tôt chez mes parents. À dix-sept heures, je suis prête à partir.

J'ai lissé mes cheveux, soigné mon maquillage et j'ai revêtu ma fameuse robe noire au profond décolleté dans le dos. Dès que j'aurai enlevé l'élégante étole grenat que maman m'a offerte l'an dernier, personne ne pourra rater mon tatouage. J'entends déjà les commentaires dévastateurs.

Qu'importe, dans l'état de détresse qui est le mien ce soir, je ne suis plus à ça près !

J'ai enfilé de très hauts talons. Je sais que maman trouve que onze centimètres, c'est trop pour avoir l'air « comme il faut », mais c'est comme ça que je me sens le mieux. Sans compter que ça met mes jambes en valeur, notamment grâce à la fente qui dévoile très haut ma cuisse et ne laisse ignorer que peu de chose de mon autre tatouage. Le doré brillant de mes bas masque légèrement le motif, mais on le devine encore facilement.

Je repense à l'expression d'Alexandre lorsqu'il avait découvert tout le travail qui avait été fait sur les entrelacs et les chardons piqués dans le motif.

Je laisse échapper un gémissement. Encore une pensée qui glisse naturellement vers cet homme que tout en moi doit oublier, ce que mon cerveau et mon cœur ne semblent pas avoir compris.

Allons, Hél, secoue-toi ! Tu repars demain pour Munich ! Et tu n'as pas de place dans ta vie pour

une histoire romantique. La distance ne le permet pas... mon tempérament non plus. Mon travail encore moins. Tu avais arrêté une position. Tu dois t'y tenir. Mais le fait est que cette parenthèse m'a laissé penser que, peut-être, si j'avais été appelée à rester un peu plus longtemps sur place... Oh, il faut que j'arrête.

Je ne dis pas que je ne penserai jamais autrement, mais pas pour le moment ! Hors de question ! Je ne suis pas prête à me poser, à renoncer à mon indépendance, ou à la liberté de céder à mes envies si une occasion se présente. Encore moins à la disponibilité qu'exige mon travail.

Or Alexandre – et le mélange inédit qu'il représente – est comme une menace pour ce plan bien tracé, parce qu'il m'a donné en quelques jours, en quelques nuits, un aperçu de ce que pouvait être une vie rangée, une vie à deux.

Je me moque de moi. Je suis en train de me faire un film toute seule alors que mon amant d'un soir n'avait rien dit de tel jusqu'à ce matin ! Il m'a traitée avec douceur, avec tendresse même, parce que c'est un garçon que sa mère a bien élevé, pas un mufle quelconque croisé en fin de soirée alcoolisée. C'est tout ! Et ce matin, il a comme moi été happé par cette nostalgie de fin de colo, et il y a fait face à sa façon. En fait, il s'est embarqué tout seul dans ce rêve de grande histoire dont il va guérir très vite. Le plus grand danger à mon indépendance, aujourd'hui, c'est moi.

Depuis mes 17 ans, j'ai farouchement voulu et défendu mon indépendance. Face à ma mère, tout d'abord, en prenant très vite un appartement pour mener mes études, puis face à mon père, dans ma manière de mener mon travail et, pour finir, face à mes quelques coups de cœur. Et, jusqu'à maintenant, je n'avais jamais envisagé d'y renoncer ! Mais est-ce un renoncement que de choisir librement de se lier à un homme ?

Je crie de frustration. Pourquoi chaque certitude trouve-t-elle son contraire ? J'ai pris une décision. C'est la MIENNE et je suis encore la mieux placée pour savoir ce qui me convient. Un point c'est tout !

Il faut que je sorte de cet appartement où mon cerveau surchauffe. Chez mes parents, je serai tellement occupée que je n'aurai pas le loisir de songer à mon beau brun.

Je me munis d'un grand sac dans lequel je glisse tous les cadeaux. J'y joins les cadeaux qu'Alexandre a choisis pour Chloé avec une pointe au cœur. Ils me font penser à notre pari et la tristesse manque encore de me submerger.

Bon sang ! Ça ne va pas recommencer ? Mon cerveau m'a laissé quoi... deux minutes de répit ? Si je n'avais pas eu ce réveillon, j'aurais été tentée de boire un verre. Je me contente d'une cigarette que je fume en m'efforçant de faire le vide.

Après de longues hésitations, j'ajoute le cadeau d'Alexandre dans mon sac pour ne pas me dégonfler au dernier moment. Je lui donnerai après minuit et je passerai ensuite à autre chose. Je croise mon sourire narquois dans le miroir de l'entrée. Mais mon esprit critique se demande qui j'espère bien tromper.

Bon, je suis prête. Le taxi que j'ai commandé se croit obligé de me faire passer par tous les lieux touristiques, pour que je puisse admirer la beauté de Paris dans ses atours de fête. C'est vrai que les illuminations sont féeriques et que les lumières donnent à la ville un autre visage, mais j'y reste insensible. Je me retiens de lui dire à quel point je suis loin de tout ça. Après tout, il m'offre quelques minutes de répit avant l'épreuve. Pourtant, lorsque le taxi me dépose devant chez mes parents, je ne suis plus sûre d'avoir eu une si bonne idée en me jetant aussi en avance dans la gueule du loup.

Héloïse

Vingt-quatre décembre, dix-sept heures quinze

Un hôtel particulier dans un quartier huppé de la capitale

Laurette ouvre dès mon coup de sonnette. C'est stupide, j'ai bien sûr mes clefs, mais je me sens comme une invitée ici. Pas forcément la plus attendue, mais une invitée quand même.

La cuisinière de mes parents m'accueille avec sa chaleur coutumière. Je claque deux bises sur ses joues, l'entends me dire à quel point elle aime ma nouvelle couleur de cheveux et combien elle s'inquiète de ma petite mine. Je prétends la fatigue du travail, mais sa moue me montre que je suis toujours aussi transparente à ses yeux. Je lui offre immédiatement le cadeau que j'ai choisi pour elle, lui confie aussi celui de son mari et de ses petits-enfants.

Je souris de ses remerciements, parce que je les sais sincères. Ce seront sans doute les seuls de la soirée.

Après avoir posé dans le dressing de l'entrée mon long manteau, je garde mon étole et ma pochette, puis pars à la recherche de ma mère.

Je traverse les pièces sans prêter attention à leurs dimensions impressionnantes, au luxe qui s'en dégage. Je n'en ressens que la froideur aseptisée, sans compter le manque de simplicité qui me ressemble si peu. Une musique de saison s'entend en sourdine. Je vois que la sono n'est pas en panne et que les CD sont déjà en place. J'aurai droit à mon cher « Petit papa Noël » ?

Notre interprétation de l'autre soir me revient en tête et je me retrouve à fredonner les paroles inventées par Alexandre et son jumeau.

Je serre les poings. Peine perdue. Après les paroles, c'est sa voix qui s'invite dans mon oreille, puis son rire, puis sa déclaration sur les Marseillais qui font tout mieux que les autres. Je retrouve presque la sensation de ses lèvres sur les miennes, avant que mes yeux ne se portent sur le riche tapis du petit salon qui me fait presque rougir.

– Bonsoir Héloïse, je ne t'attendais pas si tôt.

Je sursaute devant la voix de ma mère, comme prise en faute. Perdue dans mes pensées, je ne l'avais pas entendue sortir de la salle à manger où elle a certainement, vérifié mille fois l'ordonnancement de la table.

Elle me tend sa joue et j'y dépose un baiser léger, avant de m'assurer d'un regard que je n'ai pas laissé de trace de rouge à lèvres.

Son regard sans complaisance me scanne des pieds à la tête. Je conserve un sourire de rigueur, mais je me crispe sous cette inspection.

– Bien, conclut-elle. On peut dire que tu as fait un petit effort. Je ne suis pas du tout fêlée de la nouvelle couleur de tes cheveux, ni de la hauteur de tes talons. Et puis, une robe noire pour Noël... Tu n'avais rien d'autre à te mettre ? Enfin, heureusement, l'étole est de bon goût.

Je vais pour lui répondre que c'est un cadeau de sa part – elle a peut-être oublié – mais un regard sur elle montre qu'il n'en est rien. Ma mère est une mémoire vivante. Tout en sachant que c'est ce qu'il ne faut pas faire, je rétorque.

– J'ai trouvé cette vieillerie dans mon placard. J'ai trouvé que ça faisait un peu « esprit de Noël ». J'ai pensé que tu préférerais ça à une écharpe style lutin.

À aucun moment je ne me départis d'un sourire doux et j'adopte une voix posée. La parfaite jeune fille de bonne famille.

En apparence, parce qu'à l'intérieur, mon cerveau bouillonne. Je sens déjà que maman n'est pas d'humeur conciliante. Moi non plus, cela tombe bien. La soirée promet d'être intéressante !

Un bip venant du fond de ma pochette m'annonce la réception d'un SMS. Je demande à maman de m'excuser et prétexte le travail.

Mon cœur manque un battement en découvrant le nom de l'expéditeur.

J'hésite à l'ouvrir... Non, la vérité c'est que je suis tellement impatiente de le lire que je bute deux fois sur mon code de déverrouillage. Lors de notre première rencontre, il s'était moqué de sa complexité, il avait raison ! Je retiens un juron qui aurait été du plus mauvais effet et lis son message.

[Salut. J'ai eu envie de t'envoyer des messages tout au long de cette journée. Je ne l'ai pas fait pour respecter TON choix. Mais je ne pouvais pas te laisser te préparer pour ce réveillon sans te dire que je suis avec toi, près de toi et que je suis là si tu as besoin de commenter ta soirée. Je partirai bientôt à la mienne avec moins d'entrain encore que je ne le pensais, hormis la perspective de découvrir enfin ton cadeau. Mais j'ai failli poser un lapin à mon patron. Alexandre]

Son message me fait frémir. Alors, lui aussi a passé une journée difficile ! Mais, même s'il a

respecté mon choix, il me rappelle qu'il ne l'approuve pas. Il respecte surtout sa parole et je l'en aime encore davantage pour ça. Je sursaute, non je ne l'ai pas dit. Non ! Je ne *l'aime* pas ! Je le trouve gentil, attentionné... craquant... sexy... addictif... irrésistible... adorable... Mais c'est tout ! oh ! il me manque... tellement... je n'ai plus envie de le quitter... Et merde !

Je suis vraiment dans de sales draps. Parce que je crois que je me suis piégée toute seule. Mais que je dois partir quand même.

Une voix parasite ma réflexion. Par réflexe, comme si j'étais dans mon bureau, je lui intime d'un geste de l'index d'attendre un moment. Ma mère glapit, peu habituée à ce genre de traitement. Mais je m'en fiche. Je dois rédiger une réponse et je ne sais pas exactement ce que je veux y mettre : baisser la garde ? La monter encore plus haut ? Faire comme si de rien n'était ?

Je me lance, tant pis.

[Merci de ton message. Il fait du bien et je ne pensais plus le mériter après ce matin. Comme une grande masochiste, je suis déjà chez mes parents, j'en avais marre de ruminer dans mon coin. Ma robe ne va pas, mes chaussures ne vont pas, mes cheveux ne vont pas, et encore personne n'a encore vu mon tatouage... Bref, si ça ne te dérange pas, je risque ce soir d'abreuver ta messagerie. Je sais que je n'en ai pas vraiment le droit, mais j'apprécie beaucoup...]

La réponse ne se fait pas attendre, pendant que ma mère me reproche mes manières cavalières et quitte la pièce puisque, selon elle, sa conversation ne me passionne pas. Je souris de cet éclair de clairvoyance.

[Laisse ce matin de côté. On en reparlera plus tard. Je suis à tes côtés ce soir. Je n'ai pas vu ta robe, ni tes talons, mais tes cheveux sont superbes, quant à ton tatouage... bref, je garde mon portable sur moi. Il me permettra à moi aussi de m'évader par moments... Tu crois qu'on peut se voir après nos réveillons ? J'ai un cadeau pour toi, et je n'ai pas eu l'occasion de te l'offrir. Un débriefing à une heure ?]

Le voilà, le choix fatidique. Je peux répondre non et tuer tout dernier espoir, dire oui et voir ce qui

se passe... ou égoïstement, dire oui pour faire durer encore le plaisir.

De nouveau, je formule rapidement ma réponse pour ne pas me perdre dans les méandres de mes hésitations.

[Les grands esprits... J'ai aussi un cadeau pour toi. On s'appelle dès qu'on arrive à s'enfuir ?]

Il me répond par des émoticônes, un pouce levé pour manifester son accord et une série de bisous qui me fait rougir.

– Maman m'a dit que tu étais là.

Je range précipitamment mon portable pour répondre à l'accolade de ma sœur. Comme toujours, elle est parfaite, de la manucure, discrète, mais élégamment rehaussée de bijoux strass, à son brushing impeccable. Ses longues boucles blondes sont parfaitement alignées, là où mes cheveux lissés n'en font déjà qu'à leur tête. Sa robe verte, agrémentée de petits passements dorés, colle parfaitement au thème de maman.

Elle a, en revanche, opté pour un décolleté plus profond qu'à son habitude, certainement en l'honneur de son fiancé. Pas de doute, elle va sortir le grand jeu à ce pauvre garçon que je commence même à plaindre.

Je croise son regard - merci les talons de m'avoir mise à la même hauteur ou presque - et je remarque qu'elle se livre à la même observation.

– Oui, je suppose que maman a raison, ta robe est à peu près convenable, pour une fois, même si je ne suis pas très fan du noir pour le réveillon de Noël. Mais je suppose que oui, tu as fait un effort.

Mon Dieu, Chloé est encore plus arrogante qu'à son habitude. On dirait qu'elle cultive ce trait de caractère avec l'âge. Nous n'avons jamais été très proches, elle et moi, mais je garde pourtant le souvenir de quelques moments de belle complicité quand on était petites.

À quel moment sommes-nous devenues ces étrangères ? Certes, il n'y a jamais eu entre nous l'alchimie que j'ai constatée dans la fratrie d'Alexandre, lorsqu'il se chamaille avec sa sœur ou parle de son frère. Mais là, on se rapproche d'une ambiance polaire, et ce n'est pourtant pas ce que je souhaite.

On est très différentes, on n'a rien en commun, mais c'est ma sœur. La seule que j'aurai jamais. Et je déplore de nous voir si éloignées. Ressent-elle la même chose ? Au lieu de le lui demander, je décide de ne pas céder un pouce de terrain face à son attitude de ce soir et me prépare à mordre. Ma sœur a le don de toujours révéler en moi le côté le plus désagréable. Sans doute pour ne pas trahir ma réputation d'originale au caractère difficile.

Je me mords la langue pour ne pas lui demander d'attendre que j'aie enlevé mon étoile pour émettre son jugement. Sa réaction sera certainement à noter dans les annales. Je souris déjà à cette idée, mais me reprends.

Je ne suis pas venue ici pour me battre, bien au contraire. Papa m'a demandé, comme un service, de ne pas chercher la bagarre. J'ai promis de faire un effort, pour lui.

Aussi, j'entame une discussion civilisée. Après tout, on ne s'est pas vues depuis presque six mois. Nous échangeons quelques banalités. Rien de ce que je lui explique ne l'intéresse, et réciproquement. Nous sommes assises toutes les deux dans le salon, je sirote un café, elle une eau gazeuse. Le café, me rappelle-t-elle, jaunit les dents et nuit aux équilibres du sommeil. J'oubliais que ma sœur est dans sa grande phase d'inspiration pseudo-zen et bouddhiste sur le recentrage de soi. Je respecte infiniment cette philosophie, pas l'interprétation que Chloé en fait. Mais je prends sur moi et, pour sortir de toute discussion périlleuse, je me concentre sur la grande nouvelle du moment.

– Parle-moi un peu de ton fiancé.

– Je ne sais pas par où commencer, s'anime-t-elle enfin. Il a une très bonne situation, évidemment. Il travaille avec papa et ne cesse de monter les échelons. Bientôt, il aura atteint un niveau tout à fait acceptable.

Je cache mon sourire le mieux que je peux. La première chose qu'elle me dit de son mec, avant même son nom, c'est qu'il a un poste encore moyen mais que ça va s'arranger. Ambiance...

– Je vois. Et vous vous êtes rencontrés comment ?

– Je viens de te le dire ! Il travaille avec papa au siège, s'impatiente Chloé, comme si j'étais trop bête pour comprendre.

Zen, Hél, reste zen. Tu as promis... J'opte alors pour ma voix la plus douce.

– J'ai bien compris, mais ça ne me dit pas « comment » : coup de foudre à la machine à café ? Panne d'ascenseur en binôme ? Erreur de livraison de courrier ?

Panne d'ascenseur... cette seule idée me donne des vapeurs, mais je tique. Chloé semble un peu moins à son aise. Je sens que je vais aimer la suite...

– Rien d'aussi bêtement sentimental, pique-t-elle. On n'est pas dans un de tes romans ridicules ! Non, je l'avais repéré depuis plusieurs semaines, mais il ne semblait pas comprendre mes invitations, mes allusions. Alors j'ai demandé à papa de lui proposer d'être mon cavalier, et voilà.

– Et voilà quoi ? Après ce rencard arrangé, vous en êtes où ? Installation ? Fiançailles, tout ça ? Ou tu attends qu'il ait atteint un niveau plus qu'acceptable dans l'entreprise de papa ?

Chloé ne semble pas mesurer l'ironie de ma question. Pour ma part, il y a quelques jours encore, j'aurais mal jugé ce petit arriviste prêt à se prostituer pour pérenniser son poste. Mais mon regard a changé depuis Alexandre.

J'ai compris qu'on n'a pas toujours le choix quand le grand patron dit « je veux ». Même pour de mauvaises raisons. Après ce réveillon, lors d'un de ces coups de fil du soir, les seuls au cours desquels on discute vraiment, je dirai à mon père que ce n'est pas une façon de traiter ses employés. Je le dois à tous les gars comme Alexandre. Et visiblement, il y en a plus que je ne le croyais. Voilà que mes pensées repartent vers lui ! Je vais devoir être plus disciplinée si je veux tenir la distance tout au long de la soirée. Je prête une oreille distraite aux propos de Chloé, mais je sursaute néanmoins, et lui demande de répéter sa phrase. J'ai dû mal la comprendre.

– Je disais qu'il est prématuré de parler emménagement puisqu'il n'y a rien eu de concret entre nous.

– C'est-à-dire « rien de concret » ? Vous n'avez pas couché ensemble ? En quatre mois ? Alors que vous bossez dans la même boîte ? Tu es sûre qu'il n'est pas gay ? demandé-je tout en me disant que si, en quatre mois, elle n'est pas arrivée à conclure, c'est à elle que j'aurais dû offrir le deuxième cadeau destiné à la fiancée d'Alexandre.

– Mais non, voyons ! proteste ma sœur en montant dans les aigus. Ça te surprend peut-être, mais dans le milieu où j'évolue, les hommes prennent leur temps.

– Je te signale que j'évolue dans le même milieu que toi et que ta certitude est loin d'être une généralité. Je ne te dirai même pas le nombre d'hommes qui, au contraire, seraient prêts à aller très vite à l'essentiel, justement à cause de leur occupation. Ça prouve que ton mec est un homme bien, je te l'accorde. Mais il y a une différence entre coucher deux heures après avoir rencontré un homme - mon Dieu, cette simple idée évoque un souvenir si précis que j'en rougis ! - et quatre mois sans rien faire. Mais rien de rien ? Pas de sexe, j'ai compris, mais au moins, je sais pas... des préliminaires ? Un baiser ?

L'embarras de Chloé me met au bord du fou rire. Je me contiens pourtant.

– Mais alors explique-moi pourquoi maman me l'a vendu comme un fiancé ?

– Parce que dès qu'Alexandre aura compris tout ce que je peux lui apporter, il ne tardera pas à devenir vraiment mon fiancé. Et ce soir fait partie du... plan pour y parvenir.

Mon Dieu, ce pauvre garçon sait-il qu'il tombe dans un véritable guet-apens, entre la dinde et la bûche au beurre ?

Soudain, mon cerveau se met en pause et rembobine de lui-même la discussion. Elle a bien dit « Alexandre » ? Ce doit être une coïncidence. Ça ne peut être que ça, non ?

Mon sang se fige, mes mains se glacent devant le doute terrible qui me submerge. Je dois savoir où je m'embarque.

Je ne vais pas attaquer de front, au risque d'être trop transparente. Je reprends d'un ton posé qui me surprend moi-même. Je dois en apprendre plus sur lui. Ce n'est probablement qu'un drôle de hasard dont je rirai avec « mon » Alexandre tout à l'heure. Je pourrais lui demander son nom de famille, mais ça ne m'avancerait pas à grand-chose. En revanche, je peux grappiller quelques indices pour corroborer ou infirmer mon soupçon.

– Et ça ne l’embête pas de ne pas passer le réveillon avec sa famille ? Il a des frères et sœurs ?

Des parents ?

– Je n’en sais rien. Je m’en fiche pour être honnête. Mon réveillon passe en premier.

– Ça dépend ! dis-je en insistant afin de vérifier le doute affreux qui m’êtreint autant que le degré d’égotisme de ma sœur. Il est de Paris ?

– Non, il est arrivé ici pour un stage, puis papa l’a gardé.

– Mais c’est super égoïste, Chloé ! Très loin de tes nouveaux principes de vie. À moins que l’altruisme ne soit pour toi qu’un mot décidément très vague !

Je sens ma patience partir au loin, et je tente de redescendre en pression. Mais la possibilité que ce soit bien Alexandre qu’elle traite comme quantité négligeable me rend folle. Un message sur mon portable m’annonce de surcroît que mon amant est en route pour le lieu de son supplice et qu’il n’en a pas du tout envie. Le temps presse. Je dois savoir si ce prénom est une coïncidence ou pas pour tenter de limiter les dégâts. Et je dois le savoir vite. Je pousse plus avant mes questions.

– Imagine, je ne sais pas, un gars de Marseille ?

– Eh bien il ira pour le Nouvel An, voilà tout ! Ce n’est pas tous les jours que le grand patron invite un employé, si prometteur soit-il, à son réveillon en famille... Ah non, au Nouvel An, je compte bien l’avoir à mon bras pour la soirée que j’organise. Il n’aura qu’à faire ses fêtes en famille plus tard. Et puis je ne sais même pas s’il est vraiment Marseillais. Et pour tout te dire, cette conversation m’agace. Si tu tiens à m’énervier avant l’arrivée d’Alexandre, cela ne va pas me plaire, et à maman non plus, menace-t-elle comme si nous avions encore 6 ans.

Qu’est-ce qu’elle est pénible ! Je suis avec elle depuis vingt minutes et je frôle déjà mon seuil de tolérance. Que ce soit « mon » Alexandre ou pas, comment peut-elle proférer de telles absurdités ? Décaler son réveillon familial ! Le pire, c’est que ça ne la choque même pas !

Notre père descend, juste à ce moment délirant, en smoking. Ses cheveux blanchissent, mais il garde une énergie intacte et pose un baiser sur le front de chacune de ses filles, tout en nous questionnant sur le sujet de notre conversation.

– Héloïse me fait la morale parce qu’à cause de moi, Alexandre va rater son réveillon en famille.

– Oui, je lui disais que si cet homme venait de loin, il ne pourrait pas voir sa famille durant les fêtes. Alors, est-ce qu’il est de Paris ?

– Dulac ? Non, de Marseille ! Effectivement, je n’avais pas vu les choses sous cet angle... Héloïse, ça va ? Tu es toute pâle !

– Oui, non, enfin c’est pas sûr, j’ai juste besoin de prendre l’air.

Le cœur battant à tout rompre, je me lève précipitamment en empoignant ma pochette. Il faut absolument que je sache le nom de la pseudo-fiancée de mon presque ex et, le cas échéant, que je le prévienne avant qu’il ne tombe dans ce fichu traquenard. Deux hommes de même profil, du même endroit, ça ne peut plus être un hasard. Je me souviens de ce qu’il disait sur l’Allemagne. Sa boîte a une succursale à Munich... Mon interlocuteur principal sur ce dossier est ce fameux A. Dulac. Le faisceau de présomptions est trop dense pour douter encore. Alexandre, mon amant, A. Dulac mon

collaborateur et la cible de ma sœur seraient une seule et même personne ! Une personne qui va arriver d'un instant à l'autre et que je dois avertir.

Mon étole glisse au sol lorsque je me lève. Le hurlement est immédiat.

– Héloïse ? Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que c'est que cette horreur ? Maman !!! Viens vite !

Et voilà, il ne manquait plus que ça ! J'ai présenté à Chloé mon dos nu, mon décolleté appréciable... et mon tatouage !

Sans surprise, cette peste n'a pu résister au plaisir d'alerter notre mère à ce sujet. J'entends déjà ses talons résonner sur le parquet. Dans trois secondes, ça va être ma fête. Mais je dois parer au plus urgent et joindre Alexandre... Trop tard !

À peu de chose près, les imprécations de ma mère sont les mêmes que celles de ma sœur. Si la situation n'était pas aussi pourrie, je rigolerais de voir Chloé dangereusement devenir le clone de notre mère. Mais en fait je n'ai pas du tout envie de rire. Et pas parce que mon nouveau tatouage est loin de faire l'unanimité.

Appelé à se prononcer, mon père concède que je n'ai pas opté pour le tatouage le plus discret du monde, mais que c'est malgré tout une pièce remarquable.

D'un geste, il me fait signe d'approcher afin de l'examiner de plus près.

– Cela a dû durer des heures, sans doute même des jours, remarque-t-il simplement.

– Oui, ça ne se fait pas entre deux réunions, concédé-je avec un sourire.

Je sais qu'il me pardonne cette nouvelle extravagance. Depuis que j'ai quitté la maison, il estime que son autorité sur moi est des plus réduites. À plus forte raison depuis qu'il m'a engagée et me confie des responsabilités croissantes.

– Le temps que ça a pris ! C'est tout ce que tu trouves à dire ? Mais qu'est-ce que les gens vont penser de ça ? demande ma mère sans que je sache dans son geste si « ça » désigne le tatouage ou ma petite personne.

Et l'heure qui tourne sans que je puisse m'éclipser pour appeler Alexandre ! Il va arriver d'une minute à l'autre, ce n'est pas possible autrement. Et je ne l'ai même pas prévenu de ce qui l'attend. Merde ! Merde ! Merde !

Je me lève au milieu de la tirade de ma mère et sors sur l'immense terrasse. J'allume une cigarette et tape frénétiquement un message à l'intention d'Alexandre.

[Où es-tu ? Il faut que je te parle. D'urgence !!]

Silence. C'est pas vrai ! Et sa promesse de me répondre au moindre pépin ? Là, c'est pas un

pépin, c'est un cataclysme en gestation ! Je renouvelle mon message.

Ma mère frappe trois coups impatients à la vitre. Je regarde une fois encore mon portable, renvoie un troisième message et rentre.

Aussitôt, elle m'entraîne, me fait asseoir et entreprend de me parler avec un calme presque plus inquiétant que ses cris deux minutes plus tôt.

C'est pire, on croirait qu'elle s'adresse à quelqu'un de mentalement instable. J'aime les tatouages, d'accord ! Je suis aussi chef de service pour mon père, je paie mes impôts et, à Munich, je porte les courses de ma voisine de palier parce qu'elle est enceinte. Bref, pas de quoi me faire fichier au grand banditisme !

Un bip. Enfin !

Tout en continuant à écouter ma mère se demander pour quelle raison je cherche systématiquement à la mettre mal à l'aise et à envenimer les situations, je lis le message d'Alexandre.

Le sang quitte mon visage et mes mains tremblent lorsque je lis.

[Je t'appelle dans deux minutes,
j'arrive chez le grand méchant loup !]

Mon cerveau intègre en un clin d'œil que si *lui* arrive chez le grand méchant loup, la sonnerie qui retentit au même instant, c'est...

Alexandre

Résidence Charile, dix-huit heures vingt-huit

Trois messages d'Héloïse arrivent en même temps ! À l'instant même où je sonne à la porte de la maison du patron. Enfin, maison... on ajoute vingt mètres carrés et on peut dire manoir. Le cœur battant d'inquiétude à l'idée de ce qui peut la bouleverser, je lui demande quelques minutes de patience avant de l'appeler. Un message ne suffira pas. J'ai besoin d'entendre sa voix pour m'assurer que tout va bien. Et pour ce faire, il me faut quelques minutes, d'autant plus que la porte s'ouvre. Je ne sais pas pourquoi je devrais être étonné par cette immense demeure, mais je suis malgré tout impressionné.

Tout comme je le suis par la femme au visage avenant qui se tient devant moi. Elle ne ressemble pas au souvenir que j'ai de Madame Charile. Je me souviens d'une femme grande, mince, à la limite de la maigreur, plutôt hautaine, et sans un cheveu qui dépasse. Je me suis même demandé si c'était une perruque.

Rien à voir avec celle qui me reçoit. La petite cinquantaine, brune, elle n'est pas très grande et dégage une gentillesse naturelle très éloignée de mon souvenir.

– Bonsoir Madame, je suis Alexandre Dulac.

– Bien sûr, Monsieur Dulac, entrez... Si vous voulez vous débarrasser, propose-t-elle en tendant la main vers mon manteau et mon sac rempli de cadeaux. Madame ne va pas...

– Alexandre !!!!! Enfin tu es là !

La voix pointue de Chloé m'agresse les oreilles, alors que son parfum fort monte à mes narines. Elle arrive quasiment au pas de course, les joues rouges et les yeux brillants d'un sentiment qui ressemble à de la colère. Je suis surpris et jette un œil à mon portable pour vérifier l'heure. Et pas de nouveau message d'Héloïse, je ne sais pas si je dois en être rassuré. En tout cas, je ne suis pas en retard.

Chloé se pend à mon cou, je dépose un baiser distrait sur sa joue et lui demande si tout va bien.

– Oui oui, juste ma sœur qui fait encore des siennes. Il faut toujours qu'elle n'en fasse qu'à sa tête ! Et bien sûr, juste ce soir ! Juste maintenant ! Je dois être affreuse !

– Non, tu es très bien.

Ma réponse est machinale. Sa robe est élégante, mais lui donne dix ans de plus, quant à son décolleté, il n'est pas assez généreux pour ce style de robe. J'imagine une telle coupe moulant la poitrine parfaite d'Héloïse... Stop Alexandre ! Tu ne peux pas entrer dans le salon de ton patron avec

une érection monumentale ! Je cherche à retrouver le fil de la conversation.

– Je ne savais pas que tu avais une sœur.

– Eh oui, malheureusement ! Mais pas le genre de sœur que tu présentes avec fierté. Elle cherche toujours à se faire remarquer pour me contrarier. Je pense qu'elle est jalouse. Fais comme moi. Ignore-la ! C'est encore ce qu'il y a mieux à faire.

La réaction de Chloé m'agace. Les mauvaises relations dans une fratrie me surprennent toujours. Héloïse m'en a décrite de semblables. Mais ça sort franchement des schémas que je peux concevoir.

L'avantage de mon hôtesse, c'est qu'elle babille tellement que je n'ai pas besoin de suivre. Deux ou trois onomatopées bien placées suffisent. Le reste de mon cerveau reste libre. J'en profite pour envoyer un autre message à ma Mérida. Son silence me surprend et m'inquiète de plus en plus. Vite, saluer les parents Charile et demander quelques instants, en prétextant une urgence, pour l'appeler.

Je suis Chloé jusqu'au salon. Martin Charile se tient face à moi, assis dans un fauteuil et demande le silence d'une voix moins autoritaire que celle que je connais. Je souris. Visiblement, ici, ce n'est pas lui le patron ! À mon entrée, sa femme s'est levée. Elle se recompose à la hâte un visage poli, avec davantage de talent que sa fille, mais je devine chez elle aussi une profonde contrariété. Sans doute est-elle due à la fameuse deuxième fille que je devine, assise dans le canapé, tournant le dos à l'entrée. Je suis curieux de découvrir l'adolescente rebelle qui bouleverse tant cette famille.

Par-dessus l'assise en tissu ouvragé, je devine une chevelure de feu. Cette teinte est devenue depuis peu ma favorite. Je lance mon sourire le plus charmeur à la maîtresse de maison, lui tend la composition florale commandée à son intention, sans couleur orange comme son mari me l'a précisé.

Et là... mon œil est accroché par un détail. Une ligne de cou élégante, une carnation d'ivoire et, sous l'étole grenat, un maillage d'encre noir...

Non, je dois rêver ! Mon cœur manque un battement. Je réponds au remerciement de mon hôtesse par automatisme, le regard irrésistiblement attiré par le profil qui se découvre davantage lorsque je contourne le canapé pour serrer la main de mon patron. J'ai peur de me retourner et de réaliser dans quel piège je viens de tomber. Martin Charile ne me laisse pas le choix.

– Mon jeune ami, avez-vous déjà rencontré ma fille cadette, Héloïse ?

Je me retourne lentement en priant pour que personne ne s'étonne de mon visage exsangue. Assise, dans une sublime robe noire gainant son corps, le visage aussi pâle que le mien, Héloïse lève les yeux.

Le trouble que j'y lis me poignarde. À croire que les hostilités ont déjà commencé. À quel sujet ? Nous ? Visiblement pas, vu la façon dont elle se lève.

– Alexandre, c'est ça ? demande-t-elle d'un ton poli, comme si elle n'avait pas soupiré mon nom ces quatre dernières nuits, comme si son corps ne connaissait pas le mien par cœur. Enchantée, je

suis Héloïse. Elle me tend sa main que je serre quelques instants. Sa peau est glacée, mais elle est traversée par un frémissement que je connais bien d'autant qu'il me parcourt également.

– Oui, Alexandre. Bonsoir, Héloïse. Je ne savais pas que Chloé avait une sœur... Je suis surpris mais... enchanté.

Je ne reconnais pas ma voix, guindée, trop aiguë.

J'aimerais sentir son corps à nouveau contre le mien, et même à cette distance je sens qu'elle le désire aussi. Elle doit porter des talons immenses. Elle paraît moins petite que d'habitude.

Moins petite, mais tellement plus tendue. J'ignorais que le patron avait deux filles. Et elle, savait-elle qui j'étais ? J'ai besoin de réponses et l'échange d'amabilités creuses et artificielles ne m'en donne guère, pour l'instant, l'opportunité.

Héloïse

Il est là. Jusqu'à la dernière seconde, j'ai espéré que cela ne pouvait être qu'une incroyable coïncidence. Mais quand j'ai entendu sa voix dans l'entrée, alors même que ma mère continue de déverser à mi-voix ses reproches auxquels je ne prêtais pas attention, j'ai su.

Mon corps réagit à la voix de mon amant. Je vibre alors qu'il n'est même pas encore dans la pièce. Autant dire que lorsque son parfum parvient jusqu'à moi, malgré la fragrance horriblement lourde de Chloé, je ne suis plus que sensations. Je reste assise le plus longtemps possible pour me redonner une contenance.

Lorsque je jouais au poker avec des copains, le masque que je parvenais à arborer m'avait valu le surnom de poker face. C'est le moment ou jamais de le retrouver.

D'ailleurs je remarque, lorsqu'Alexandre se tourne vers moi, qu'il est à peu près aussi doué, même si son regard brûle d'émotions intenses que je ne parviens pas à isoler.

Nos peaux réagissent à une simple poignée de mains. Qu'avais-je pensé, la première nuit ? Qu'il pourrait m'amener aux portes du septième ciel d'une poignée de mains ? C'était heureusement exagéré, mais pas tant que ça. Ma parole, il joue avec le feu !

Je profite des échanges de banalités pour lancer.

– Je sors fumer.

Vite, je dois m'éloigner quelques minutes afin de retrouver une contenance. Comment réagir alors que cette soirée qui n'en est qu'au début menace de tourner au cauchemar !

– Je peux t'accompagner ?

Je retiens avec peine un frémissement en entendant cette voix qui m'a enivrée au cours de ces dernières nuits et esquisse un mouvement d'humeur comme une protection dérisoire, tout en sachant qu'il le perçoit et sait comment l'interpréter.

– Alexandre, tu fumes ?!

J'ouvre grand les yeux en considérant ma sœur. Sérieusement, elle ne sait même pas ça ? Elle a réellement passé du temps avec Lui ?

Il hausse les épaules avec nonchalance et m'emboîte le pas, l'air de rien.

Je sors – mon étole sur les épaules comme seul rempart contre le froid – sur la terrasse qui prolonge le salon et m'accoude à la balustrade en fer forgé. Je laisse mes yeux errer sur le paysage brumeux, éclairé çà et là par les halos orangés des lampadaires ou les éclairages multicolores des festivités. Contrairement au plaisir que j'ai pris à les regarder depuis son appartement hier soir, je ne les remarque même plus.

Comme j'aimerais me retrouver dans n'importe quel autre lieu de fête. N'importe où, sauf ici, en fait. Ma mère et ma sœur sont au top de leur forme. Elles l'ont prouvé en découvrant mon tatouage. Mais je sais que ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Elles sont égales à elles-mêmes. Le problème principal, c'est Sa présence à Lui, et l'émotion qu'elle génère chez moi.

En quittant son appartement, ce matin, je pensais lui avoir dit adieu. Contrairement à ce que j'avais cru lorsque je l'ai suivi le premier soir, ça n'a rien eu de facile, ni d'évident. J'ai passé la journée à douter, pour la première fois de ma courte vie amoureuse, du bien-fondé de ma décision, tout en me répétant que concrètement je n'avais rien à lui offrir. Je n'avais prévu de le revoir qu'après cette fichue soirée afin de lui remettre son cadeau. Je m'étais même promis de ne pas céder à l'envie de passer une dernière nuit dans ses bras pour ne pas laisser d'autres tentations se dresser devant moi.

Merde ! On avait été si clairs le premier soir ! En toute mauvaise foi, j'occulte les doutes qui ne me quittent plus depuis cette première nuit. Pire, je sais que j'hésite encore. Et nous voilà embarqués ensemble dans cette galère, pris au piège des caprices de ma sœur.

Et ce coup du sort n'est pas le moindre des obstacles. Je sais, de leur bouche à tous les deux, qu'il n'y a rien eu entre eux, mais Chloé veut cet homme, ce qui me donnera automatiquement le rôle de la méchante. Déjà qu'elles croient que je me suis fait tatouer pour gâcher leur soirée !

Sans surprise, quelques instants plus tard, la porte-fenêtre coulisse de nouveau. Le bruit des conversations, les chants de Noël en sourdine et les odeurs du dîner en cours de préparation m'assaillent brièvement avant d'être étouffés quand Alexandre referme derrière lui. Il s'installe près de moi, s'appuie également à la balustrade, mais il se tourne résolument vers l'intérieur. Pour plus de discrétion probablement.

– Comme ça, on ne risque pas de se faire surprendre, explique-t-il comme si, une nouvelle fois, il lisait dans mes pensées.

Il sort son paquet de cigarettes, m'en offre une et me tend sa flamme, en parfait gentleman. Nous fumons quelques instants en silence.

– Bordel, Héloïse, je ne sais pas quoi te dire !

– Et moi donc !

À la différence de lui, capable de contrôler ses mouvements comme sa voix, je ne suis que frémissements maintenant que nous sommes seuls. Un étrange cocktail fait de l'excitation qui saisit spontanément mon corps à son contact et de la frustration de ce hasard funeste.

– C’est ce que tu voulais me dire tout à l’heure dans tes messages ?

– Oui, excuse-moi mais pour le moment j’ai pas d’autre scoop sous la main. Quand Chloé a dit ton prénom, j’ai d’abord pensé à une coïncidence, et j’ai donc voulu en savoir plus. C’est mon père qui a précisé que tu venais de Marseille. Je me suis alors précipitée pour t’appeler. Et cette conne d’étole a glissé.

Devant son regard perplexe, je rejoue la scène et fais couler la pièce de tissu jusqu’au bas de mon décolleté avant de la remonter rapidement. Il esquisse un sifflement et un juron.

– La réaction a été... nucléaire. C’est pour cela que je n’ai pas pu t’avertir... Putain, je n’ai pas compris que c’était Chlo ! J’aurais dû tilter à son nom, ou toi d’ailleurs ?

– Je me dis la même chose depuis tout à l’heure, mais pour être honnête, je crois qu’on n’a à aucun moment prononcé de prénoms ou de noms. Tu te souviens, tu ne voulais rien de personnel entre nous... Pardon, c’est mesquin. Je crois que je suis un peu déboussolé et il y a de quoi ! Ce matin, tu me dis que tu préfères ne plus me revoir. J’en ai été malade toute la journée. J’avais prévu de te rejoindre dès la fin de la soirée. Ma sœur m’a ordonné d’être meilleur et de te convaincre de tenter le tout pour le tout parce que son coup de cœur pour toi est comparable au mien. Et je n’ai cessé de chercher toute la journée comment écourter cette soirée. Et maintenant te voilà, mais derrière un mur de glace.

– Pas un mur de glace, Alexandre, derrière ta « presque fiancée ».

– Ne dis pas de conneries, Héloïse, reprend-il, toujours figé dans sa posture neutre comme si nous échangeions des banalités.

Seul son regard, lorsqu’il m’effleure en balayant le paysage, montre qu’il ne badine pas du tout.

– Elle n’est pas ma fiancée, ni de près ni de loin. Si je ne craignais pas de te faire peur et de te faire fuir encore plus sûrement, après m’avoir balancé des horreurs, je te dirais que tu es nettement plus proche de la définition d’une fiancée. Bon sang, elle ne sait même pas que je fume et je ne savais même pas qu’elle avait une sœur ! Je te le dis et je te le répéterai autant de fois qu’il le faudra. Mon patron, donc ton père, si je poursuis mes brillantes déductions, m’a demandé d’accompagner ta sœur lors de soirées en rapport avec les relations publiques du boulot, rien de plus. Est-ce qu’il aurait aimé que j’aie plus loin ? C’est fort possible. Mais si tu n’avais pas aussi peur de nous laisser une chance à tous les deux, tu me laisserais dire à ton père que ce n’est pas de cette fille-là dont j’aimerais m’occuper.

Cette fois, il me fixe carrément et je frissonne tout aussi sûrement. Je sais que je dois lui répondre, tuer tout espoir en lui. Mais pourquoi cette idée me tétanise-t-elle à ce point ?

– Je n’ai pas peur...

Ma voix n’est qu’un soupir, là où j’aurais voulu me montrer tranchante et sûre de moi.

– Pardon ? reprend-il en se penchant vers moi comme s’il ne m’avait pas entendue. Tu disais Héloïse ?

– Je disais que je n’ai pas peur. Ma voix est un peu plus ferme, quoique. Je n’ai juste pas assez de place dans ma vie pour une histoire. Tu le savais avant qu’on aille chez toi le premier soir. Je ne t’ai pas pris en traître.

– Je sais, soupire-t-il. Et j’étais d’accord. Mais ça ne t’arrive jamais de ne pas suivre tes plans, de suivre ton instinct ? C’est étrange, je t’aurais crue plus aventureuse. Je me suis trompé ?

Alexandre laisse les mots flotter entre nous, au milieu de nos fumées qui s’entremêlent, pour me laisser le dernier mot de notre mise au point.

Je suis incapable de lui répondre. Je repense à ce qu’il m’a confié, malgré lui, par e-mail, l’autre soir. A-t-il fait le lien ? Parce que cet aparté privé auquel je repense me laisse à penser que, contrairement à ce que je croyais, ce n’est pas la perspective de me perdre ce matin qui l’a fait se déclarer, mais des doutes similaires à ceux que j’ai eus depuis le départ.

Le silence s’étend, glacial, asphyxiant. Une seule façon de me réchauffer me vient à l’esprit et tente de s’y insinuer, celle précisément que je dois nous refuser. Un long soupir me laisse perplexe. Est-il déçu ? Comprend-il mes réticences ? Mais il reprend d’une voix douce.

– Que veux-tu faire ?

Je réfléchis un instant avant d’admettre, comme on reconnaît une défaite, qu’il est préférable de continuer à faire comme si nous ne nous connaissions pas. Autant poursuivre dans cette voie. Cette trahison me pèse. Cette nouvelle renonciation me désespère. Pourtant, ce coup du sort me paraît être LE signe que ma décision était la plus sensée. Peu à peu, je le sens prendre ses distances. Ce n’est rien de physique, ou alors une question de millimètres, mais l’alchimie forte entre nous est en train de se déliter, par ma faute.

– Si tu penses que c’est ce qu’il y a de mieux pour coller aux critères de ta famille, souffle-t-il en désignant d’un geste imperceptible le salon où ma mère et ma sœur discutent.

De nouveau, j’enfile mon masque de fille intouchable, prête à entrer en scène. Alexandre le perçoit, et ne cherche même pas à m’effleurer lorsqu’il s’efface pour me laisser entrer.

Que le spectacle commence !

Alexandre

Elle renonce. Encore. Mais les raisons ce soir sont différentes. Ce matin, elle ne voulait pas de notre histoire. Ce soir, elle ne peut pas s'opposer à sa famille. Je ne suis pas sûr que le problème soit maintenant plus simple, mais au moins elle n'a pas nié que nos sentiments existaient bel et bien. Cette consolation est dérisoire, pourtant elle représente beaucoup pour moi. Une base peut-être... je ne sais pas, mais je veux y voir du positif.

Avant de quitter la terrasse, j'envoie un message à Valentin et Daphné pour leur apprendre cette péripétie inattendue et dingue.

Leurs réactions ne se font pas attendre. Valentin rigole de cette histoire à rebondissements, alors que Daphné me recommande de veiller sur Héloïse. Elle se souvient de ce que je lui ai confié au sujet de sa famille et son conseil est plus que judicieux. J'aime que l'instinct protecteur de ma sœur pour sa famille s'étende naturellement à ma belle. Et je suis bien décidé à écouter ce conseil comme les autres.

D'abord parce que je ne supporterai pas toute la soirée qu'Héloïse soit mal. Mais aussi parce que je veux lui prouver qu'on a notre chance face à sa famille, et pour cela il faut qu'elle me sente à ses côtés. Malgré ce que cela implique, me dis-je en pensant à son père.

De retour au salon, ma décision est prise. Je la lui signifie d'un long regard – échappant à tous les autres – qui lui fait baisser les yeux.

Je note qu'elle esquisse un sourire. Est-elle soulagée de me voir désobéir à sa requête ? Il semblerait. Héloïse est perdue. Par ma faute. Je devrais m'en sentir coupable, mais j'en suis plutôt réconforté, comme une nouvelle preuve que tout n'est pas fichu.

Notre hôtesse nous fait asseoir et sonne. Sérieux ? Ça se fait encore de sonner la « domesticité » ? La femme qui m'a reçue, Laurette si j'en crois les remerciements qu'Héloïse et son père lui adressent, arrive avec une table roulante. Dessus, je vois trois toasts sur chacune des assiettes individuelles avec napperon en prime.

J'adresse un coup d'œil complice à Héloïse qui hausse un sourcil : elle m'avait prévenu. Je lui envoie discrètement un message.

[Oui, mais je suis un rebelle. Un Marseillais quoi !]

Un bouchon de champagne saute. Cinq coupes de kir au cassis apparaissent.

Je fais un signe de la main à Madame Charile pour refuser la mienne.

– Pardonnez-moi, je ne bois pas d’alcool à l’apéritif. Serait-il possible d’avoir un jus de fruits ou une eau pétillante ?

Bingo. Mon hôtesse pince les lèvres comme si je l’outrageais, demande à Laurette ce qu’elle a à me proposer et lance un venimeux « quelqu’un d’autre veut bousculer nos traditions ? » qui, malgré le sourire de façade, montre que je viens de perdre des points. Je lui rends son regard de défi. Héloïse saisit l’occasion au vol.

– Une eau gazeuse pour moi aussi. Mais ne te dérange pas Laurette, je vais la chercher. Alexandre, eau gazeuse ?

– Volontiers. Besoin d’aide ?

– Allons donc ! intervient la maîtresse de maison. Ne soyez pas ridicule ! Vous êtes notre invité. Héloïse aime se faire remarquer par son refus du fonctionnement de la maison, c’est tout !

– Vous savez, chez mes parents, chacun sert les autres et la maison fonctionne. Mais je m’incline. Merci Héloïse.

Le temps que dure l’absence de ma Rebelle, les discussions se nouent, feutrées. Mère et fille parlent dans leur coin. Le père m’interroge sur mes loisirs.

Le retour d’Héloïse relance le rituel. La discussion sur les familles. J’entends des noms que je ne connais évidemment pas, ceux qui se sont mariés, ceux qui ont divorcé – on baisse un peu le ton pour ceux-là – ceux qui ont eu des enfants. Bref, ce n’est passionnant pour personne. À commencer par Héloïse qui me texte.

[Si on demande des nouvelles
de cousin Machin,
tu crois que ça marche ?]

Je masque mon sourire derrière mon verre et avale de travers lorsqu’elle met ses mèches devant ses yeux pour ressembler à un des personnages de la famille Adams.

– Marie, je crois qu’on lasse notre invité, remarque Martin, une pointe d’espoir dans la voix.

C’est au tour d’Héloïse d’avaler de travers. Se souvient-elle de la conversation que nous avons eue hier avec ma sœur ? Apparemment oui, ou alors je saisis mal le sens de son petit sourire triste. Il ne m’est pas directement adressé, mais il me réchauffe le cœur. C’est ça ma belle, repense à l’entente instantanée que tu as eue avec ma sœur ! Chaque pas que tu fais dans ma direction est bon à prendre.

Je suppose qu’il est dix-neuf heures quarante-cinq, car nous sommes invités à passer dans la salle à manger où le dîner va être servi.

Monsieur Charile préside, sa femme en face de lui. Je suis placé à sa droite, Chloé à mes côtés.

Héloïse est seule face à nous, près de son père. Cette place ne la gêne pas car la discussion est exclusivement entretenue par Chloé et sa mère. Mon patron prononce parfois quelques mots, quant à ma Mérida, elle semble absente, perdue dans un monde parallèle.

Par SMS, je lui demande si ça va. Un sourire poli me répond. Je serre les poings sous la table. Ma Rebelle est fougueuse, engagée, passionnante ! Ce n'est pas cette poupée inerte qui chipote ses huîtres et se fait toute petite dans son coin.

Je profite de deux secondes de silence – je les ai guettées – pour demander de but en blanc.

– Et toi, Héloïse, tu fais quoi ? Tu travailles aussi pour ton père ? Je ne t'ai jamais croisé dans bureaux...

Les maîtresses de l'animation m'adressent un regard glacial. J'adresse mentalement des excuses à ma mère. Je ne suis pas impoli, juste soucieux de ma belle. Héloïse me décoche un regard furibond car elle sait que je pars à la pêche aux informations. Mais la réaction la plus inattendue est celle de Monsieur Charile qui éclate de rire.

– Si elle travaille pour moi ? Dulac vous êtes impayable. Héloïse est un membre actif de l'entreprise. Et très efficacement d'ailleurs. Et vous devriez être l'un des mieux placés pour le savoir.

Je le regarde, perplexe, et passe mes collaborateurs en revue. Soudain, la lumière se fait. Je suis sidéré.

– Tu es H. Charile du sauvetage de Munich ?!

Chloé se renfrogne de mon admiration, très sincère, mais étrangement Héloïse se recroqueville presque sous le compliment.

Je précise ma pensée.

– Nous travaillons ensemble ! Je suis A. Dulac. On a géré ensemble à distance toutes ces dernières semaines de crise... On a même échangé des e-mails encore ce matin...

Brusquement, je comprends la réponse glaciale de H. Charile quand j'ai évoqué mon plan cul en train de devenir autre chose. Mais quel con ! Dire que je craignais de m'être confié à un proche de Chloé qui aurait pu lui répéter ma confiance, mais non ! Je l'ai faite à la principale intéressée ! Je pince les lèvres pour retenir un sourire lorsque je croise son regard. Elle sait que j'ai compris et s'amuse de ma confession involontaire.

– Tu es donc H. Charile. C'est bizarre, à ta façon de procéder, jamais je n'aurais pensé que tu étais une femme.

– C'est ce qui se dit souvent à son sujet, lâche Chloé avec un sourire froid et le regard meurtrier. Ce n'est pas si étonnant, quand on y pense.

Cela ne rate pas. Ma Mérida courbe la nuque, incapable de répondre à cet affront, ni à l'allusion faite au fameux jumeau, car je suis persuadé que c'est bien de cela dont il s'agit. Au bureau, j'ai entendu des bruits de couloir sur la venimeuse Chloé. Je n'y croyais qu'à moitié. Elle ne me paraissait pas avoir le tempérament nécessaire pour être nuisible. Mais maintenant, je sais. Et Héloïse n'a pas exagéré ni menti sur la culpabilité qu'on fait peser sur elle et qui l'écrase d'un seul mot. À moins qu'elle ne sache qu'elle a tellement plus d'esprit que sa sœur que si elle se décidait à riposter, les dommages seraient terribles et irréversibles. Mais je ne peux pas laisser faire.

– Je ne comprends pas ta remarque, déclaré-je avec un sourire hypocrite à l'intention de ma voisine. L'affaire a été menée avec efficacité, une énergie parfaite et une autorité surprenante si on considère l'âge de ta sœur. Combien... 22, 23 ans ?

Bien sûr, mon interrogation est feinte. Je connais parfaitement son âge, mais autant jouer mon rôle correctement. D'ailleurs, je vais parachever dès maintenant mon opération de sauvetage.

– Qu'est-ce qui ne te paraît pas féminin dans toutes ces qualités ? L'énergie ou l'efficacité ?

Bim ! Héloïse m'adresse un sourire par-dessous son visage baissé, Chloé réfléchit au sens de mes paroles. Pas sa mère qui m'adresse un regard sévère. Mais le jugement est rendu par son père.

– Vous avez raison, Alexandre. Héloïse est capable de remplir des missions aussi bien, si ce n'est mieux, que ces collègues masculins, et ce malgré ses 22 ans. Dans son domaine, elle est respectée parce qu'elle fait de l'excellent boulot, non pas parce que c'est la fille du patron. Savez-vous que les premières semaines de son arrivée dans l'entreprise, elle ne signait que de ses initiales, jusqu'à ce que mes collaborateurs se plaignent d'ignorer à qui ils parlaient.

– C'est respectable de vouloir prouver ainsi ta valeur, je reprends à son intention. Promis, je ne trahirai pas le secret.

Cette fois, mon ange relève franchement la tête et ne peut s'empêcher de me regarder tout en hochant la tête. Cet échange va bien au-delà du travail, nous le savons l'un comme l'autre.

– Que pensez-vous de votre boss, Alexandre ?

– Pardon Monsieur ?

– Oui, que pensez-vous d'Héloïse comme boss ?

– Voyons, Martin, arrête de lui donner ce surnom ridicule. TU es le boss ! Héloïse est...

– Pardonnez-moi Madame, vous aussi Monsieur, mais je peux vous certifier que sur Munich, Méri... votre fille EST le boss.

– Je suis d'accord. Alors dites-moi franchement, qu'en pensez-vous ? insiste-t-il sans se soucier de la contrariété évidente qu'affiche son épouse.

– Elle est parfaite.

Je m'empourpre de la façon dont on peut interpréter ma phrase, surtout vu les yeux écarquillés de la principale intéressée.

– Je veux dire, elle est parfaite dans ce poste. Pointilleuse, carrée, très exigeante avec son équipe,

mais il suffit d'ouvrir les yeux pour voir qu'elle l'est plus encore avec elle-même. Je ne compte plus les demandes de précisions envoyées au milieu de la nuit ou pendant les week-ends. Vous avez fait le bon choix, Monsieur.

– Je pense aussi. Cela te rassure, Héloïse ?

De nouveau, ma belle semble être mal à l'aise face aux compliments de son père, autant que de l'hostilité des deux femmes de la maison. Elle se contente de hocher la tête.

– Tu as mené un cursus en ce sens. Tu viens de faire brillamment tes armes à Munich. Même tes collaborateurs en conviennent. Donc tu vas réfléchir à ma proposition pour le secteur Sud ? insiste encore le patriarche.

– Je t'ai déjà dit que le poste m'intéressait énormément, mais que je ne me sens pas capable, pour le moment, d'en prendre la direction.

– Vous parlez du projet Sud et Méditerranée ? Vous vous rappelez ce que je vous ai dit Monsieur, je suis prêt à y prendre n'importe quelle place, à plus forte raison si Héloïse devait m'intégrer dans son équipe. On fait du bon boulot sur Munich, non ? dis-je en me tournant vers elle.

Les deux filles de la maison sursautent, mais pour des raisons différentes. Héloïse semble hésiter, comme si elle cherchait le piège de cette annonce. Je soutiens son regard. Il est avant tout question d'opportunité professionnelle. Maintenant qu'elle sait qu'on évolue dans la même maison, elle doit se souvenir de l'attachement que j'ai pour les miens et mon souhait de guetter toutes les opportunités pour m'en rapprocher. Si cette mutation me permettait aussi de me rapprocher d'elle, de contrer l'une de ses résistances et d'entreprendre de la conquérir, que demander de plus ? Sans compter que j'aime vraiment bosser avec elle, malgré sa froideur, pour son efficacité et son exigence qui me boostent.

À mes côtés, je sens le regard de Chloé et, de nouveau, je souris intérieurement. La jeune fille au caractère toujours égal et charmant cache un tempérament nettement plus affirmé et vindicatif. D'ailleurs sa voix crisse comme de la craie sur une ardoise lorsqu'elle intervient.

– Mais ce poste est à Marseille ! objecte-t-elle, comme si c'était rédhibitoire.

– Exact ! C'est bien pour ça que je le veux !

– Mais il n'est pas question que je vive à Marseille, c'est... c'est... balbutie-t-elle, à court de mots.

– C'est chez moi ! Et retourner chez moi est l'une de mes priorités. Si cela peut se faire rapidement et sans quitter Héclonie, là où ton père m'a donné ma chance et où je me sens bien, alors je suis doublement candidat !

– Mais je te le répète, il est hors de question que j'aie à vivre à Marseille ! s'agace-t-elle en scandant sa phrase de petits coups sur la table.

Je hausse le sourcil, amusé de ce caprice. Ma nièce Chiara est plus impressionnante lorsqu'elle veut obtenir sa troisième « Reine des neiges » dans la journée.

– Mais Chloé, ton poste à Paris n'est pas remis en cause, glissé-je, comme si je ne comprenais pas son allusion.

Ses parents, pour leur part, ne semblent pas dupes, pas plus qu'Héloïse qui, tout en jouant avec son verre de vin, m'adresse quelques regards rapides et brûlants. Je sens que ma déclaration pèse dans sa réflexion. Dans quel sens va-t-elle faire pencher la balance ? Je ne le sais pas et suis gêné dans mon observation par les piaillements de sa sœur.

En dépit de ma bonne éducation, je ne peux retenir un petit soupir. Celui d'Héloïse est nettement moins discret et sa mère met fin à l'anicroche.

– Martin, tu es incorrigible, toujours à parler travail à table. Tu sais que ce soir, c'est La discussion interdite.

– Tout à fait, papa, renchérit Héloïse. On en est au plat principal et à cette heure-là, selon le planning, on parle culture.

Je me mords la lèvre pour ne pas sourire en repensant à l'explication détaillée que ma belle m'a fournie il y a deux jours, sans se douter que je l'expérimenterais en live. Pour le moment, tout ce qu'elle m'a décrit minute par minute s'est parfaitement réalisé, menu, quantité et discussions incluses.

Héloïse

Vingt-deux heures

Le dîner est terminé. Il s'est déroulé exactement comme je l'avais annoncé, même si Alexandre a pris plaisir, par petites touches, à perturber le cérémonial de maman.

J'ai failli m'étouffer lorsqu'il a avoué qu'il ne mangeait pas de bûche, parce qu'il ne consommait que les treize desserts provençaux. Ma mère n'a pas apprécié. Mais alors pas du tout.

Mon père, lui, s'est montré intéressé par ces traditions que son collaborateur a pris plaisir à détailler. Je l'ai écouté attentivement, fascinée par son attachement à sa culture.

– Des superstitions, a tranché maman, de moins en moins fan du beau Monsieur Dulac.

– Sans doute, a répondu Alexandre sans se départir de son sourire. Mais n'est-ce pas le propre de Noël d'allier sentiments religieux, superstitions et traditions ? J'ai grandi avec tout cela et le revendique, reprit-il avec son accent chantant, comme si personne ne l'avait interrompu.

Papa et moi l'avons, en revanche, plusieurs fois coupé pour le questionner et il a répondu à chaque fois avec patience et passion.

– Je ne vous pensais pas si Marseillais, a noté mon père. Sa remarque n'est pas lancée au hasard et pourra peser pour le projet Sud.

Nous sommes de retour au salon. Papa a pris place dans son fauteuil Louis XV, maman sur le sien. Chloé tente de se coller à Alexandre sur l'un des canapés, quant à moi j'ai choisi l'autre. Pour autant, nous pouvons nous observer à la dérobée, échanger quelques regards et sonder les réactions de l'autre lorsqu'un message lui parvient.

Je dois admettre qu'en m'envoyant régulièrement des textos pour tenter de me faire rire, Alexandre a considérablement amélioré ma perception de la soirée.

Nous voici donc partis pour deux heures de musique. Chloé déplore que maman reste attachée à ses vieux chanteurs.

– Ah non, Chloé ! Une fois, tu nous as imposé ta chanteuse vulgaire et sans talent, je ne renouvellerai pas l'expérience. Quoi qu'on en pense, on ne peut pas bafouer toutes nos traditions !

Alexandre frémit d'un soupçon de rire. Je pouffe carrément ce qui me vaut un regard réprobateur de ma mère.

Le temps s'égrène lentement, mais je suis presque apaisée. Malgré la tension du début de soirée, Alexandre a veillé sur moi, l'air de rien. Et cette attitude me touche profondément. Il m'envoie un message.

[Vingt-trois heures. Encore
combien de chansons
avant ton titre *number one* ?]

Je réfléchis un instant avant de poser trois doigts sur ma cuisse. Il hoche la tête, tout en gardant son regard braqué sur l'échancrure de ma cuisse.

De mémoire, il reconstitue mon entrelacs comme il l'a fait à plusieurs reprises de ses doigts ou de ses lèvres.

C'est un comportement imprudent, mais je ne dérobe pas mon corps à son regard, quels que soient les frissons qui en résultent.

Durant ce temps, « Adeste Fideles » laisse sa place à « Noël blanc »... ça se rapproche !

En voici les premières notes. Alexandre mime les paroles de la chanson, les yeux fermés, comme s'il chantait religieusement les paroles originales. Je retiens mon hilarité. La chanson arrive à son terme. Ouf ! J'ai tenu bon. Quoique ! Ce n'est pas une, mais trois fois que maman nous l'inflige habituellement. J'avais presque oublié. À la deuxième, les paroles me reviennent malgré moi, d'autant qu'Alexandre les articule plus nettement sans qu'un son franchisse ses lèvres appétissantes. Je toussote pour masquer le début d'un fou rire qui m'agite. Maman m'adresse un regard glacial et m'intime, d'un signe de la tête, l'ordre de mieux me tenir. Je fais ce que je peux, tout en essayant de chasser de mon esprit les images torrides de ce soir-là. Mais au troisième passage, et dernière écoute, dès les premiers accords, je ne pense qu'à ce père Noël souillard qui sera en retard pour distribuer ses cadeaux car, sous l'emprise de stupéfiants, il honore deux demoiselles peu farouches et craint que les agents de la force publique ne l'interpellent. Mon Dieu que j'aimerais rire à gorge déployée. Je mords l'intérieur de mes joues pour ne pas exploser, mais les larmes perlent au bord de mes cils.

Je les essuie discrètement et adresse un long regard à Alexandre. Tant pis pour la discrétion, je crois que jamais plus je n'écouterai de la même façon Tino Rossi.

Peu à peu, la pression retombe, je ressens même une certaine torpeur m'envahir. Je ne suis pas la seule.

Papa étouffe un bâillement. Il suggère qu'on anticipe les cadeaux.

– Enfin, tu n'y penses pas ! Les cadeaux seront ouverts à minuit, pas une seconde plus tôt ! Soit... dans douze minutes.

Douze minutes...

Nos regards se croisent. Les cadeaux ! Mon Dieu, je les avais presque oubliés.

Cet enjeu de notre pari, la cause de tout ! Je ne sais ce qu'Alexandre a prévu pour ma sœur. Mais je sais ce que j'ai acheté à sa pseudo-fiancée et ça va très très mal passer. Proche de la panique, je cherche à lui faire comprendre que j'aimerais lui...

Alexandre se lève, le plus naturellement du monde.

– Avant cet instant de réjouissances, je vais aller fumer une cigarette. Héloïse, ça te tente ?

Il m'a comprise ! À peine dehors, nos propos s'entrechoquent alors que nous tentons de garder une distance raisonnable et des apparences sauvées.

– Héhé, je suis désolé, je crois que le cadeau, ça va pas le faire.

– Non, moi non plus. Sur le coup, je te jure, je me suis dit que ça pouvait être sympa. Mais c'est Chloé quoi ! Je t'ai mis dans une merde...

– Je m'en fous. Je ne m'en fais pas pour moi. De toute façon, cela sera mon unique réveillon ici. S'il devait y en avoir un autre, cela serait avec toi, mais puisque ce n'est pas ce que tu souhaites...

- Alex, ne remets pas ça sur le tapis. Pas maintenant... Ce n'est pas une question de ce que je veux...

- Oh si, totalement. Surtout si on se retrouve à bosser ensemble sur le projet Sud à Marseille. Tu as bien compris que ta sœur n'en serait pas. Je crois d'ailleurs que tout le monde a compris ma position, sauf elle. Bon, ce n'est pas la question. Il n'y a plus d'obstacles. Parce que c'est bien ce que tu m'as dit, ce matin. Que rien n'était possible à cause de la distance ? Tu avais peur, même si tu n'en as rien dit, que je perturbe ton ascension ? Que se passerait-il si la distance n'était plus un problème et que l'on se donnait à corps perdu dans ce projet ? Ou alors tu vas demander à ce que je ne fasse pas partie de l'aventure ?

– Bien sûr que non ! Alexandre, je ne ferai jamais une chose pareille !

– Mais tu vas en être, oui ou non ? insiste-t-il.

– Je ne sais pas encore...

Je sais que je lui mens, ou que je me mens à moi-même. Je suis fan de ce projet. Et si en plus cela devait me rapprocher de lui... Stop ! Un problème à la fois.

– Que fait-on pour le cadeau ? demandé-je à nouveau.

– Il est trop tard pour faire quoi que ce soit. Mais je te préviens, Héloïse, j'assumerai notre rencontre, notre... enfin, je ne me tairai plus si les choses tournent mal. Je n'ai pas pu les empêcher de te bousculer tout à l'heure, mais ça n'ira pas plus loin ! assure-t-il.

– Ne dis pas de bêtises. Tu as fait beaucoup. Merci, vraiment.

– Tu me remercieras tout à l'heure, suggère-t-il en laissant glisser sur moi son regard hypnotique, un instant de plus que nécessaire.

On frappe à la vitre. C'est la fin de notre aparté et l'heure d'assumer... ou pas.

Héloïse

Minuit, la nuit de Noël

– Joyeux Noël !

Les cris fusent, aussi faux que d’habitude, sauf celui que nous échangeons, Alexandre et moi. Les embrassades durent quelques instants, puis les cadeaux sont distribués. Je vais chercher mes paquets dans le dressing de l’entrée. Alexandre entre à ma suite dans la pièce exigüe. Son grand corps fait barrage au mien et me masque au regard des autres.

L’œil éclairé d’une lueur que je connais bien, mon Mercure se penche sur moi et murmure contre ma bouche.

– Joyeux Noël. Il dépose un baiser, à peine une caresse, sur mes lèvres, et se redresse, un sourire satisfait sur le visage, alors que je m’approche pour le lui rendre... Mais à part ça, souffle-t-il, il n’y a que moi qui ai envie de poursuivre...

Il a l’air content de son petit effet et empoigne les différents paquets qu’il a apportés. Je l’imite sans riposter et nous rejoignons la salle à manger.

J’opère ma distribution, en commençant par mes parents, puis Alexandre qui marmonne, gêné, qu’il n’a pas de cadeau pour moi puisqu’il ne savait pas que...

– Pas de problème, au pire, tu m’en offriras un à Marseille... si on se retrouve là-bas.

Je m’empourpre, furieuse contre mon élan. Je sais qu’il m’a acheté un cadeau et j’ai continué à couvrir notre secret. Au lieu de quoi, je lui ai donné plus qu’un indice sur mes vœux. En même temps, dans le dressing, il n’a pas semblé beaucoup douter. Je suis distraite dans ma réflexion par la voix de Chloé.

– Trois cadeaux, Héloïse ? Oh là là, je suis gâtée, dit-elle en prenant une mine inquiète.

Je ne réponds rien et m’assieds sagement sur le canapé. Ici, même l’ouverture des cadeaux est ritualisée. Les parents, l’invité et, pour finir, les sœurs.

C’est donc d’abord mon père qui découvre le coûteux parfum choisi par sa femme, l’écharpe en cachemire de son aînée, la cravate et la pochette et, enfin, l’édition originale de Goethe. Ah, touché ! Sans oublier les cigares apportés par Alexandre.

Pour ma mère, les cadeaux vont dans le même sens, parfum, écharpe, un séjour en thalassothérapie offert par mon père qui, grand prince, accepte que Chloé accompagne maman à sa place. Ce renoncement me fait sourire. Je suis prête à parier qu'en fait, cela l'arrange.

Alexandre reçoit des cadeaux qui dénotent la volonté de lui faire bon accueil, un stylo de luxe, un portefeuille et, de la part de sa « petite amie », une écharpe parme. Elle est bien loin des étoffes écossaises qu'il a portées tous ces jours-ci, mais je ne dis rien. Ma cravate et ma pochette thématiques ne plaisent qu'à lui. D'ailleurs, il quitte sa sobre cravate argentée pour enfiler celle, rouge avec des rênes, que je lui ai achetée.

Mon cœur se serre soudain. Il ne reste que nous... Chloé et moi. Je n'ai que trois paquets à ouvrir et les déchire rapidement. Une étole mauve cette fois – difficile à porter avec ma nouvelle couleur de cheveux –, de la part de maman, un livre, de Chloé, sur le contrôle de soi par la méditation avec un sous-titre évocateur « La luxure n'est pas une fatalité du siècle ». L'ouvrage sent le renfermé et en l'ouvrant, je retiens un sourire narquois. Il est encore marqué du nom de son ancien propriétaire, une certainement délicieuse Rose Boulenger qui a dû s'en débarrasser dans un vide-greniers. Alexandre roule des yeux, choqué. Je hausse les épaules et ouvre le présent de mon père. Je pousse un cri : c'est un pass VIP avec hébergement pour deux personnes pour le prochain festival de Glastonbury. Je me jette sur lui pour l'embrasser.

Quelle que soit la programmation de l'an prochain, c'est un rêve que je caresse depuis longtemps et il va se réaliser ! À la façon dont les yeux d'Alexandre brillent, c'est un cadeau qu'il aurait aimé lui aussi recevoir !

– Bon, tu as fini de te donner en spectacle ? Je peux ouvrir mes cadeaux maintenant ?

Même le ton pincé de Chloé ne peut ternir mon humeur. Je n'avais pas remarqué qu'elle attendait pour ménager ses effets. Et la patience n'est pas son fort.

Avec emphase, elle annonce qu'elle commence par celui d'Alexandre qui, minaude-t-elle, n'a rien voulu lui dire avant. Je me crispe. Voilà, maintenant tout le monde est concentré sur elle.

J'adresse à mon amant un regard d'épagneul, mais il semble confiant. S'il savait... Je ne le quitte pas des yeux afin de ne pas louper une miette de ses réactions. Il sourit quand Chloé ouvre le premier paquet, le « Guide de culture générale à maîtriser pour le concours des miss France ».

Je suis assez fière de mon cadeau, que j'aurais choisi pour Chloé même sans ce pari insensé. Elle reste muette, visiblement froissée, mais ne dit pas un mot. Alexandre, lui, m'adresse un regard souriant en haussant les sourcils. À en croire sa mimique, ma trouvaille l'impressionne.

Il n'a encore rien vu...

Le second est une enveloppe gris métallisé où « Joyeux Noël » est écrit en rouge carmin. Le rouge de mon maquillage de chasse, celui dont Chloé pense qu'il me donne mauvais genre.

Le logo de la boîte est imprimé dans l'angle mais, visiblement, ma sœur ne le connaît pas. À la façon dont Alexandre écarquille les yeux, ce logo a l'air de lui parler. Il se tourne vers moi, partagé entre rire et vague inquiétude. Chloé lit et relit trois fois le bon cadeau. Il n'a fallu qu'un coup d'œil à Alexandre pour comprendre ma plaisanterie. Il est proche de l'hilarité, mais son contrôle m'épate. Je ne devine son état d'esprit qu'à la façon dont ses yeux pétillent. Pour ma part, je suis proche de la syncope devant le silence de ma sœur qui s'éternise. Dans son fauteuil, ma mère s'impatiente.

– Alors, qu'est-ce que c'est, ma chérie ? Un bon pour une journée au spa ? Pour une détente en amoureux ?

Notre fou rire se rapproche dangereusement, d'autant que Chloé a rougi. Elle dévisage Alexandre comme si elle allait exploser.

C'est peut-être le moment d'aller me préparer un bol de pop-corn, le spectacle va être beau à voir. Finalement, Chloé inspire profondément, expire lentement et applique toutes les méthodes de son cours de bien-être.

Elle se reprend plutôt bien, me prive du spectacle attendu, et répond à ma mère d'un ton pincé.

– Alexandre m'a offert un cours d'initiation à la... *pole dance*, lâche-t-elle.

Ma mère, horrifiée, écarquille les yeux façon manga et dévisage Alexandre comme si des pustules avaient recouvert subitement son beau visage.

– C'est un choix des plus... particuliers, Alexandre. Il y a une raison ?

– Je ne sais pas. Cela m'a paru original. Pourquoi, j'ai fait un mauvais choix ? Héloïse, cela t'inspire quoi ce cadeau ? Tu aurais aimé ?

Je vois où il veut en venir, maintenant qu'il est rassuré sur la teneur de ma surprise. Pas de problème, je suis capable d'entrer dans son jeu.

– Carrément ! En plus c'est un sport complet qui allie la souplesse, le gainage, la coordination. Et un brin de sensualité. Tu n'as rien contre un peu de sensualité Chlo ?

Et un petit sourire de peste, un !

– Euh non, bien sûr. C'est juste que je trouve ce cadeau... surprenant. Mais, merci Alexandre. Elle s'approche pour l'embrasser, il lui offre sa joue. Et malgré moi, ce geste anodin qu'il a volontairement rendu très distant, me crispe.

J'en viens presque à souhaiter que les présents qu'Alexandre a choisis pour Chloé (de ma part) soient vraiment gratinés. D'ailleurs il ne reste bientôt que « les miens » à ouvrir, tant elle a vite expédié les cadeaux somptueux de mes parents auxquels elle n'a d'ailleurs jeté qu'un rapide coup d'œil. Elle est visiblement contrariée.

Je regarde les trois paquets qui composent mon « présent ». Pour être certain qu'on ne devine rien, il a numéroté les trois boîtes. La première contient... les trois tomes de « Cinquante nuances de Grey » ! Oh là là ! Il s'est souvenu de nos discussions, je sens que ça va être ma fête.

Alexandre se mord la lèvre, pris entre l'envie de s'esclaffer avec moi et le remords, car il se doute bien qu'avec moi, ma sœur ne jouera pas la carte de la respiration apaisante. Ça ne rate pas !

– Euh, c'est une blague Héloïse ? Si tu crois que tu vas me faire partager tes goûts dépravés !

Je n'ose lui dire d'ouvrir le second car je me doute de son contenu. Évidemment, ce sont les deux films correspondants, la version longue collector ! Deux fois plus de temps à passer avec le beau Jamie. Même si j'ai trouvé les films en deçà de mes attentes, lui, il est tout de même... Bref, passons !

Des cris m'atteignent à travers mon sourire béat.

– De mieux en mieux, si tu crois que je vais m'adonner comme toi à de la pornographie !!! Mais je ne veux même pas y toucher ! Comment oses-tu m'offrir ces horreurs ? Maman ne t'a pas transmis ma liste ? C'est quand même pas compliqué, même pour toi, de suivre une liste, non ?

– Tu fais des listes de Noël ? intervient Alexandre après m'avoir adressé un sourire désolé vu le fiasco de ses cadeaux et leurs retombées sur moi. Sa réaction est tellement adorable ! Mais je me redresse. Je me souviens de ses paroles et je ne pense vraiment pas que tout prendre sur lui soit la meilleure idée pour calmer le jeu.

– Selon les personnes, je suis bien obligée, ça m'évite ce genre d'humiliations ! précise-t-elle en haussant les épaules.

– Humiliation ? rétorque Alexandre. Tu y vas un peu fort ! C'est pas du Coppola, mais il y a des moments sympas, des histoires d'ascenseur par exemple tout à fait... passionnantes.

Je sens qu'il tente de faire redescendre la pression et de me faire sourire. La réaction de ma sœur devrait m'anéantir. Pourtant, ce n'est pas tout à fait le cas. D'abord parce qu'il a écouté ce que je lui racontais, et ce dès le premier soir. Ensuite parce qu'il essaie de me protéger. Sa présence me montre qu'en réalité je me fous bien de l'opinion de ma sœur et du regard noir de ma mère. Bon, celui-là peut-être un peu moins.

– Et il reste un troisième paquet ?! demande maman, mi-inquiète mi-agressive. Doit-on l'ouvrir pour savoir quelle autre ignominie tu as prévu d'infliger encore à ta sœur ?

De nouveau, Alexandre s'interpose.

– Ce n'est peut-être pas la peine d'aller plus loin. Tu n'as pas aimé le cadeau de ta sœur, c'est pas un drame. Visiblement tu n'as pas beaucoup apprécié les miens non plus, et alors ? Je suis sûre qu'elle pensait bien faire. Ma sœur tuerait pour recevoir un seul de tes cadeaux, et je te certifie que ce n'est pas une affreuse dépravée !

Incroyable ! Personne ne remarque sa façon de faire pour me protéger ou me soutenir. Non... à

moins que... En retrait, comme toujours, mon père observe son petit monde avec un sourire que je connais bien. Il évalue la situation. Je pense qu'il a sa petite idée et je crains, malgré tout, le moment où lui aussi va intervenir.

– Tu as une sœur ? questionne Chloé qui, décidément, ne semble rien savoir de lui. Oh, peu importe ! Non, Alexandre, je tiens à ouvrir le dernier « cadeau » de ma petite sœur chérie. Allons jusqu'au bout de cette mascarade !

Au regard qu'Alexandre m'adresse, je tremble. Il a dû y aller très fort. Bingo ! Un coffret « Toi + Moi : initiation à l'univers de Cinquante nuances de Grey » avec, à l'intérieur de la boîte, un masque vénitien, des menottes ! et quelques autres jeux pour adultes.

Cette fois, j'explose de rire, un rire plus nerveux qu'autre chose, alors que ma sœur hurle et que ma mère me foudroie du regard.

Puis ses récriminations fusent pêle-mêle. Je n'ai aucune moralité, je viens de gâcher la fête, je suis un monstre avec ma sœur qui, on se le rappelle, vient de m'offrir un livre où il est question de méditer afin d'éviter les dérives de la luxure ! Et enfin le coup de grâce, je suis la honte de cette famille dont je brise tous les instants heureux depuis ma naissance.

C'est un coup bas, et ma mère ne l'ignore pas. Et il fait mal. Cette référence à mon frère jumeau est évidemment injuste, mais il nous renvoie aux fondations de notre mésentente. Comme lorsqu'elle prétendait, pour justifier que je sois si peu féminine par rapport à Chloé, que je devais avoir absorbé une partie de la personnalité de mon frère.

Le coup a porté. Je sens mon corps se plier et l'air me manquer. Mais je ne vais pas me mettre à pleurer devant elles. Encore moins entamer une crise de panique. Je ne fais plus ça depuis mes 15 ans ! Je ne craquerai pas davantage ce soir. Pas devant Alexandre. Je relève le menton, aperçois du coin de l'œil mon amant, dégoûté, et j'empoigne mes cadeaux.

– Puisque, apparemment, je n'ai pas assez de goût pour t'offrir des cadeaux, Chloé, tu ne m'en voudras pas de les reprendre. Je ne suis pas mesquine, je te rends le tien en échange. Ce ne fera que le deuxième changement de main. Et ne te donne pas la peine de marquer ton nom dessus, son précédent propriétaire l'a déjà fait !

– Tu vas... reprendre tes cadeaux ? On aura tout vu, s'étouffe maman.

– Chloé n'en veut pas ! Mais rassurez-vous, en bonne dépravée que je suis, j'en trouverai bien l'usage.

Alexandre

- Si tu n’en veux pas, oui je les prends, murmure Héloïse, le visage sombre.
- Carrément ? lui demandé-je en lui glissant un regard suggestif.

Malgré sa crispation, elle me sourit en m’adressant une œillade. Elle ne joue plus le rôle de la fille raisonnable pour préserver sa famille en ignorant notre lien et c’est une excellente nouvelle, probablement la seule dans tout ce bazar.

Mieux, en dépit de tout ce qu’elle a pu me dire, nos pensées se rejoignent enfin. Elle, moi, ce kit... Cette idée ferait plutôt fonctionner mon imagination à plein régime, mais pour l’heure je pense plutôt à la consoler. La scène qu’elle vient de subir était si violente ! Ma Rebelle est depuis comme recroquevillée et même sa sortie n’a pas l’éclat de ce qu’elle est capable de faire.

À la réaction de chacun, je sens que le coup a fait du dégât et que son père a failli intervenir. Il aurait dû d’ailleurs le faire. Je ne sais ce qui l’en a dissuadé, mais Héloïse a besoin de réconfort. Je n’hésite qu’un instant. Tant pis, j’assume !

- Je ne pense pas que tu aies besoin des cadeaux de ta sœur, lui soufflé-je à voix basse en me penchant vers elle, assez près pour caresser sa joue de mon souffle et sentir le parfum de sa peau. Et puis de toute façon, j’ai un cadeau pour toi. Attends-moi un instant.

Cette dernière phrase, dite à voix haute, jette un froid avant que les protestations n’éclosent.

- Quoi ? Il y a deux heures tu ne la connaissais pas et là tu as un cadeau pour elle ? s’offusque Chloé. C’est quoi ? Un cours d’effeuillage ? Un sex-toy ?
- Elle n’en aurait pas l’utilité, annoncé-je à mi-voix sans quitter Héloïse des yeux, ignorant volontairement tout ce qui n’est pas *Elle*.

Je quitte la pièce, le temps d’aller chercher son cadeau dans le dressing de l’entrée. En trois pas, je suis de retour près d’elle.

- Tiens, je comptais te l’offrir en venant chez toi cette nuit pour reparler de notre discussion, et pour m’assurer que tu allais bien. Eh bien, en fait c’est le moment.

Héloïse blêmit et pose sur moi un regard dubitatif. Je hausse les épaules. Il n’y a plus d’anonymat qui tienne si elle doit assumer ma plaisanterie. Quant à la visite que j’avais prévue, je le lui en avais déjà fait part, inutile de lui en cacher les motivations. Croit-elle vraiment que je l’aurais laissée ainsi, après cette soirée qui ressemble de trop près à ce qu’elle craignait, mais qui dépasse de loin tout ce que moi j’aurais pu imaginer ?

Mes mots font naître un sourire sur ses lèvres que je voudrais caresser, et nos mains s'effleurent lorsque je lui tends le paquet.

Héloïse en dessine longuement le motif, une réplique de tartan rapporté d'Écosse et que je n'utilise que pour les personnes qui ont pour moi une place particulière. Elle m'adresse un premier regard ému et je me doute qu'elle a compris que ce n'est pas, contrairement aux autres, n'importe quel cadeau que j'aurais fait à n'importe qui.

Elle prend le temps de défaire l'emballage, pour ne pas le déchirer. Je pourrais la croire maniaque, mais je crois surtout qu'elle se donne le temps de se préparer à ma surprise sans non plus traiter ce papier comme un vulgaire emballage. On a suffisamment parlé de notre passion commune de l'Écosse pour qu'elle comprenne le message.

Sous le papier, une boîte en carton rectangulaire lui fait lever les yeux vers moi, à la recherche d'un indice. Le temps est comme suspendu. Ni les conversations autour de nous ni la tension palpable ne nous atteignent. Je me penche vers Héloïse, pour renforcer notre intimité et faire barrage aux regards curieux des autres et m'accroupis devant elle. Au diable la discrétion ! Tant pis si j'aggrave encore la situation. Au point où j'en suis !

Sans plus me regarder, Héloïse ouvre le carton et en retire le papier bulle. Oui, j'avais prévu de protéger mon cadeau dans l'optique de son départ. Elle fait claquer deux bulles, comme tout le monde, et le détache suffisamment pour faire glisser hors de la housse le cadre laqué noir que j'ai choisi très fin pour qu'il ne masque pas l'essentiel, la photo en noir et blanc que j'ai développée moi-même comme je le lui indique dans un murmure.

Ma belle lève ses yeux vers moi, et je vois un éclat qui avait entièrement disparu depuis ce matin, une émotion qui me fait frémir. Je respire un peu plus librement : elle me revient peu à peu. Et encore n'a-t-elle pas encore vu l'image !

On peut y voir, en gros plan, son dos parfait, nu, mis à part la dentelle d'encre qui le traverse et une main, la mienne, soulevant le drap qui la découvre jusqu'aux reins. Même si je connais, moi, la vérité, sur ce cliché, il est difficile de savoir si je suis en train d'enlever le drap ou le contraire, ce qui donne à la photo une dimension sensuelle très forte.

- Elle est magnifique, dit-elle après un court instant, les yeux embués.
- Bien moins que celle qui l'a inspirée.

Ma réponse est inaudible, excepté pour elle, et le voile de frissons qui couvre instantanément sa peau me confirme que mon idée était bonne, et qu'il est hors de question que je renonce à vouloir la conquérir.

- Attends, moi aussi j'ai quelque chose pour toi, avoue-t-elle en se relevant, un vrai cadeau aussi.

Elle pose une main sur mon épaule pour s'aider et je dois me retenir de me saisir de sa main pour l'embrasser.

Je sais à quel point ses doigts sont sensibles, mais ce n'est peut-être pas la peine de provoquer davantage de tensions. Je les ressens bien suffisamment pendant les quelques secondes de son absence. Je n'ai pas bougé, mais je sais que dans mon dos Chloé me foudroie du regard, tout autant que sa mère, tout cela dans un silence de plomb. Et encore n'ont-elles pas vu le cliché.

Seul son père, dans mon champ de vision, semble indifférent aux événements, même si l'ombre de son sourire me laisse penser qu'il suit attentivement le spectacle et que celui-ci ne l'étonne pas vraiment.

Héloïse est déjà de retour, heureusement, et elle me tend un élégant papier.

– Comment ça, un deuxième cadeau ? Tu lui en a déjà offert un ! siffle Chloé.

– Non, l'autre, il était pour ton invité. Celui-ci, c'est... autre chose. Puis elle reprend, en ne s'adressant plus qu'à moi. Désolée, je n'avais pas de papier spécial, mais c'est moi qui ai fait les boucles, plaisante-t-elle. Tu sais, moi aussi, j'avais prévu de passer ce soir, après...

Je reste muet de surprise, même si elle l'avait évoqué dans un de ses messages. Dois-je lui demander pour quelle raison elle voulait me revoir ? Je suis un peu lâche, mais je préfère autant ne pas savoir. En revanche, ce paquet d'une taille voisine de celui que je lui ai offert, m'intrigue. Je ne m'encombre pas, quant à moi, de délicatesse pour déchirer l'emballage et ne peux retenir une exclamation devant le superbe cadre photo argenté orné de délicats entrelacs celtiques. Comment a-t-elle pu trouver ce cadre si parfait pour moi et en si peu de temps ?!

Je l'interroge du regard.

– Le hasard, répond-elle. Hier, en sortant de chez mon déjeuner, je suis passée devant la vitrine d'un antiquaire et j'ai flashé sur ce cadre. Sa couleur...

– ... argentée ?

– Mercure, idiot ! précise-t-elle comme si c'était une évidence. Je suis entrée aussitôt dans la boutique pour l'acheter. Il me le fallait ! Ce n'est que quand le vendeur a sorti le cadre pour me le montrer que j'ai vu le motif. J'ai éclaté de rire. Combien de chances sur un million ?

– À peu près autant que tout ce qui s'est passé depuis lundi... Et après tu vas encore dire que ça ne veut rien dire ?

Je la défie du regard. Une chose a changé : la couleur de ses yeux. Ils ont été de marbre toute la soirée, signe de tension chez elle, mais en cet instant, leur couleur se rapproche enfin de l'émeraude. C'est son regard lorsqu'elle est heureuse. C'est le regard que j'aimerais qu'elle garde toujours.

Un cri interrompt notre dialogue silencieux. Chloé a saisi la photo d'Héloïse et la détaille avec une horreur qui, si elle est très exagérée, n'en reste pas moins assez spectaculaire.

– Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ? Et c'est quoi cette photo ? C'est une honte ! Enfin, qu'est-ce que tout cela signifie ? Mais... mais... c'est ton tatouage ! Et cette chevalière ? Mais Alexandre, c'est la tienne !? Hélie, Tu as couché avec mon fiancé ? ulule-t-elle comme un animal blessé.

– Techniquement, je crois que, une fois de plus, tu prends tes désirs pour une réalité. On en a parlé toi et moi, il y a seulement quelques heures, et la relation que tu m’as décrite ne fait, ni de près ni de loin, d’Alexandre ton fiancé. Je pense que je le connais mieux que toi en tant que fiancé et donc, comme tu l’as remarqué, en tant qu’homme.

– C’est quoi ? Un type que tu as rencontré dans une boîte libertine ? Sans doute là où il a choisi mon « cadeau » ! Et qui t’a culbutée dans des toilettes glauques avant de te croiser par hasard ici ?

– Eh bien, dis-moi Chlo, quelle belle opinion tu as là de ton « fiancé » ! rétorque-t-elle en mimant d’un geste les guillemets. À dix-huit heures, c’était l’homme idéal, quasiment le père de tes enfants, et en un quart de seconde il devient le mec qui sort dans les endroits louches et saute n’importe quelle nana dans les chiottes... Ce que j’aime chez toi, c’est ton sens de la mesure !

– Héloïse, ton langage ! Que quelque chose au moins soit à la hauteur chez toi ! cingle sa mère.

Oh là, celle-ci, il va falloir qu’elle modère ses propos ou je vais vraiment me fâcher. Mais pour le moment, Héloïse tient tête toute seule. D’ailleurs, c’est maintenant à sa mère qu’elle s’adresse.

– Je parle vulgairement, peut-être, mais ce que Chloé vient d’insinuer à mon sujet, ça ne te choque pas ? Alors ma grande, poursuit-elle en se tournant vers Chloé, pardon de te décevoir, mais je n’ai pas rencontré Alexandre en boîte et il n’a pas été un coup vite fait. On en est même très loin.

– Donne-moi ton portable Mérida, murmuré-je en me fichant bien d’utiliser son surnom face à ces étrangers.

Plus que tout, je dois maintenir la connexion entre nous. Pour la renforcer, je caresse lentement son bras. Héloïse me regarde et obtempère.

Je le déverrouille comme je l’ai vue faire, ce qui prouve un peu plus encore notre intimité, et trouve facilement son album photos privé. J’en affiche les dernières prises, celles de la nuit dernière, qui n’ont rien de choquantes, mais qui montrent clairement que nous avons partagé bien plus que ce que sa sœur veut insinuer pour la dévaloriser.

Je regarde avec tendresse cette série de selfies et tends l’écran à ma belle qui y jette un œil, esquisse un sourire et le montre aux deux femmes.

– Vous avez aussi pris des photos souvenirs ! Tu ne veux quand même pas que j’applaudisse, non ? Une photo, reprend Chloé en agrandissant avidement l’image, où il est nu et où tu portes ses vêtements. Je n’ose imaginer la suite. Enfin... s’il aime ce genre de filles, lâche-t-elle, dédaigneuse.

Héloïse, une fois de plus méprisée, semble se recroqueviller sous le regard de sa sœur et le silence accusateur de sa mère. C’en est trop ! À moi d’ouvrir le feu maintenant.

– Tu veux dire quoi, Chloé, par « ce genre de filles » ? Oh ! dis-je en l’interrompant d’un geste, tu peux regarder toute la série, j’en ai bien plus sur mon appareil, et aucune n’est pornographique si c’est ce que tu veux bien suggérer. Elles sont juste très belles, sensuelles comme celle que j’ai offerte à ta sœur. Elle dormait, dans MON lit, lorsque je l’ai prise. Celle qu’on vient de te montrer, pour ta gouverne, je n’y suis pas nu, ta sœur non plus. C’est peut-être toi qui as des idées bizarrement

tournées malgré tes hauts cris sur les cadeaux que tu as reçus.

Je passe outre son cri de vierge outragée pour continuer à défendre ma maîtresse, mais aussi ce que nous avons vécu, et ce que nous vivrons je l'espère encore. Je reprends mon attaque.

– Revenons à « ce genre de filles », comme tu dis. Si tu parles d'une femme vivante, vibrante, qui m'a permis de me sentir le plus heureux des hommes en seulement quatre jours, alors oui, mille fois oui j'aime « ce genre de fille ». J'aime beaucoup ta sœur. Et plus que cela encore. Il n'y a pas de mystère s'il s'est passé plus de choses entre nous dans ce laps de temps qu'avec toi en quatre mois. Tu te surestimes, Chloé, ou tu sous-estimes ta sœur. À moins que tu ne te trompes sur moi du tout au tout.

– Je ne crois pas, non ! reprend la peste. Une femme qui change de mec à chaque voyage, qui couche avec le premier venu, qui est tatouée... Tu crois vraiment que tu pourras la présenter à ta mère comme tu le ferais avec moi ?!

– Chlo ! hurle Héloïse.

– Quoi « Chlo » !? continue-t-elle de vociférer, rouge, échevelée, bien loin de l'image policée qu'elle affiche habituellement.

En un instant, je revois sa sœur dans le même état, pour une cause dont je suis responsable et il faut reconnaître que là encore, cette façade n'est rien comparée à la vraie femme qu'est Héloïse.

– Sa mère ! reprend Héloïse, la voix marquée de gêne et d'horreur, gênée de croiser mon regard. Tu sais bien, elle est... morte.

– Ah bon ? Non, je n'en savais rien. Et ce n'est pas le problème. Tu vois très bien ce que je veux dire !

– Tu n'en sais rien ? rugit Héloïse qui, en un instant, redevient ma Rebelle.

La voir monter au créneau pour me protéger fait monter en moi une vague immense d'émotion. Je la regarde avec une pointe de fierté, et une grosse dose d'espoir soudainement, devant le niveau de son implication.

– Tu prétends que c'est ton « fiancé » ? reprend-elle. Que tu vas faire ta vie avec lui et tu ne sais même pas que sa mère est morte ? Tu n'as pas donc posé aucune question sur ses tatouages ?

– Quoi ? Il a des tatouages lui aussi ? Mais quelle horreur ! Eh bien non, figure-toi. En quatre mois, je ne suis pas encore passée à l'étape où je connais par cœur tous ses tatouages intimes.

– Le torse, Chloé ! Ces tatouages-là sont sur son épaule, son torse, et sous son cœur. Il en a même un sur l'avant-bras, signale-t-elle. En quatre mois, tu n'as jamais trouvé le temps de parler de sa famille ? De son frère, sa sœur, ses neveux et nièce ? De la façon honteuse dont il leur attribue sa connaissance de toutes les chansons Disney qu'il connaît par cœur ? Résumons : pas de sexe, pas de conversations intimes, ni même de questions intimes ! Alex, effectivement, tu as dû passer de super moments !

– Héloïse, cesse immédiatement de te donner en spectacle ! Comment as-tu pu ? intervient de nouveau sa mère, décidément très remontée. Le fiancé de ta sœur ! Et moi qui croyais que tu étais enfin devenue quelqu'un dont je pouvais parler avec fierté, comme ton père ne cesse de me le

répéter. Non seulement tu arrives avec ce tatouage digne d'une punk de bas étage, et ces cadeaux tout droits sortis d'un sex-shop, mais en plus tu voles le fiancé de ta sœur !

Encore une fois, la charge est violente, féroce, trop cruelle pour Héloïse. Ma belle tigresse qui s'était redressée est à terre, fragile comme un chaton craintif. Écrasée par l'opprobre familial, elle glisse un regard furtif vers moi. Pas de problème, ma belle, laisse-moi être ton chevalier à mon tour.

Je m'efforce de rester calme pour ne pas donner à ce conflit un tour encore plus extrême. Mais cette femme va voir qu'on ne s'en prend pas impunément à la femme que j'aime. Ostensiblement, je m'avance jusqu'à Héloïse et entoure sa taille de mon bras. D'une main sous son menton, je l'oblige à lever les yeux vers moi et pose un baiser sur ses cheveux soigneusement lissés avant de la plaquer contre ma hanche.

– Je pense que vous faites erreur, Madame. Sur beaucoup de choses. Votre fille, Chloé, n'a jamais été ma fiancée, ni de près ni de loin. J'ai suivi les consignes de votre mari, à dire l'escorter à des soirées. J'ai eu la faiblesse d'accepter. Mais il n'y a jamais rien eu entre nous. Et je comptais lui dire, ce soir, que désormais je ne jouerai plus ce rôle d'accompagnateur. Pas du fait d'Héloïse, mais pour moi.

Je marque une pause pour reprendre mon souffle, autant que mon calme, et laisser à mes paroles le temps de faire leur chemin.

– Héloïse et moi, on s'est rencontrés par hasard, et je suis tombé sous le charme de votre fille. Quant à ces cadeaux sur lesquels tu hurles depuis tout à l'heure, Chloé, c'est moi qui les ai choisis. De la même façon que ta sœur a choisi ceux que tu as ouverts de ma part. Sans savoir qu'ils étaient pour toi...

Ma déclaration tombe comme un rocher dans une mare glacée. Tout le monde semble pétrifié. Visiblement, mon explication manque de clarté.

– Je crois qu'il faut que l'on reprenne depuis le début. Je suis désolé Monsieur Charile. Quand vous m'avez fait part de votre souhait de me voir accompagner votre fille lors de quelques soirées, vous n'avez juste pas pensé à la bonne. J'ai rencontré Héloïse dans un grand magasin il y a quelques jours, aussi perdue que moi, à la recherche désespérée d'un cadeau pour toi, Chloé. Elle hésitait entre tout un tas de trucs que tu aurais probablement aimés, quoique. Quand je vois que tu as à peine regardé les cadeaux de tes parents, je suis songeur. Bref, ça devait être des trucs de ta liste : foulards de luxe, maroquinerie, bijoux. Mais rien ne retenait son attention car ce n'était que de l'apparat. De mon côté, je cherchais aussi ton cadeau, quelque chose qui ne te donne aucune illusion sur mes sentiments à ton égard puisque j'avais déjà décidé de cesser cette comédie dès la fin de ce réveillon. Nous ne savions pas qu'on cherchait pour la même personne.

Je marque une pause, fichant mon regard dans celui de Chloé pour être certain qu'elle comprend bien mes explications. Même si cette conversation va être déplaisante pour elle, il ne s'agit pas de la blesser inutilement, pas plus que ça n'a été notre intention depuis le départ.

– Nous ne trouvions ni l’un ni l’autre le cadeau qui puisse te convenir. Et vu le peu de chance que nous avons de te contenter, on a décidé de transformer cette recherche en jeu. Peut-être pas très malin, mais sacrément amusant. Par rapport à ce que l’on savait tous deux de « la fille en question », en l’occurrence toi, il fallait trouver le cadeau que l’autre offrirait en aveugle. Ce n’est pas très sympa. Mais j’assume les cadeaux que j’ai achetés de la part de ta sœur. Je t’espérais suffisamment ouverte d’esprit pour sortir de tes idées coincées. On peut lire, apprécier la romance, sans être une fille perdue pour autant. Ou alors, en plus de ta sœur, tu insultes la mienne et là aussi, je le prendrais très mal.

Un silence pesant est tombé sur la pièce. Je n’entends que la respiration saccadée d’Héloïse qui me laisse mener la lutte à ma façon. Sa mère, elle, refuse de me regarder, mais sa manière de mordre nerveusement sa lèvre montre toute sa colère, alors que son père ne quitte pas ce demi-sourire que j’aimerais comprendre. Je reprends ma clarification des événements.

– Ce qui est arrivé entre nous, c’est une autre histoire. Elle ne regarde que nous, Héloïse et moi, et ne vous donne en aucun cas le droit de nous juger. Nous sommes des adultes, avec des envies, des pulsions, des émotions, libres de les vivre. Si, Chloé, libres ! Parce que je ne suis pas ton mec, ton fiancé ou je ne sais quoi encore ! Héloïse n’a trahi personne puisqu’à aucun moment nous n’avons réalisé que sa sœur et ma... « cavalière » étaient une seule et même personne avant de nous retrouver ici ce soir. Sans quoi, les choses se seraient déroulées autrement. On vous aurait prévenu, Monsieur Charile.

Je me tourne plus directement vers Chloé.

– Je comprends que tu sois vexée, Chloé, peut-être même blessée, pourtant je ne pense pas que tu étais véritablement plus impliquée que moi dans cette mise en scène. Crois-moi, lorsque je t’affirme que personne n’a agi pour te faire du mal et encore moins pour te trahir.

C’est maintenant à leur père que je dois parler. Je le regarde droit dans les yeux, conscient que je joue gros en cet instant.

– Vous l’avez compris Monsieur, ce n’est pas Chloé qui me touche mais Héloïse. Et si elle veut bien de moi, je serai le plus heureux des hommes.

En rage, Chloé explose en sanglots hystériques – selon moi la scène est très surjouée – et se réfugie dans les bras de sa mère qui nous décoche un regard assassin. Je me tourne vers mon patron. Assis dans son fauteuil, Martin Charile n’a pas bougé d’un cil, comme s’il assistait à un vaudeville de piètre qualité.

– Monsieur Charile, je ne suis pas à vendre. J’aime beaucoup travailler et apprendre à vos côtés. J’adorerais œuvrer sur le projet Sud. Avec Héloïse, cela serait fabuleux ! Mais si les événements de ce soir doivent avoir des conséquences dans ma vie professionnelle, tant pis. Je dois demeurer en accord avec ce que je suis. C’est ce que ma mère aurait voulu. Et certainement pas savoir qui d’Héloïse ou de moi a le plus grand nombre de tatouages ou si elle a préservé sa virginité jusqu’au

mariage.

– Idem pour moi, papa.

La voix d'Héloïse s'élève à mes côtés, de nouveau sûre d'elle.

– Enfin pas pour la virginité, ça, je voudrais absolument savoir si mon mari est un jeune mâle à déniaiser... T'es sérieux ? me demande-t-elle en me dévisageant comme si je venais de sortir une énormité. Passons. Si Alexandre a des embêtements à cause de moi, ou si cette soirée me vaut des sanctions, j'irai voir ailleurs. Je le regretterai parce que j'aime travailler dans ton entreprise. Mais je n'hésiterai pas.

Martin Charile porte son verre à ses lèvres, boit une longue gorgée de son cognac puis nous dévisage tour à tour. Maintenant que l'excitation de mon sauvetage est retombée, je n'en mène pas large. Je suis, comme tout le monde, suspendu à ses lèvres. Il le sait et je le soupçonne de vouloir ménager son effet. Sa voix grave s'élève bientôt, comme lors des réunions de travail.

– Bien, si on calmait un peu ce mélodrame. Il y a deux choses : la famille et l'entreprise. Alexandre, vous avez raison, j'avais très envie que vous vous attachiez à l'une de mes filles. Je ne pensais pas à Héloïse, mais si c'est votre choix, il me va. Et vu la fougue avec laquelle vous venez de la défendre, sans compter quelques petites choses que j'ai notées tout au long de la soirée, je pense même qu'il est compréhensible. Mais le travail passe avant. Pourrez-vous continuer à travailler ensemble tous les trois ? Chloé ? C'est surtout à toi que je pose la question.

– Je ne sais pas papa, elle m'a fait tellement de mal, pleurniche la sœur de ma belle, sans une seule larme dans le regard, mais soutenue par les caresses de sa mère sur ses cheveux.

– Bon sang, Chloé ! Je parle à une adulte ! Je ne parle pas de la rivalité qui existe entre ta sœur et toi. Je dois savoir si tu sauras remplir ton rôle avec Alexandre et Héloïse avec sérieux et efficacité, s'ils restent rattachés à la maison mère, puisqu'il est évident que c'est pour toi que la situation est la plus pénible.

– Quoi ? s'étouffe sa femme. Tu ne comptes pas les sanctionner ?

– Sur quel motif, Marie ? Parce qu'il est tombé amoureux d'Héloïse plutôt que de Chloé ? Les punir parce que notre aînée en est affectée ? Pour le moment, Alexandre est en vacances et Héloïse sera demain à Munich. Mais nous savons que cela est provisoire. Je dois donc réagir de façon pragmatique et m'adapter au mieux pour que mon entreprise fonctionne et que mes filles vivent cette situation dans le calme, sans qu'il y ait à souffrir de tensions anti-productives.

Le grand patron dévisage tour à tour ses deux filles pour sonder la situation. Pour le moment, aucune des deux ne lève les yeux vers lui, Héloïse est encore sous les coups des mots de Chloé, et cette dernière est murée dans un silence rageur. Après un soupir, il reprend.

– Je dois dire que l'idée de votre binôme sur Marseille ne me laisse pas indifférent. Mais il faudra quelques mois pour qu'il se mette en place. D'ici là, Chloé, j'ai besoin que tu réfléchisses à la façon dont tu peux gérer cette situation. Si tu as besoin de prendre du recul, de partir temporairement dans une autre de nos succursales, à Londres ou Madrid par exemple...

– Une fois de plus, renâcle sa femme, tu donnes priorité à Héloïse, malgré toutes ses frasques.

– Absolument pas, répond calmement son mari. Chloé, ma chérie, ce n'est pas une punition. Ni pour toi, ni pour ta sœur. Vous avez toutes les deux votre place chez Héclonie. Le fait est que, dans la branche où tu travailles, j'ai plus de latitude concernant le choix des succursales qui pourraient te convenir. Pour le reste, Marie, pardon de te le dire, mais je trouve que ton accusation est trop sévère. Comme un certain nombre de choses que tu as dites ce soir. Mais de cela, nous en parlerons en privé. Pour le reste, je donne la même priorité à Héloïse et à Chloé. Je la préserve au contraire. Et plus important, je préserve le lien entre nos deux filles. Parce que si ce soir toute conciliation semble impossible, j'espère sincèrement que cela évoluera. Il faudra du temps et sans doute de la distance, afin que toutes deux vous pansiez vos plaies. Donc, voici ma proposition. Alexandre, vous prenez vos congés comme prévu et on se reverra dans mon bureau début janvier. Héloïse, tu vas finir ta mission à Munich et réfléchir au projet Sud. Chloé, pendant l'absence d'Alexandre, tu feras le point sur ta capacité à travailler à ses côtés sans rancœur ni tentative pour prendre une place qui, tu l'as bien entendu, n'est et ne sera pas la tienne. Et début janvier, nous ferons le point, toi et moi.

– Ce que tu fais pour ton entreprise, cela te concerne en effet, siffle finalement son épouse, toujours aussi remontée. Mais, ajoute-t-elle en se tournant vers Héloïse, pour ce qui est de mon opinion sur toi, elle est déjà faite !

Allons bon, la guerre va reprendre, sur un plan plus personnel cette fois. Et là, même si ça me déchire le cœur, c'est à Héloïse de prendre les choses en main. Elle le sait et se détache un peu de moi.

– Oh, je connais ton opinion maman. Je suis une source de déception et de souffrance. Exactement les mêmes sentiments que lors de ma naissance.

La température dans le salon a encore perdu dix degrés. Ma vaillante vient de foncer au cœur du problème, au nœud de leur dissension. Je la sens trembler à quelques centimètres de moi. Je me décale pour qu'elle sente mon corps, sans qu'il en devienne oppressant.

Quel cran ! Au lieu de se justifier encore sur les incidents de ce soir, elle remonte à la cause de tout.

– Maman, les heures que tu as vécues dans cet hôpital ont été insupportables et monstrueuses, nous le savons tous. Peut-être même imaginais-tu déjà Ludovic courant et tombant dans tes bras. Tu l'aimais ce bébé et cela avant qu'il naisse. Comment vouloir survivre à un pareil cauchemar. Et comment envisager un seul instant qu'un seul de nous deux survivrait, grandirait ? En le tenant dans tes bras, sans vie, tu t'es demandé pourquoi lui et pas moi ? C'est ça ? Mais moi aussi maman je me la suis posée cette foutue question. Et plus que tu ne le sauras jamais. Ne crois-tu pas, depuis 22 ans, que je sens à chacun de tes regards combien cela t'est insupportable de me voir et... pas *lui* ? Personne ne peut porter ta souffrance, je ne le peux pas non plus. Mais crois-moi, j'aurais donné cher pour pouvoir ne serait-ce qu'un instant le faire. Pourtant, je ne suis pas responsable de sa mort, et j'en ai assez de devoir m'excuser chaque jour d'être en vie. Et c'est injuste la vie. Pour toi comme pour moi. Me comparer constamment à lui, à ce qu'il aurait pu faire, pu être, comment veux-tu que je me défende contre cela ? C'est trop lourd pour mes épaules. Tu n'as pas eu de fils, mais t'es-tu jamais dit que moi, Héloïse, j'avais manqué d'une mère ?

Marie Charile garde les yeux obstinément hors de l'attraction du merveilleux regard de sa fille, mais je vois bien qu'elles tremblent autant l'une que l'autre. Nous sommes tous tétanisés, spectateurs de cette scène d'une folle intensité et j'admire ma Rebelle de parvenir encore à exprimer son chagrin. Je devine sa mâchoire crispée et douloureuse. Pourtant, elle déglutit lentement avant de prononcer ses derniers mots, qui visiblement lui coûtent.

– Tout s'arrête ce soir, maman. Les critiques, les cris, l'indifférence, le sentiment d'usurper ton amour, ma place, et l'impression que toute ma vie n'a pour but que de pourrir la tienne. Ce que je sais, c'est que si tu n'es pas prête à me prendre en étant la mère dont j'ai besoin, alors je ne ferai plus l'effort d'essayer d'être la fille que tu veux.

Sa voix se brise et je la sens lutter contre ses larmes. Je la presse contre moi et pose mes lèvres sur sa peau, tout près de son oreille délicate pour qu'elle entende mon souffle et mes mots d'apaisement. Elle se détend imperceptiblement.

Le silence est lourd, à couper au couteau et rien ne le trouble, à part la respiration courte d'Héloïse, les reniflements de sa sœur et le tic-tac lancinant de la Franc-Comtoise qui semble marquer le décompte de notre attente à tous. La parole est à sa mère. Elle ouvre et referme la bouche à plusieurs reprises, comme si elle cherchait un surplus d'oxygène.

Je guette sa réaction, ses excuses, le moment où elle va prendre dans ses bras sa cadette. Héloïse vient de se mettre à nu. Elle va forcément avoir une réaction...

Elle en a une, oui, mais pas celle que j'escomptais. Soigneusement, Marie Charile pose sur le guéridon le plus proche le paquet qu'elle tenait encore dans ses mains. Elle laisse son regard planer au-dessus de nous, et sur personne en particulier.

– Je pense n'avoir rien de plus à attendre de cette soirée. Je vous laisse. Bonne nuit.

Elle tourne les talons, la démarche très étudiée, et sort.

Héloïse esquisse un pas pour la suivre, mais son père la retient.

– Laisse-lui du temps, ma chérie. Je comprends ce que tu ressens. Mais c'est encore difficile pour elle, tu sais.

À la limite de l'effondrement maintenant que l'adrénaline ne la tient plus, Héloïse vacille. Je lui offre l'abri rassurant de mes bras.

– Pardon, papa. Je sais que tu aurais aimé un Noël plus « ordinaire ». Une soirée calme et familiale. Pas ce pugilat. Je ne voulais pas tout gâcher, ni par rapport à Alexandre, ni avec... maman. Mais cela fait trop longtemps que ce ne sont que des non-dits ou pire des insinuations. Il fallait que cela sorte.

– Tu as bien fait de t'exprimer, ma chérie. Les choses s'arrangeront, tu verras, assure-t-il.

J'aimerais avoir la même assurance. Car sa femme semblait plus furieuse que touchée par la détresse de ma belle. Aussi furieuse que Chloé qui nous considère encore à cette minute de son œil venimeux. Pourtant, je connais assez mon patron pour savoir que son assurance est avant tout une façade, de ces stratégies qu'il offre à ses partenaires pour endormir leur méfiance. D'ailleurs, il change de sujet.

– Parlons plutôt de vous deux. Vous vous sentez capables de travailler ensemble ? Tu vas demander à revenir au siège ? Vous allez postuler pour Marseille ? Il n'y aura qu'un patron, là-bas. Vous arriverez à le gérer ?

Près de moi, Héloïse se crispe. Je sais qu'elle n'a pas envisagé notre histoire sur le long terme. Moi non plus, à vrai dire. Mais je ne veux pas qu'elle reparte loin de moi. Je sens son hésitation, et celle-ci me bouffe. Alors je me penche vers elle, je fais un rempart de mon dos entre elle et les autres et je tente de croiser son regard, sans un mot, sans faire pression. Et comme le premier soir, elle tente de me fuir.

Bon sang, de nouveau elle recule ! Alors que toutes les émotions de cette soirée dingue ont démontré et prouvé la force de notre lien ! Alors que nous n'avons pas cessé de nous soutenir mutuellement ! Et son père qui ne rejette pas notre histoire ! Bon Dieu, elle va me rendre fou !

Héloïse

Il ne dit rien. Nous voilà pris au piège. Je savais que ce coup de folie allait me compliquer la vie. Je l'avais senti dès le départ. Ce qui ne devait être qu'une parenthèse de vacances est devenue tellement plus.

Mais si je l'ai débarrassé du piège Chloé, ai-je le droit pour autant de l'enfermer dans une histoire avec moi qui, comme l'a rappelé ma sœur, ne suis pas la fiancée idéale ? Et si, au bout d'un temps jugé raisonnable, nous mettons fin à notre romance, quelle image en gardera mon père ?

Je devrais faire ce que j'avais prévu : une amourette de vacances, puis un départ sur la pointe des pieds vers la succursale de Munich. Pourtant, cette idée serre mon cœur et fait monter mes larmes. L'estocade vient de Chloé.

De sa voix crispante et douceuse, elle demande comment je vais pouvoir, avec les besoins qui sont les miens, gérer une aventure à distance.

– À commencer par ces six semaines en Allemagne. C'est bien la durée restante de ta mission, non ? Celle que tu mènes sans supervision, ta chance de montrer vraiment ton IMMENSE valeur. Tu vas y pratiquer l'abstinence ? Laisse-moi rire ! Rafraîchis-moi la mémoire... tu pars quand déjà ? La semaine prochaine ? Non, je me souviens. Demain après-midi, c'est bien ça « sœur chérie » ?

Quelle peste ! Sous mes yeux, Alexandre se décompose. Quoi qu'il en dise, les rappels de Chloé ont fait mouche. La perspective d'une femme qui est déjà passée dans d'autres bras le rebute, parce qu'il pense lui aussi que je suis incapable de lui rester fidèle. Ce doute me vrille le cœur. Dans ces conditions, autant partir.

Alexandre

Elle part demain ? Bien sûr, elle m'en a parlé, mais j'espérais qu'après cette soirée mouvementée, elle allait changer d'avis. Or, elle ne dit rien de tel ! Je suis donc le seul à avoir cru qu'il y avait une chance pour nous ? Je suis sûr qu'elle va refuser Marseille pour ne pas avoir à composer avec moi. À cette idée, mon corps se crispe de douleur. Je ne veux pas qu'elle parte. Mais je ne peux pas la supplier. Pas ici. Pas devant sa famille. Et demain, il sera trop tard. Je laisse retomber mon bras le long de son corps pour lui montrer que je respecte son choix, même si j'ai l'impression que pour la deuxième fois de ma vie, on m'arrache le cœur.

Héloïse

Il m'a lâchée. Il ne me regarde plus. Il a renoncé. Je voudrais lui crier que je n'ai envie de personne d'autre que lui, que je donnerais tout pour rester près de lui, chaque jour, et que si on postulait tous les deux pour Marseille, c'est avec joie que je deviendrais son adjointe, son numéro deux. J'aimerais lui promettre que je ne serai jamais une rivale. J'aimerais le supplier de me donner une chance de lui montrer que je peux être une femme, sa femme. Je voudrais même lui dire les mots que je n'ai jamais dits à aucun autre et que je ne pensais pas dire un jour, encore moins si rapidement. J'aimerais... je voudrais... mais mes lèvres restent closes.

Au lieu de quoi, je fais ce pour quoi je suis le plus douée, je lui adresse mon plus beau sourire et je tourne les talons.

Alexandre

Quoi ? Elle part ? Elle me laisse seul dans la fosse aux lions ? Sérieusement ? Ce qu'on vit compte si peu pour elle qu'elle le balaie d'un sourire ? La façon dont on vient de faire face, ensemble, alors ça ne compte pas ?!

Je serre les poings, et sens le cadre de la photo dans ma main. Je me souviens de cette nuit. Quand elle s'est endormie dans mes bras, elle m'a montré son vrai visage. Il est fragile, il est tendre, ce n'est pas cette façade. Je dois tenter une dernière carte, alors qu'elle se rapproche de la porte. Trois mètres et elle sortira de ma vie. Deux mètres et j'aurai laissé ma plus belle chance passer. Un mètre et elle disparaîtra.

– Héloïse !

Je reconnais à peine ma voix, presque aiguë, tremblante. Elle se retourne et je devine son regard tourmenté, ses lèvres tremblantes. Je joue le tout pour le tout.

– Tu as oublié ton cadeau. Elle me regarde, intensément, hésitante. Je reprends, sans me soucier des regards sur nous. Considère cette image comme un message. Un cadeau d’adieu qui deviendra un merveilleux souvenir... ou le reflet de nos prochaines nuits pour les quarante années à venir, ici, à Munich, à Marseille, je m’en fous du moment qu’on est ensemble et que tu y crois autant que moi ! Ou alors, laisse-moi y croire pour deux, jusqu’à ce que tu sois assez sûre de toi pour entendre que je t’aime.

Elle ouvre la bouche, la referme, y pose sa main pour cacher qu’elle tremble. Mais son regard, lui, se trouble, se voile, m’aspire dans le maelström de ses émotions. Je m’avance d’un pas. Elle court et soudain elle est dans mes bras, tremblant de tous ses membres, à moins que ce ne soit moi.

- Quarante ans, tu es sûr ? murmure-t-elle contre ma peau.
- Quarante, cinquante, le temps de marquer ma peau entière de tous nos moments.

Elle rit, se dresse sur la pointe de ses escarpins pour se noyer dans mon regard et s’assurer de ma sincérité. Je vois qu’elle doute encore, mais d’elle plus que de moi. D’ailleurs, c’est ce que dit sa question suivante.

- Tu m’aimes ? Malgré mes tatouages ? Même si j’ai eu des aventures avant toi ? murmure-t-elle.
- Contrairement à tes craintes de tout à l’heure, je te rappelle que je ne suis pas puceau, glissé-je à son oreille. Et je t’aime avec tes tatouages... surtout lorsque ce sont les seules parures que tu portes.

Héloïse rougit, se mord les lèvres, puis plante ses yeux dans les miens.

- Moi aussi, je...

Je pose ma main sur sa bouche. Je ne veux pas entendre ces mots comme une réponse obligatoire à ma déclaration. Je saurai attendre...

Son sourire illumine tout son visage. Elle se penche sous mon bras pour regarder son père.

- Papa, tu me donnerais quinze jours, de vacances de préférence, avant de te dire ce que je décide pour les quarante ou cinquante ans à venir ?

L’homme d’affaires acquiesce en un large sourire.

- Mais je pense que tu peux déjà préparer mon transfert pour Marseille en tant que... numéro deux. Avec toujours la possibilité d’intervenir en électron libre là où on aura besoin de moi !

Je la dévisage et ne vois dans son regard aucune hésitation. Comment ne pas en sourire moi aussi !

La voix criarde de sa sœur nous revient comme un désagréable écho.

- Et tu crois qu’elle va s’assagir et devenir une femme parfaite d’un coup de baguette magique, à cause d’une photo et d’une déclaration minable ?

– Qui te dit que j’ai envie qu’elle change et qu’elle s’assagisse ? Je ne suis pas tombé sous le charme d’une image, mais d’une femme... bouleversante !

– Et tu l’imagines en mariée ? Comment cacheras-tu son immonde tatouage ?

– J’espère bien que d’ici là, nous en aurons un en commun. Pourquoi pas graver le jour de notre coup de foudre ? Ou une alliance tatouée ? Ça en jette non ? Daphné m’en a parlé grâce à un des bouquins qu’elle a lus. Tu vois lequel ? Héloïse hoche la tête avec un sourire complice. Alors je m’arrête un instant, mais une image inspirée me vient.

– Pour répondre à ta question, Chloé, le jour où ta sœur me dira oui, j’adorerais qu’elle porte une robe très décolletée dans le dos, afin que son tatouage ne soit pas dissimulé par un voile blanc pour que chacun admire cette œuvre d’art et que mes copains, jaloux, se demandent jusqu’où peut bien aller toute cette dentelle ! Et je prendrai plaisir à photographier ta sœur sous tous les angles avec sa robe... et sans. Mais c’est assez pour ce soir Chloé. Je vais t’éviter de sombrer dans le total ridicule puisque tu ne peux t’empêcher d’être odieuse, jalouse et méchante. On va s’éclipser en souhaitant que tu réussisses à te calmer avant ce beau jour.

Monsieur Charile, merci pour ce réveillon qui s’est avéré plus fabuleux encore que je ne l’avais imaginé, et vous pouvez me croire !

Tu viens, ma puce ?

J’ose ce mot tendre pour la première fois, parce que je ne veux pas lui offrir du « mon cœur », « mon ange » ou « ma chérie » ici dans ce salon. Je soupire de soulagement car elle ne repousse pas cette marque de tendresse.

Ma belle sauvage prend ma main, s’arrête devant Chloé pour lui dire au revoir, mais sa sœur tourne les talons sans même lui accorder un regard.

Héloïse envoie un sourire vaillant à son père avant de me suivre. Notre vie est devant nous, et c’est le plus merveilleux de tous les cadeaux de Noël.

Héloïse

J’adresse un petit signe de la main à mon père, mais reviens sur mes pas pour l’embrasser. Il est de notre côté. Et sa nuit risque de ne pas être de tout repos. Mais je veux sortir de cette maison, de cette fête et profiter de mon amant, de ma plus belle surprise de Noël. Sa main a repris possession de ma taille. Elle irradie tout le long de ma peau et je sens, aux frémissements qui nous agitent, que nous allons fêter ce soir notre nouvelle vie de la plus licencieuse des façons.

Je hais Noël... ? Cette année sera l’exception. Mais qui sait, peut-être le restera-t-elle pour toutes les années à venir.

Héloïse

Vingt-cinq décembre au matin, appartement d'Alexandre

Je suis réveillée par la sonnerie de mon téléphone. J'ai une idée bien précise de la personne qui me harcèle. Mais je refuse de lui parler. Pas maintenant. Pas tant que je n'ai pas les idées claires. Et vu la façon dont Alexandre et moi avons fêté Noël, sans compter toutes ces émotions, le moins que l'on puisse dire, c'est que mes idées ne sont pas claires... Sept heures quinze du matin ! Un vingt-cinq décembre ?

Sérieux ! Si elle est sur le pied de guerre si tôt, ça ne peut signifier qu'une chose : elle n'a pas dû fermer l'œil de la nuit et doit être d'une humeur de chien féroce ! Lâchement, je décide de ne pas répondre. J'écouterai son cours de morale plus tard... et encore.

Je suppose qu'elle n'appelle pas pour nous inviter au déjeuner de Noël, il n'y a donc aucune urgence.

Je me pelotonne contre Alexandre. Il se décale dans son sommeil pour que je puisse venir me lover contre lui et referme sur ma taille un bras possessif. Je ferme les yeux sur un soupir heureux. Pas pour longtemps.

Cette saleté de téléphone recommence à sonner et jamais la musique que j'ai attribuée à ma mère un jour d'énervement – le thème de « L'Exorciste » – ne m'a paru plus adaptée.

Deux bips caractéristiques m'avertissent qu'elle a laissé un message, puis la sonnerie de nouveau. Ce manège se poursuit à trois reprises avant que je ne me décide à faire face.

Il ne sert à rien de reculer, j'ai bien compris qu'elle va insister jusqu'à ce que je réponde. Sans compter qu'elle est en train de réveiller mon amant.

Je roule sur moi-même, attrape le téléphone qui recommence à sonner et demande un instant à mon interlocutrice, le temps de quitter le lit et de laisser Alexandre finir sa nuit. Mais il me retient et, étonnamment alerte, il se redresse avec souplesse et me serre dans ses bras. Adossé à la tête de lit, il m'attire contre son torse, aussi solide que lui.

Il veut m'assurer de son soutien et me le fait savoir. Cette simple attention me serre le cœur et me rend assez forte pour affronter mon dragon.

Je connais par cœur son fonctionnement et la laisse déverser par longues salves tous ses griefs. Il n'y a de toute façon pas grande surprise. En dépit de l'évidence et de ce que mon amant lui a

expliqué, elle reste dans la chimère que Chloé et elle s'étaient construites.

Et bien sûr, dans leur rêve, je suis la voleuse de fiancé, la briseuse de couple. Si le mot de « salope » ne franchit pas ses lèvres, c'est parce que dans son milieu, ça ne se dit pas. Mais le contenu est aussi insultant et chargé d'une aversion qui, malgré tout, me fait mal.

Je ne cherche pas à répliquer. Pour dire quoi ? Je sais que les mots vont trop loin, que cet événement a été le révélateur de bien d'autres choses et qu'il y a des accusations qui ne pourront être effacées.

D'ailleurs, ce n'est pas une conciliation qu'elle cherche, mais un ultimatum qu'elle finit par me poser, comme une réponse au mien.

– Si tu choisis ce garçon contre ta sœur, contre ta famille, tu n'y auras plus ta place. Tu as jusqu'à midi pour choisir. Soit tu es là, seule cela va de soi, à notre déjeuner, avec de sincères excuses prêtes pour ta sœur, soit ce n'est plus la peine de revenir, ni d'appeler ou rien de ce genre. Suis-je claire ?

– Totalement, maman. Dis à Laurette qu'elle ne se fatigue pas pour rien. Elle n'aura qu'à mettre le couvert pour trois personnes.

À l'autre bout du fil, j'entends maman hoqueter. De stupeur ? De colère ? De rage ?

Je ne sais pas, mais elle se reprend presque aussitôt. Sa voix est glaciale, polaire même.

– Tu te rends compte que tu viens de faire ton choix... si on peut même parler de choix, lâche-t-elle dans un rire sans joie, chargé de tout son mépris. Tu es donc prête à renoncer à ta famille pour un de tes amants de passage, pour un homme dont tu ne sais rien !

– Un homme qui, je te le rappelle, te paraissait parfait hier encore pour Chloé.

– Ce n'est pas la question ! Et même si ça l'était... Cet homme, comme tu le dis, m'a été présenté comme pétri de valeurs. Pas comme un homme capable de succomber à la première fille peu farouche qu'il croise !

– La fille peu farouche te remercie, mais te signale, une fois de plus, qu'il n'y a pas eu d'engagement rompu puisqu'il n'y avait pas d'engagement. Maman, bon sang, quand te décideras-tu à l'entendre ?

– Et toi, au lieu de prendre tes grands airs, quand comprendras-tu que tu dois réfléchir aux conséquences de tes actes ? Même si je veux bien croire ce que ton père m'a raconté, cette histoire de coïncidence... De l'instant où tu as su qui était ce garçon et la manière dont tu blessais ta sœur, tu aurais dû prendre une seule décision. Une seule ! Tu m'entends, Héloïse ? Et c'est celle que je viens de te proposer, puisque tu ne l'as pas prise de toi-même !

– Tu te trompes maman ! Ce que tu me demandes est la seule décision qui TE convienne. C'est celle qui me pousserait une fois de plus à m'écraser pour tenter de te convenir, enfin, pour une fois. Et pour quel résultat ? Apparemment, tu n'as pas entendu un seul mot de ce que j'ai réussi à te dire hier soir ! Alors je vais être plus radicale. Puisque je suis toujours une telle source de déception, je ne vais pas déroger à la règle et je vais effectivement prendre une décision. Pour moi. Un tout petit peu pour lui aussi, je te l'accorde, mais avant tout pour moi. Je ne sais pas si c'est la bonne. Peut-être

que oui, peut-être que non. Et dans ce dernier cas, je ne doute pas que tu te feras une joie de me rappeler que je t'ai une nouvelle fois déçue.

Je n'ai pu retenir le sarcasme de ma voix sur mes derniers mots. Derrière moi, silencieux, Alexandre a resserré son étreinte. Il caresse mes épaules, embrasse ma nuque, tente d'apaiser ma tension.

Mais il ne peut rien pour me préserver de la dernière tirade de ma mère.

– C'est toi qui te trompes, Héloïse. Toi qui te crois si forte, si futée. Bien sûr qu'hier soir j'ai entendu tes divagations. Avais-je la possibilité de faire autrement ? Et devant un étranger en plus ! Un employé de ton père ! Passons ! Je t'ai dit dès le début de notre conversation mes conditions. Si tu Le choisis, tu n'auras plus ta place auprès de nous.

– De quelle place parles-tu ? Tout est dit, pour une fois nous sommes d'accord. Au revoir maman.

– Non, adieu, Héloïse, répond-elle, théâtrale, avant de raccrocher.

Je jette le téléphone sur le lit et peu à peu, mon rire s'étiole et s'éteint.

Alexandre me plaque contre lui avant que mes larmes ne viennent.

– Je crois que l'an prochain, on n'aura pas à se préoccuper des cadeaux de ma sœur. C'est bête, j'avais plein d'idées formidables !

Alexandre

Ma Rebelle fait mine de faire face, de plaisanter, mais tout son corps est tétanisé. Par la violence des mots qu'elle a entendus, comme par le chantage que sa mère a tenté de lui imposer. Par les conséquences de son choix aussi, peut-être. Et bien que cette idée me révulse, je me dois de lui parler moi aussi de choix.

– Puce, murmuré-je, tout en massant ses épaules pétrifiées. Tu as largement le temps d'être à l'heure pour le déjeuner.

Dieu que cette phrase me coûte ! Mais je m'en voudrais plus encore si je ne la prononçais pas, si je ne lui offrais pas au moins une porte de sortie.

– Tu as entendu ses conditions ? cingle-t-elle. C'est ce que tu veux que je fasse ?

Héloïse mord pour se défendre. Je le sais maintenant et ne m'en formalise pas. Au contraire, je la force à se tourner pour me faire face. Elle y consent de mauvaise grâce, mais garde les yeux baissés sur ses doigts qui triturent le drap.

– Regarde-moi, Hél. Tu sais parfaitement ce que je veux. J'ai été on ne peut plus clair, ici même hier matin, et chez tes parents, et même, me semblait-il, tout au long de cette nuit... Un, deux... Ses joues rosissent légèrement, elle relève vers moi son regard de jade, se mord la lèvre et retient un sourire. Mais il est là alors qu'elle hoche la tête. Je sais ce que je veux. Je veux juste être sûr que la réciproque soit vraie. On savait quand on a quitté la maison de ton père que notre décision allait être mal acceptée. L'ultimatum de ta mère va au-delà de ce que je pensais. Elle te parle d'une rupture avec moi ou avec eux... Et je sais combien c'est douloureux de vivre sans sa mère. Mais hier, tu le faisais pour te protéger toi, là, tu le fais pour moi.

Et je ne veux pas que tu regrettes ce choix. Donc, si tout compte fait, tu penses que le jeu n'en vaut pas la chandelle...

– Mais si je décide de tenter le coup avec toi ? demande-t-elle d'une toute petite voix, presque fragile.

On est loin de la guerrière du premier soir ou de l'amazone d'hier matin. J'ai senti très vite que ce n'était qu'une armure, mais cet aveu de vulnérabilité me bouleverse.

Possessif, je referme mes bras sur elle et murmure à son oreille.

– Comme tu le sais, j'aimerais t'avoir à mes côtés pour les quarante années à venir, au minimum,

et nous construirons une famille au top.

Héloïse sursaute et se raidit.

– Euh, n’y vois rien de définitif, mais jusqu’à hier, je n’avais jamais réfléchi à la possibilité de me mettre en couple, du moins si vite, alors des enfants...

Je retiens mon rire face à ce quiproquo. Mais il a déclenché quelques images : un ventre arrondi, une petite puce à la moue boudeuse, un bonhomme aux yeux d’argent. Je me secoue et lui réponds.

– Des enfants, carrément ? Tout de suite ? Écoute, je pensais prendre un peu de temps, au moins neuf mois, quelque chose comme ça, mais si tu tiens à creuser la question... Non, je pensais surtout à ma famille. Ma sœur t’adore déjà, mon jumeau me demande tous les jours quand il te rencontrera... D’ailleurs, ne panique pas, mais il sera là dans trois jours avec sa fiancée. Je suis même surpris qu’aucun des deux ne m’ait encore appelé pour savoir si j’ai assuré finalement hier soir, car je ne te cache pas qu’ils m’ont mis la pression. Attends-toi à devenir l’idole de Valentin qui a hâte de rencontrer celle qui m’a rendu fou amoureux en seulement trois jours. Ne t’affole pas. Ma famille va t’adorer. Et tu vas pouvoir bientôt t’en rendre compte. Tu as prévu quelque chose pour le réveillon du Nouvel An ? Non ? C’est heureux, car nous allons le passer tous ensemble !

Mon téléphone m’interrompt alors que j’entreprends de lui raconter mes projets à très court terme. Je pense à mon frère ou à ma sœur, mais je reconnais le numéro qui s’affiche.

– Ton père.

Héloïse se tend de nouveau. Je la reprends dans mes bras.

– Bonjour Alexandre. Je ne vous réveille pas ? Je suppose qu’Héloïse est avec vous, et j’imagine que vous êtes au courant de la conversation qu’elle a eu avec sa mère ?

– Oui Monsieur, réponds-je sans rien ajouter.

– Bien. Vous connaissez donc le choix qu’Héloïse a dû faire.

– Si vous appelez ça un choix... Sachez que je lui ai proposé de réfléchir si c’est pour cela que vous m’appelez.

– Non, ce n’est pas pour cette raison. Mais je suis touché que vous l’ayez fait. Je vous ai vu la défendre hier, je ne suis donc pas surpris, mais touché, oui. Je m’étais juré de ne jamais prononcer cette phrase, mais tant pis, je dois le faire : quelles sont vos intentions envers ma fille ?

Je retiens effectivement un rire. On se croirait au siècle dernier. Mais je comprends son inquiétude et lui réponds sincèrement.

– Primo, apprendre à se connaître. Comme on nous l’a fait remarquer, nous avons foncé tête baissée. C’est gage de superbes mariages dans ma famille, mais on va prendre tout de même notre temps.

Secundo, il me faut auprès de vous faire ma demande concernant le poste de Marseille. Tertio, un

peu plus tard, quand les deux premiers points seront posés, je vous ferai alors ma demande officielle.

– Si vous le voulez bien, rien ne presse... pour le troisième point. En tout cas, j'ai envie de vous faire confiance pour le premier. Concernant le second, dois-je envisager une double mutation ? Une sorte de binôme ?

– Je ne peux vous répondre pour votre fille. Je pense qu'elle verra cela directement avec vous, après Munich.

– Je note mais je reformule ma question. Dans l'optique où elle serait d'accord. Comme vous le savez, elle ne veut pas être à la tête de projet Sud. Mais vous ?

– Je suis jeune encore. Et cela impliquerait d'accélérer ma formation avant que le projet ne démarre.

– Ça, j'y veillerai personnellement. De plus, n'oubliez pas que vous ne fonctionnerez pas seul. Héloïse sera à vos côtés, mais sans avoir ce titre puisqu'elle le refuse.

– Écoutez, Monsieur Charile, j'ai peur de ne pas comprendre. Alors je préfère être clair dès maintenant. Une première fois, vous m'avez demandé d'être ce que je ne suis pas avec l'une de vos filles. Je n'accepterai pas ce rôle une seconde fois. Même pour Héloïse. Je ne serai pas un prête-nom. Si vous préférez qu'Héloïse dirige, c'est votre choix. Il se défend et je le comprendrai car elle est compétente, c'est le moins que je puisse dire. Je vais être précis : dans cette optique, sans hésitation ni rancœur, je serai le *number two*.

– Mais écoutez-moi, Alexandre. Vous serez le numéro un, c'est entendu ainsi, mais nous adapterons un poste de numéro deux pour Héloïse qui lui permettra une certaine liberté. C'est bien ce qu'elle m'a demandé hier, non ? Pour le moment, profitez de vos vacances. Nous en reparlerons tranquillement à votre retour... J'ai autre chose à ajouter, oh rien de professionnel, mais ici c'est le père qui parle. La décision de Marie ne me paraît pas être du bluff. Je vous confie donc ma petite fille. Car les temps à venir risquent d'être très durs pour elle.

– Sauf votre respect, Monsieur, j'ai eu déjà un aperçu hier soir, et il me semble que ces durs moments, comme vous dites, étaient déjà bien en place. J'ai été horrifié par ce que j'ai pu voir et entendre.

– Je comprends votre réaction, Alexandre. Sans doute d'ailleurs me trouvez-vous lâche de ne pas être intervenu plus tôt. Mais vous ne pouvez pas savoir à quel point le décès de notre petit Ludovic a bouleversé et métamorphosé ma femme. Oui, croyez-moi, elle n'a plus jamais été la femme que j'avais connue. Héloïse semblait tellement plus forte que sa mère, qu'il est vrai que je ne l'ai pas beaucoup protégée. Ses mots d'hier ont démontré que j'avais tort. Sa force n'a été qu'une carapace que je n'ai pas su voir ni comprendre.

Comment ne pas être ému en entendant cet homme me parler de ses doutes et de ses regrets. J'y vois la confiance qu'il me donne mais aussi toute la difficulté qu'il a dû vivre entre ces trois femmes aux liens difficiles et complexes.

Ma voix est donc considérablement radoucie lorsque je conclus.

– J'entends ce que vous m'expliquez. Surtout lorsque vous parlez de carapace. Je veillerai sur Héloïse et ma famille aussi, j'en suis certain. Tous ceux qui l'aiment et lui veulent du bien y ont leur place. Mais ceux-là seulement. Vous me comprenez ?

– Parfaitement et, dans le marasme de cette matinée, vos mots me réchauffent le cœur. À très vite.
Au revoir Alexandre.

Entre mes bras, Héloïse est émue de cette conversation, des perspectives qui s'ouvrent, des portes qui se ferment. Derrière la façade, je sens la peur, la douleur. Tout à l'heure, j'appellerai Valentin et Daphné. Mais pour le moment, je ne veux plus penser à sa famille ou à la mienne.

Je veux juste qu'on poursuive notre journée de Noël de la plus belle façon ! Pour aussi ne plus jamais l'entendre me dire : je hais Noël.

Épilogue

Alexandre

Noël, trois ans plus tard

Un œil ému posé sur la petite tête blottie au creux de mes bras, je tente de bouger sans réveiller Duncan, un ange blond au prénom de guerrier écossais.

– Donne, fils, je vais le prendre un peu. Émilie est en train de changer Connor, j’ai les bras libres.

Comme toujours, je souris d’entendre les prénoms écossais de mes neveux chanter sous l’accent marseillais de mon père. Valentin m’avait averti que celui d’entre nous qui serait père en premier choisirait ces prénoms celtiques chers à nos cœurs. Il a gagné le premier round haut la main avec ses jumeaux.

– Merci papa.

Je dépose dans les bras de mon père mon neveu, 3 mois depuis six jours, et je pars à la recherche de ma femme.

Il me suffit de me laisser guider par les rires enjoués qu’échangent les trois jeunes femmes. Comme mon père l’a dit, ma belle-sœur, Émilie, change l’aîné des jumeaux, en expliquant à ma femme les péripéties qui peuvent survenir avec un garçon si on n’est pas assez réveillé quand on le change.

– M’en parle pas, glousse Daphné. Matteo prenait un malin plaisir à m’asperger. Toujours pour le change de la nuit, celui où tu ne sais déjà plus où tu habites.

– Eh les filles, arrêtez de faire peur à ma femme !

Je râle pour le principe, mais j’adore cette complicité entre elles trois.

La plus belle, la plus époustouflante à mes yeux, se tourne vers moi, le sourire aux lèvres et les joues rouges d’avoir tant ri. Mais comme c’est de plus en plus le cas, ce ne sont ni son visage ni ses yeux que je regarde en premier, mais son ventre arrondi – bon, ses seins aussi, mais cela va de pair !

Dans un peu moins de trois mois, Héloïse Charile-Dulac mettra au monde notre petite fille.

Eh oui, après avoir été le plus fou des oncles, je vais devenir le plus heureux des pères. Je suis déjà le plus comblé des maris. Tant de bonheur, parfois, ça serre le cœur.

Après ma demande, à Noël de l’an dernier, nous nous sommes mariés au début de l’été.

Comme j'en rêvais, elle portait une robe au décolleté vertigineux. La couleur ivoire était rehaussée par la dentelle de son tatouage. Mais je ne le savais pas encore. Car lorsque je suis arrivé chez ma sœur, pour récupérer ma belle, un voile de dentelle recouvrait encore son dos. Elle a eu raison de ne pas m'écouter sur ce point. Il faut reconnaître que pour l'église, sa tenue était trop dénudée. Mais à la sortie, lorsqu'elle s'est délestée du voile aux points presque identiques à ceux qui étaient encrés en travers de son corps, j'en ai été subjugué.

Je n'ai pas été le seul. Tous nos invités étaient épatés. L'originalité de son tatouage et sa façon de se fondre dans sa robe, décolletée jusqu'au bas de son dos, ont fait l'admiration de tous.

La mère et la sœur d'Héloïse avaient fait savoir qu'elles n'honoreraient pas nos noces de leur présence. En dépit de mes espérances premières, la brouille ne s'était toujours pas atténuée, même avec le temps.

Pourtant, quinze jours avant notre mariage, mon beau-père m'a demandé s'il était possible d'avoir une place de plus à la table d'honneur. D'un commun accord, avec mon frère et ma sœur, nous avons préféré n'en rien dire à Héloïse. On ne voulait pas qu'elle soit déçue par un changement de dernière minute. Et son père n'avait rien voulu nous dire de plus.

Deux jours avant la cérémonie, Martin Charile arriva à la maison mais, avant de passer le seuil, il nous demanda d'attendre. Avec un sourire radieux, il revint vers le taxi qui patientait, en ouvrit la porte et... Marie, sa femme, la mère de ma belle en sortit.

Toutes deux étaient restées muettes et immobiles de longues secondes, indifférentes aux cris de mes neveux et nièce incapables de rester en place plus de deux minutes, en silence encore moins.

Mais lorsqu'elles s'étaient approchées l'une de l'autre, empruntées et bouleversées à la fois, je n'avais pu m'empêcher d'être ému.

Ensuite, après nous être tous présentés, salués, ma future belle-mère avait demandé l'autorisation d'emmener Héloïse pour la soirée.

Martin Charile et moi n'en menions pas large. Si le mariage était annulé après ce dîner en tête à tête ? Crainte déraisonnable.

Ce n'était visiblement pas dans ses intentions.

Je n'ai jamais su vraiment ce qu'elles s'étaient dit, mais elles furent toutes deux inséparables tout au long de ces deux derniers jours de préparatifs. Et à voir le sourire radieux sur le visage de ma future épouse, j'ai su que c'était ce qui devait advenir pour que notre bonheur, son bonheur, soit complet.

Chloé ne s'était pas sentie capable d'assister à la célébration, mais elle avait confié une longue lettre à ses parents pour Héloïse.

Depuis, les sœurs s'échangent des messages et je sais que lors de notre séjour parisien, dans quelques jours, elles ont prévu de se revoir.

Car après notre mutation conjointe pour Marseille – moi, en tant que directeur de la branche Sud et Méditerranée et Héloïse, en tant que sous-directrice avec les détachements temporaires qu'elle souhaitait ou qui étaient nécessaires – mon épouse s'est totalement acclimatée à la région et à ma famille. Chloé n'avait pas vraiment sa place dans cette nouvelle vie, et je suis sincèrement heureux qu'elle cherche maintenant à s'y frayer un chemin bienveillant. C'est important pour elle, pour sa sœur, mais aussi pour notre famille qui s'agrandit. Il est probable qu'elles n'auront jamais la complicité qui est née spontanément entre Héloïse et les filles de ma famille, mais c'est toujours mieux que le silence et l'hostilité.

Ce sont Daphné et Émilie qui ont appris les premières – enfin, juste après moi tout de même – sa grossesse. C'est à elles que ma belle a confié ses craintes d'une grossesse gémellaire et des frayeurs que cela suscitait en elle.

Mais Eireen va bien.

Un prénom à consonance celtique, en hommage à la première étape de notre voyage de noces. J'ai bien pensé à « Mérida », mais sa mère a menacé de « Mercure » si nous avions un fils ! En deuxième prénom, elle veut donner à notre ange à venir le prénom de ma mère. Cette déclaration m'a serré le cœur. Je suis sûr que, tatouage ou pas, maman aurait adoré mon petit bout de femme.

Un soupir m'échappe. Elle serait tellement fière de nous. Cinq petits-enfants, une sixième qui ne va plus tarder, une famille unie. C'est Sa réussite.

Héloïse prend doucement ma main, la porte à ses lèvres, puis la pose sur son ventre. Sans un mot, elle a senti mon émotion et me ramène à elle, à nous, au présent, avec la douceur qu'elle a appris à ne plus fuir maintenant qu'elle se sent aimée et rassurée.

Au loin, les bruits de la famille, des enfants surexcités par la fête, me parviennent.

Chaque année un peu plus, Héloïse et moi adorons... Noël.

FIN

Remerciements

Incroyable ! Magique ! Magnifique ! Bouleversant ! Et dire que c'est maintenant, après toutes ces pages, que les mots me manquent. Ces mots pour dire un grand, un sincère et un incommensurable « Merci ! » à tous ceux sans qui cette histoire n'aurait pas été possible, sans qui je ne l'aurais pas menée à bien ou peut-être même pas esquissée.

Tout d'abord, ma *dream team*, qui n'a cessé de me soutenir et de croire en moi, parfois même plus que moi-même. Au premier rang, bien sûr, mon Homme, mon Indispensable, le partenaire de mes rêves et le soutien de mes jours de doutes, ma jolie princesse pour son coaching efficace, son aide artistique et sa confiance absolue et mon petit homme qui m'a laissé le temps de m'immerger dans cette passion, quitte à attendre que maman ait fini de poser son idée.

À mon frère et à ma sœur, et que cette dernière soit assurée qu'elle a inspiré Daphné bien plus que Chloé et que, lorsque j'ai décrit la complicité de la fratrie Dulac, je n'ai pas eu à la chercher bien loin dans mon imagination, mais plutôt dans mes souvenirs. À ma sœur en particulier qui, en choisissant un jour mon cadeau de Noël a, sans le savoir, grandement contribué à tout cela. À nos parents qui, quoique très loin de cet univers, ont encouragé mon amour de la lecture et m'ont accompagnée sur cette route.

Au premier cercle de mes soutiens, à commencer par ma Sabine. Merci de ton écoute, de ta capacité à regonfler mon moral parfois défaillant et d'avoir cru en moi. À mon « carré de Caro », ces quatre drôles de dames qui, à un moment ou à un autre, ont eu un impact sur mon écriture, mes choix, mon implication. L'une est ma plus ancienne lectrice, l'autre l'une des plus récentes, les deux dernières sont des copinautes, virtuelles au sens physique de l'amitié, mais dont le soutien et les conseils sont bien loin d'être factices. Je suis heureuse de partager cette aventure avec vous.

Aux *bookfriends* que j'ai rencontrées par le biais de l'écriture, que cela soit dans les salons, à travers les blogs ou sur les pages de discussions. Une mention spéciale pour Carine et Maïté, leur gentillesse et leur sens de l'accueil.

Aux auteurs qui, grâce aux discussions engagées autour de leurs livres, ont su conforter mon envie d'écrire et m'inciter à tenter ma chance. Une deuxième mention spéciale à Caroline, mais aussi à Chrys, Rose (le jour où tu m'as proposé ce poste dans le comité de lecture des éditions Addictives, tu as, sans le savoir, enclenché toute une mécanique et ce livre en est le premier aboutissement), Chloé, Jana, Karine, Sophie, Bridget, Louise, Angel, Twiny et à toutes celles que j'ai eu la chance de croiser dans mes chroniques et discussions. Chrys, je crois que finalement, il faudra qu'on la fasse, cette danse de la joie !

Mon dernier remerciement va bien sûr aux Éditions Addictives, particulièrement à Maud qui, du premier échange autour du comité de lecture jusqu'à un e-mail un vendredi après-midi, a su me

guider et me rassurer. Merci d'avoir fait une place à ma petite histoire et de lui avoir donné sa chance. Merci à toute l'équipe qui a œuvré pour réaliser ce rêve.

Et pour finir, un grand merci à vous toutes et tous qui avez accueilli chez vous Héloïse et Alexandre. À bientôt pour de nouvelles aventures.

Gwen

Également disponible :

L'inconnu du premier étage

Quand Gwenn découvre que son fiancé la trompe, elle plaque tout : le garçon, le verger familial breton et la vie étriquée qui l'attendait.

Direction Paris, chez sa meilleure amie ! Gwenn intègre alors une famille dépareillée de sept locataires loufoques mais attachants, prêts à l'aider à se reconstruire.

Enfin, tous, sauf un : le mystérieux Colin, aussi beau qu'insaisissable.

Mais il y a aussi le séduisant milliardaire qui délaisse sa fiancée pour faire la cour à Gwenn, l'ex qui revient à la charge...

Gwenn voulait du changement, elle est servie !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Le père Noël était presque parfait* de Rose M. Becker

**LE PÈRE NOËL
ÉTAIT PRESQUE PARFAIT**

Premiers chapitres du roman

ZFLO_001

1. L'Homme de la tempête

– Hé ! Calista !

Crotte.

– Viens par ici !

De bique.

– J'ai plus de café !

Rho la, la !

Avachi sur sa banquette en cuir vert pâle, M. Miller m'adresse de grands signes de la main comme s'il était perdu en pleine mer. Je ne risque pas de le manquer ! Avec sa casquette à carreaux et son fusil – déchargé – posé sur la banquette, je ne vois que lui. Déposant un hot-dog généreusement garni de saucisses, ketchup et chou devant un autre client, j'attrape au vol la cafetière derrière le comptoir et slalome au milieu de la salle pour le rejoindre.

– Cali !

– C'est bon, Pete. Je ne suis pas sourde.

– Faut prendre rendez-vous ici pour avoir son café, maintenant ? marmonne-t-il.

Faussement outrée, je lui assène une petite tape sur l'épaule, comme s'il venait d'insulter ma famille sur dix générations.

– Je vais faire comme si je n'avais rien entendu !

– Ouais, ouais.

Ce qu'il peut être bougon parfois !

– Et je serais toi, je ferais gaffe. Tu ne sais pas ce que je ferai à ton hamburger la prochaine fois !

– Tu comptes cracher dedans ? s'amuse le pasteur Jim.

Installé à la table voisine, le révérend de notre petite ville se tourne vers moi avec un sourire amusé. Lui aussi est aisément repérable avec sa chemise noire et son col dur blanc, accompagnée des inévitables bottes fourrées et parka obligatoires en cette saison glaciale. Derrière les vitres du café, des flocons blancs volettent en tourbillon depuis maintenant des heures. Située au nord du Wisconsin, Lac Flambeau est assiégée durant tout l'hiver par d'interminables tempêtes. Mieux vaut être résistant pour vivre dans cette région à la frontière du Canada.

– Vous ne savez pas ce qui se passe en cuisine ! riposté-je avec un sourire espiègle, en remplissant la tasse de Pete.

Les deux hommes s’esclaffent et la voix de ma mère s’élève une seconde plus tard, chargée de reproches :

– Calista !

J’avais oublié qu’elle a l’ouïe fine.

– Qu’est-ce que tu racontes aux clients ?

Derrière le comptoir, elle me contemple d’un air culpabilisateur, sans doute pour me faire honte, mais je lui adresse mon sourire le plus innocent. On me donnerait le bon Dieu sans confession, en attestent les yeux amusés du pasteur.

– Rien, maman ! assuré-je. Juste le secret de nos délicieuses recettes.

Même M. Miller ne peut s’empêcher de rire. Dans son gros pull à col roulé rouge, ma mère continue à me fixer, faussement défiante. C’est qu’elle me connaît par cœur ! Suspicieuse, elle m’adresse finalement un signe, préférant me garder près d’elle, et avec un gros soupir, je la rejoins en traînant des pieds.

– Si on ne peut plus rigoler, baragouiné-je.

Très bas. Pour ne pas être entendue.

– Quoi ?

Ah oui. J’avais oublié que ma mère était The Sentinel.

– Rien, rien, fais-je, dans un accès de lâcheté assorti d’un sourire angélique.

– Mouais.

Elle aussi se retient de rire pendant que je repose la cafetière à moitié vide. Autour de nous, le brouhaha des conversations forme un fond sonore rassurant. J’attrape une nouvelle assiette à travers le passe-plat. Burger frites : un grand classique ! Avec ma mère, nous proposons une cuisine familiale et nourrissante à nos clients, souvent exténués après une dure journée de travail. Ouvert après le décès de mon père dans un accident de travail, l’établissement est très apprécié des habitants du coin – même si nous sommes sur le point de fermer nos portes. Entre les charges, les factures et les ardoises de certains piliers, la trésorerie n’est guère brillante.

Stop. Je ne dois pas penser à ça.

Pas maintenant. Pas en plein service.

– Ton maxi burger, Clarence ! annoncé-je en naviguant entre les tables.

Ici, tout le monde se connaît, comme dans une grande famille. J'appelle tous les clients par leurs prénoms et les fréquente depuis ma plus tendre enfance. Par exemple, je sais que M. Miller ne rentre pas chez lui pour éviter d'encourir les foudres – et le rouleau à pâtisserie – de sa redoutable épouse. Je sais aussi que Miss Marlowe, notre fan de burger taille XXL avec supplément fromage, ne supporte plus ses voisins trop bruyants. Et que le pasteur Jim vient surtout pour surveiller ses ouailles. Ne suis-je pas née à Lac Flambeau, au milieu de cette petite communauté ? Et j'ai parfois l'impression que je ne quitterai jamais la ville.

#frustration

Oh ! J'adore les gens, j'adore le café et bosser en famille depuis la fin du lycée. Mais quand même, vivre toujours au même endroit sans jamais voir le monde... c'est un peu triste, non ?

– Cali ! Tu me donnes un coup de main ?

Pas le temps de respirer !

Cette fois, c'est la voix grave de ma grand-mère, fumeuse invétérée et ancienne joueuse de poker professionnelle (du moins, c'est ce qu'elle prétend... et autant dire tout de suite qu'elle ment) qui m'interpelle. Essuyant mes mains dans le tablier noué autour de ma taille, par-dessus mon jean, je regagne le comptoir où Bette est juchée sur un haut tabouret près de l'entrée des cuisines.

– Tu gênes le passage ! lui fait remarquer ma mère, occupée à dresser une addition.

Sa propre mère hausse les épaules, magnanime.

– Je ne gêne jamais personne, voyons ! Je suis tellement discrète !

J'essaie – mais vraiment, j'essaie – de ne pas rire. Car ce soir, ma grand-mère a choisi de porter l'un de ses incroyables pulls parsemés de paillettes et un pantalon en cuir noir ultra-moulant.

– Tu peux me passer mon paquet de Morley ? me demande-t-elle, la paume déjà tendue.

Elle est occupée à faire une réussite et retourne ses cartes les unes après les autres avec dextérité. Je croise les bras, déterminée.

– Ne compte pas sur moi pour t'empoisonner !

Ma grand-mère me coule un regard de reproches.

– Ce n'est pas à mon âge que je risque grand-chose, tu sais !

– C'est une question de principe.

– Tu me fais la morale comme ta mère maintenant ? s'indigne-t-elle.

– Oui, confirmé-je. Exactement.

Trop paresseuse pour quitter son siège et chercher elle-même ses cigarettes, Bette finit par pousser un soupir résigné en plaçant sa carte au bon endroit.

– De toute manière, je ne t’ai pas demandé de venir pour ça. Approche, ajoute-t-elle en me faisant un petit signe.

La curiosité piquée au vif, je tends l’oreille vers ses lèvres, ourlées d’un crayon et d’un rouge écarlate de femme fatale.

– Regarde à quatre heures... me lance-t-elle, la bouche en coin.

Je me tourne dans la direction indiquée, aussi discrète que possible.

– Tu as vu le spécimen ? continue ma grand-mère en agitant les sourcils comme si elle avait dégoté une belle prise à la pêche.

Sauf qu’elle parle d’un homme. Évidemment.

– J’ai vérifié, il ne porte pas d’alliance. Qu’est-ce que tu en penses ?

– Mamy ! m’outré-je.

Apparemment, elle s’est encore mis en tête de me caser. Jugeant mon célibat inadmissible – et incompréhensible – ma grand-mère n’hésite jamais à me jeter dans les pattes du premier type venu.

– Il a au moins quarante ans !

Et moi, vingt....

– Il ne faut pas trop faire ta difficile, ma chérie. Il a encore tous ses cheveux.

Il est vrai que la population des environs est généralement âgée en moyenne de plus de soixante ans – et pourvue de bedaines et calvities dans 80 % des cas...

Glamour et paillettes au programme.

– N’importe quoi ! Je n’inviterai pas ce type à sortir avec moi ! m’exclamé-je.

– Une belle fille comme toi ne devrait pas être seule. C’est... c’est...

Elle suffoque en cherchant ses mots.

– ... inconcevable ! clame-t-elle. Et tu devrais prendre en compte mon avis. Je suis la plus grande experte ès relations sentimentales de l’État. Je te rappelle que j’ai été mariée quatre fois !

Je lui coule un regard moqueur.

– Et tu as divorcé quatre fois.

Bette m'adresse un signe du genre « Oh ça ? Ça ne compte pas ! ». Si bien que nous finissons par éclater de rire tandis qu'un client lève déjà le bras dans ma direction. Fin de la récréation !

Seule dans la salle déserte, je recompte les recettes du jour, un pli soucieux en travers du front. Mais j'ai beau manipuler les comptes dans tous les sens, elles ne suffisent jamais à couvrir nos frais. La journée n'a guère été brillante ! À cette heure, tous les clients sont partis, tout comme ma mère et ma grand-mère, rentrées chez elle. Habitant dans l'une des chambres au-dessus du café, je m'occupe toujours de la fermeture, même si je redoute de plus en plus ces tête-à-tête avec mes idées noires.

– C'est pas vrai ! fais-je entre mes dents.

Je referme sèchement le tiroir-caisse. Comment allons-nous faire ? D'après la comptabilité de ma mère, nous déposerons le bilan en janvier, juste après les fêtes de fin d'année. Pas étonnant que je n'aie plus envie de célébrer Noël ! Dire qu'enfant, j'adorais cette période de l'année, à l'instar de mon père, adorateur des sapins surchargés et des déguisements ringards de Santa Claus.

Papa, tu me manques tellement.

Refusant de céder à cette vague de mélancolie, je retire mon tablier et relève mes longs cheveux en une haute queue-de-cheval. Je n'aime pas me laisser aller. J'ai toujours été une optimiste, une battante... mais j'ignore comment nous sortir de cette impasse. Ma mère va perdre son travail – et moi aussi. Par ricochet, habitant dans l'une des chambres au-dessus du café, je vais aussi me retrouver sans toit au-dessus de la tête. Heureusement, ma meilleure amie a promis de m'héberger durant les premières semaines...

Licenciée. Sans domicile. Voilà une excellente façon de commencer la nouvelle année !

Par acquit de conscience, je passe un dernier coup de torchon sur le comptoir briqué. Je soulève au passage mes cours de psychologie, ouverts à côté de moi. Je dois potasser en prévision des prochains examens. Car si je travaille comme serveuse depuis deux ans, je poursuis aussi mes études par correspondance. J'ai toujours été passionnée par l'esprit humain et son fonctionnement, au point de vouloir y consacrer ma vie future. Mais pour le moment, pas toujours facile de concilier toutes mes activités !

– Un coup de balai et je vais me coucher ! dis-je à voix haute.

Puis, levant les yeux au ciel :

– Et maintenant, je parle toute seule... ça ne s'arrange pas !

Usant mes dernières forces après des heures debout à servir les clients, je nettoie sous les tables et autour des tabourets. Sans oublier le coin du juke-box, cassé depuis maintenant trois semaines – dommage que nous n'ayons pas les moyens de le faire réparer ! J'adorais les vieux standards d'Elvis

Presley ! Même si j'étais la seule. Je soupçonne d'ailleurs Bette d'avoir célébré dignement la panne en trinquant avec ma mère, trop heureuse de ne plus entendre le King.

Elles n'ont jamais eu de goût.

– Merde !

Cognant le meuble près de la porte d'entrée avec le manche de mon balai, je manque de renverser tous les bibelots exposés dessus et rattrape de justesse une grosse boîte rouge. Ouf ! Je viens de sauver la *wish box* que j'ai moi-même installée à l'occasion de Noël pour les clients – une sorte d'urne dans laquelle tous nos habitués peuvent déposer leurs vœux à l'occasion des fêtes. On peut demander n'importe quoi. Gagner au loto arrive en tête. Puis viennent les vacances aux Bahamas, la réussite scolaire... et passer dans le talk-show d'Ellen DeGeneres.

Oui, ma grand-mère aussi a fait un vœu !

– Et moi, alors ?

Bien sûr, ça ne marche pas. Bien sûr, ça ne sert à rien. Pourtant, je m'empare du bloc-notes laissé à disposition des clients et hésite, la mine du stylo au-dessus de la feuille. Je jette un regard au café où je n'ai pas dressé de sapin. D'ordinaire, je concocte un décor à faire pâlir les New-Yorkais et leur arbre du Rockefeller Center. Devenu une attraction locale, notre commerce croule sous les guirlandes, les boules et les couronnes de houx... mais cette fois, je n'ai pas le cœur à la fête.

– Je voudrais...

Je ferme les yeux avant d'écrire mon souhait.

– ... un miracle ! finis-je dans un souffle.

Je glisse le papier dans la boîte. Ça ne coûte rien d'essayer.

– Viking !

Mon gros labrador pousse un jappement digne d'un chiot en jouant dans la neige. Petite précision : il a douze ans et demi.

– Reste ici !

Sans m'écouter, il s'éloigne davantage et transforme son museau en chasse-neige pour dessiner de longues lignes sur l'épaisse nappe blanche. Notre café a été bâti à la sortie de la ville, à l'orée d'une immense forêt de conifères. À nouveau, je siffle pour le rappeler à l'intérieur avant de fermer le rideau de fer et de verrouiller toutes les issues pour la nuit. Dehors règnent d'épaisses ténèbres, à peine repoussées par la lampe au fronton du café.

– Tu as fait pipi ! crié-je, aussi autoritaire et impressionnante que Oui-Oui. Maintenant, tu rentres !

Au lieu de revenir vers moi, mon gros compagnon s’immobilise à dix mètres de la forêt, aux aguets. Surprise par son attitude inhabituelle, je fronce les sourcils et contemple à mon tour les arbres. Aucun bruit ne s’élève – ni chant d’oiseau, ni crissements de la neige sous le pas d’un animal nocturne. Le temps semble suspendu, comme si la nature elle-même retenait son souffle. Il y a quelque chose dans l’air. Quelque chose d’anormal. Je frissonne, les bras serrés contre moi, tandis que le vent agite les cimes, les faisant dangereusement pencher. Pins, érables et chênes forment un rideau opaque, impossible à percer. Du moins, pour moi. Car Viking lâche un aboiement en guise d’avertissement.

Ne pas penser à Vendredi 13.

Ne pas penser à Charles Manson.

Ne pas penser à un clown (si, les clowns font peur).

– Viking ! appelé-je, sans quitter des yeux les branchages inextricables.

C’est alors que je la vois à mon tour. La forme noire. Là. Dans les bois. Plaquant une main sur ma bouche, je retiens un cri. Qu’est-ce que c’est que ce truc ? Frissonnant dans mon anorak, je distingue clairement une silhouette entre les troncs. Il y a quelqu’un dans les bois ! Mais qui peut se promener à cette heure par moins dix degrés ? À moins que je n’aie rêvé ? Une seconde plus tard, je ne discerne plus rien. Tirillée entre crainte et curiosité, j’hésite avant que mon chien ne tranche pour moi en s’élançant dans la forêt.

– Eh, merde !

À toute vitesse, je rentre dans le café, attrape la grosse lampe de poche rangée sous le comptoir et me précipite dehors sans prendre le temps de verrouiller la porte. Tout en courant, je remonte la fermeture de ma parka rouge.

– Attends-moi, Viking !

Mes bottes s’enfoncent dans la neige jusqu’aux chevilles. Sans cesser de cavalier, j’allume le faisceau de ma torche pour éclairer les environs... et aperçois les fesses de mon chien entre deux arbres. Il est en position de jeu, les pattes avant tendues et le derrière en l’air. Que fabrique-t-il ?

– Vi...

Je m’interromps brutalement. Un homme. Il y a un homme avec lui. Sidérée, je braque ma lampe dans sa figure et l’inconnu lève un bras devant lui pour se protéger, une épaule appuyée à un sapin. J’ai la nette impression qu’il ne tient pas debout. Et sans discerner ses traits, je remarque qu’il ne porte ni manteau ni bottes par ce froid glacial – seulement un pull noir et un jean ! J’écarquille les yeux alors qu’il émet un gémissement en titubant vers moi... avant de s’effondrer à mes pieds, dans la

neige.

2. Vagabond

– Monsieur ?

Agenouillée dans la neige qui transperce mon jean, je repousse les cheveux châtain de l'inconnu. Il a perdu conscience devant moi. Mon chien, lui, s'en va respirer plus loin un tronc d'arbre comme si nous n'existions plus.

Merci pour la solidarité.

– Monsieur, vous m'entendez ?

Avec soin, je place ses mèches mi-longues et soyeuses derrière ses oreilles, découvrant de petites égratignures sur son visage plongé dans l'ombre. Certaines plaies saignent encore mais semblent superficielles. J'aperçois également d'autres entailles au niveau du cou, en écartant son col roulé.

– Monsieur, s'il vous plaît ! fais-je, plus fort.

De plus en plus inquiète, je passe mes doigts sur ses joues gelées. Cet homme a dû avoir un accident et rester un sacré bout de temps dans le froid, malgré sa tenue parfaitement inadaptée à nos contrées. Que s'est-il passé ? Enveloppée par les ténèbres, je plisse les yeux et dirige ma lampe de poche vers sa tête pour tenter de discerner ses traits. Il a l'air jeune – et pas mal... même si je peine à discerner grand-chose dans les ténèbres.

– Monsieur !

Je ne vais quand même pas le gifler.

– Répondez-moi !

Ce n'est pas du tout ce qu'il m'inspire...

– Réveillez-vous ! crié-je à plein volume, au point que Viking se retourne, cessant son exploration forestière.

Plantant mes doigts dans ses larges épaules, je le secoue doucement par crainte d'agrandir ses plaies. Je suis censée l'aider, pas l'achever ! Je vois alors ses longs cils noirs tressauter avant qu'il n'ouvre les yeux, aspirant un peu d'oxygène par la bouche comme au sortir d'une interminable apnée.

– Où...

Sa voix se brise dès le premier mot.

– Chut, n’essayez pas de parler, lui dis-je pour l’apaiser. Je vais essayer de vous ramener à l’intérieur.

– Où sommes-nous ? insiste-t-il.

Il a un timbre rauque, un peu cassé, et incroyablement sexy.

Merde ! Je dois être célibataire depuis trop longtemps...

– Dans la forêt autour de Lac Flambeau. Vous avez eu un accident ?

– Je...

Il tente maladroitement de se relever, en plantant un genou dans la couche de neige, et vacille à nouveau. Anticipant sa chute, je passe un bras autour de son torse et le retiens de justesse. Le pauvre semble encore dans les vapes.

– Laissez-moi vous aider.

– Je... non...

– Vous tenez à peine debout ! lui fais-je remarquer.

Puis je me relève en l’entraînant tandis qu’il s’appuie en partie sur moi.

C’est fou ce qu’il est lourd ! Il a des muscles en béton armé ou quoi ?

Tout en tirant la langue, je m’ébranle la première et l’entraîne à pas lourds dans mon sillage. Viking nous ouvre la voie – quand il ne s’arrête pas pour faire un petit pipi.

Tranquillou.

– Ce n’est pas loin, murmuré-je, à bout de souffle.

– Je... suis... désolé... articule-t-il à l’orée de la forêt.

Collés l’un à l’autre, nous prenons la direction du café, à la porte grande ouverte. Mon inconnu tremble contre moi, congelé par sa mésaventure dans le froid nocturne. Tant bien que mal, j’essaie de le réchauffer en frottant sa peau à travers son pull en laine. Mais il claque toujours des dents en franchissant le seuil et se laisse tomber sur le premier tabouret à sa portée. Parce qu’il manque de perdre l’équilibre, je tends les bras pour lui éviter une mauvaise chute. Il n’a pas l’air brillant. Je passe ensuite derrière le comptoir et attrape une bouteille de whisky pour lui servir un shot.

– Buvez ça !

Ses mains se referment gauchement sur le verre, raidies par le froid. Intervenant aussitôt, je l’aide à le porter à ses lèvres, mes doigts par-dessus les siens. Sans que je sache vraiment pourquoi, ce contact me noue l’estomac. Et mon invité vide le fond ambré en renversant la tête en arrière. Une seconde plus tard, des couleurs réapparaissent sur ses joues.

– Merci... je...

Il s'apprête à ajouter un mot mais vacille sur son siège. L'alcool était-il trop fort pour son organisme affaibli ? Me précipitant vers lui, j'enroule un bras autour de sa taille malgré mon embarras croissant à toucher un parfait inconnu.

Mais alors vraiment parfait.

Le rouge me monte aux joues et j'échange avec lui un regard – notre premier vrai regard, inexplicablement intense. Je cesse de respirer, comme si on m'avait coupé l'oxygène. Derrière le comptoir, mes jambes ne répondent plus tandis que je le fixe sans plus prononcer un mot. Il est...

Waouh.

Je déglutis avec peine, surprise par la délicatesse de son visage. Front haut, nez droit, bouche charnue, peau lisse et rendue légèrement blafarde par les températures négatives : ce mec est une bombe !

Non mais à quoi je pense dans un moment pareil ?!

Je remarque surtout ses yeux bleus – du plus beau bleu imaginable. Très pâle. Et d'une pureté ahurissante.

- Vous ne pouvez pas rester ici, fais-je d'une voix enrouée. Je vais vous conduire à l'étage.
- Je ne veux pas déranger, articule-t-il, la bouche sèche.
- Suivez-moi et ne dites pas de bêtises !

Les escaliers ne sont pas une partie de plaisir. À chaque marche, mon blessé titube et nous nous retrouvons flanc contre flanc, presque soudés l'un à l'autre. Une proximité qui ne manque pas d'accroître mon trouble.

- Par ici, dis-je en ouvrant la porte d'une des chambres réservées à la location.

Il y a bien longtemps qu'aucun client ne les utilise plus. Dans un dernier effort, nous atteignons le lit où mon compagnon s'écroule littéralement, incapable de résister plus longtemps. Je mesure soudain la force qu'il a dû déployer pour ne pas s'effondrer et s'appuyer entièrement sur moi. Étendu sur le dos, il ferme les paupières.

- Monsieur ?

Pas de réponse. Je crois qu'il a perdu connaissance.

- Monsieur... je...

Je bafouille comme une collégienne, penchée au-dessus de lui. Viking en profite pour monter sur le lit à côté de lui, tourner sur lui-même et se coucher en boule comme s'ils se connaissaient depuis

toujours. À l'aise.

– Je vais retirer vos vêtements, le préviens-je.

Assez maladroite, je soulève le lainage noir et son sous-pull.

– Ce n'est pas pour vous reluquer, hein ! précisé-je, le visage en feu.

Heureusement qu'il est évanoui et qu'il ne peut pas m'entendre ou voir ma tête. J'arbore une belle teinte écrevisse en découvrant sa musculature sportive... avant de me ressaisir. Ce n'est pas le moment de jouer les voyeuses ! Retirant mon propre anorak, je le lance sur une chaise et retrousse les manches de mon sweater.

– Vous êtes bien amoché, murmuré-je.

De petits éclats de verre se sont fichés dans sa peau. A-t-il été victime d'un accident de voiture ? À moins qu'il n'ait sauté par une fenêtre ? Je l'enveloppe d'un long regard, focalisé sur les légères entailles et sa peau bleuie par une longue exposition au froid. Puis je pars récupérer la trousse de premiers secours dans la salle de bains contiguë. Munie de compresses, d'une bouteille d'alcool à 90° et d'une pince à épiler, je me courbe au-dessus de lui afin de retirer tous les éclats un par un. Par chance, ils ne sont pas trop profondément enfoncés dans ses chairs.

– Et vous êtes très sexy, ajouté-je, en retirant le dernier.

Je le dépose avec les autres sur le rebord de la table de chevet. Bien sûr, c'est le moment qu'il choisit pour rouvrir les yeux.

– Que... quoi ? balbutie-t-il, sonné.

– Euh... rien, rien !

Mourir.

– Qu'est-ce que vous avez dit ? insiste-t-il.

À son petit sourire en coin, je suis à peu près certaine qu'il m'a entendue.

– Moi ? Je n'ai pas parlé, réponds-je, l'air terriblement coupable. Je... je vais appeler le docteur. Ne bougez pas !

Et je m'enfuis lâchement vers le téléphone.

Quelques minutes plus tard, le docteur Williams ausculte mon mystérieux inconnu d'un air concentré. Je me tiens derrière lui – si près que je gêne certains de ses mouvements. Cela n'a aucun rapport avec mon intérêt pour le patient. Aucun. Je suis juste une hôtesse attentionnée.

– C’est grave ? demandé-je, nerveuse. Vous pensez qu’il doit aller à l’hôpital ?

Appuyé contre les oreillers, le malade me jette un regard amusé – un regard bleuté qui me fait perdre un instant l’usage de la parole ! Le médecin en profite aussitôt pour placer un mot. L’avantage de vivre dans une petite ville, c’est que nous sommes tous voisins. Logeant trois rues plus loin, le praticien a débarqué au café en moins de cinq minutes avec sa trousse en cuir.

– Ce sont des blessures superficielles... et elles ont été bien désinfectées.

– Il faut remercier mon infirmière, sourit mon inconnu.

Je rougis un peu.

– Il s’est quand même évanoui, intervient-je.

– Hypothermie, m’explique le médecin avant d’écouter son rythme cardiaque en promenant son stéthoscope sur son torse.

J’aurais dû faire médecine.

– Combien de temps êtes-vous resté dans le froid ? enchaîne M. Williams.

– Je ne sais pas... j’ai eu un accident de voiture...

Le beau brun hésite, sans doute à la recherche de ses récents souvenirs. Commotionné, il ne semble pas avoir les idées très claires.

– J’ai loué une voiture mais ses pneus n’étaient pas équipés de chaînes, explique-t-il. Je ne m’attendais pas à ce que les routes soient si mauvaises.

Ses yeux en amande, au bleu tranchant, se perdent dans le vide, renouant avec le fil de sa mémoire. J’ai l’impression qu’un film défile devant lui.

– La voiture s’est mise à patiner, enchaîne-t-il, concentré. Je suis sorti de la route et j’ai percuté de plein fouet un arbre. Ensuite, j’ai dû perdre connaissance quelques minutes. Quand je me suis réveillé, je suis sorti pour marcher et trouver de l’aide. J’étais en pleine forêt, perdu nulle part...

– Nulle part, souris-je, amusée. C’est une excellente définition de Lac Flambeau !

Le docteur Williams s’esclaffe.

– Lac Flambeau ? répète mon bel inconnu.

Une ombre passe brièvement sur ses traits. Sans doute n’était-il pas en état de m’entendre tout à l’heure, dans la forêt, lorsque je lui ai parlé...

– Où alliez-vous ? l’interroge le médecin.

– À la frontière canadienne, rétorque-t-il après un bref silence. Je rends visite à ma famille pour les fêtes.

– Eh bien, vous allez devoir attendre quelques jours ici. Vous avez attrapé une angine et je vous déconseille de sortir dans cet état. Pour le moment, vous avez surtout besoin de repos et de ne pas vous exposer à notre météo catastrophique, précise le médecin dans un sourire.

– Mais je...

Il semble embarrassé et je crois en deviner la raison. Certaine qu'il ne sait pas où aller – et qu'il n'a peut-être pas l'argent pour louer une chambre d'hôtel – je vole à son aide. Cet homme m'a tout l'air d'être un vagabond, ou au moins un homme déboussolé. Sans cela, que faisait-il sans manteau en plein hiver, à errer en solitaire au cœur de la nuit ?

– Vous pouvez rester ici pour la nuit.

Il secoue la tête, farouche.

– Je ne peux pas vous demander ça.

– Ces chambres sont toujours vides. Vous ne dérangez pas, lui assuré-je, souriante. Comment vous vous appelez ?

Nos regards se croisent. Intensément. Et à cette seconde, c'est comme s'il ne parlait qu'à moi dans la pièce. Comme si nous étions seuls.

– Liam.

Sexy.

Comme lui.

– Moi, c'est Calista.

Je ne reconnais pas ma voix, toujours enrouée, toujours différente. À croire que je souffre aussi d'une angine !

– Vous devriez accepter l'offre de Cali, confirme le docteur avec un clin d'œil. Nous vivons peut-être au milieu de nulle part, mais nous sommes des gens accueillants !

Tout en parlant, il range ses instruments dans sa sacoche en cuir, sans doute impatient de rentrer chez lui à cette heure tardive. Liam le remercie en serrant sa main avec une petite grimace de douleur. Et sur le seuil, je récupère l'ordonnance de M. Williams avant de fouiller dans mon sac pour le payer.

– Merci, Cali.

Puis, sur le pas de la porte :

– Surtout, veille à ce qu'il ne sorte pas.

J'acquiesce. Pas d'inquiétude. Cet homme sera prisonnier. À mon retour dans la chambre, Liam est à moitié assoupi, lessivé par les événements et la fièvre, mon gros chien toujours couché contre lui. Je ne peux m'empêcher d'admirer la beauté de son visage, découpé sur la taie blanche de l'oreiller. La finesse de son profil affole mon poulx, comme ses lèvres charnues et entrouvertes lorsqu'il exhale un long souffle régulier.

– Liam, vous voulez peut-être prévenir votre famille ?

Il rouvre un œil et je peux voir son corps se raidir, comme s'il était soudain mis sous tension. Il me répond d'ailleurs trop vite, mâchant presque ses mots :

– Non. Non, ce ne sera pas la peine.

– Vous êtes sûr ? fais-je en agitant mon portable dans ma main.

Il déglutit avec peine.

– Je... je suis trop fatigué. Je m'en chargerai demain. Mais merci beaucoup. Merci pour tout.

J'acquiesce avant de refermer la porte derrière moi, à peu près certaine qu'il me cache quelque chose. Une fois dans ma chambre, je m'adosse au battant... et tourne la clé dans la serrure, par prudence. Un inconnu ne dort-il pas à côté de moi ? Confusément, je sens pourtant que je n'ai rien à craindre de lui.

– Il est sexy, ton SDF ! me lance Bette en regagnant le rez-de-chaussée.

Je lève les yeux au ciel tandis que ma grand-mère me donne un petit coup de coude en passant à ma hauteur. Elle vient de rendre visite à Liam, en train de se reposer à l'étage, et s'installe au comptoir du café. Nous n'avons pas encore ouvert mais les premiers clients ne devraient plus tarder à affluer – sûrement à pied à cause des chutes de neige.

– Moi, je veux bien l'adopter ! ajoute-t-elle avec un clin d'œil très appuyé.

– Mamy !

Devant mon expression outrée, elle éclate de rire. Aujourd'hui, c'est elle qui porte mon tablier autour des hanches pour nous donner un coup de main aux fourneaux. Lenny, notre cuisinier, est coincé chez lui dans un village voisin. Impossible de prendre la voiture avec trente centimètres de neige au sol. Ma mère choisit ce moment pour sortir des cuisines avec un gros carton entre les bras.

– Tu as ressorti les décorations de Noël ? me demande-t-elle, l'air un peu perdu. Je croyais que tu n'avais pas envie de décorer cette année !

– Oui mais je me suis dit que ce serait sympa finalement, réponds-je, l'air dégagé. Pour les clients.

Bette me contemple derrière ses grosses lunettes qui accentuent encore le maquillage très foncé de

ses yeux.

- Et pour le SDF sexy...
- N'importe quoi ! clamé-je d'une voix aiguë.

Pourtant, j'avoue avoir envie de donner un esprit festif aux lieux depuis qu'il est arrivé, hier. Bette s'esclaffe, beaucoup trop perspicace à mon goût, tandis que ma mère pose une main sur mon bras.

- Si nous allions lui rendre une petite visite, d'ailleurs ? Il est temps que je le rencontre, moi aussi !
- Rince-toi bien l'œil, Jamie !

Échangeant un regard un peu navré avec ma mère, je récupère le plateau du petit déjeuner préparé pour Liam et monte avec elle les escaliers. Indécrottable grand-mère. Maman, elle, semble plutôt redouter que je ne loge un *serial killer* en puissance. Et lorsque je frappe du pied à la porte, elle se tient en recul. Pour sa défense, les hommes sont loin d'avoir toujours été prévenants avec elle. Chassant de mes pensées mon beau-père, j'essaie de ne pas faire tomber le plateau, assez chargé.

- C'est ouvert ! crie Liam.

À ma grande surprise, il est habillé et debout... même s'il est obligé de se raccrocher à la grosse commode en bois blanc pour rester vaillant. J'ai à peine le temps d'être choquée par sa taille. Durant son sauvetage, je n'avais pas réalisé à quel point il était grand !

- Vous n'auriez pas dû vous lever ! m'exclamé-je en me précipitant vers lui et en posant son repas sur la commode. Le docteur vous a dit de garder le lit...

Il retombe assis sur le matelas aux draps parfaitement tirés – un vrai lit « au carré » comme à l'armée. Il a également regonflé les oreillers et nettoyé au mieux la chambre.

- Je ne voulais pas abuser de votre hospitalité, précise-t-il. Et vous n'aviez pas à me préparer tout ça ! C'est beaucoup trop...

D'un geste de la main, il me désigne ses œufs au bacon, accompagnés de toasts, café et jus d'orange. Je redoutais qu'il ne meure de faim ! Et en l'aidant à se rasseoir, j'éprouve la même émotion à le tenir par les épaules, mon visage tout proche du sien tandis qu'il remonte ses jambes pour les étendre sur le couvre-lit en patchwork.

- Alors vous comptiez partir ? me fâché-je, très sérieuse.

Pas de réponse. Ma mère se rapproche en se raclant la gorge, peut-être surprise par notre étrange intimité. Moi-même, je peine à comprendre ce qui se passe. Un peu gênée, je m'empresse de faire les présentations et Liam se montre d'une correction parfaite, se répandant en remerciements auprès de ma mère – qui tombe sous le charme. Décidément, il conquiert toutes les femmes de la famille.

Moi comprise ?

Le courant passe bien entre eux et je m'étonne de sa galanterie lorsqu'il se précipite vers moi avant que je ne reprenne le plateau du petit déjeuner. Nous manquons de nous percuter devant la commode.

– Désolé, s'excuse-t-il en posant une main sur mon épaule.

Ses doigts me délivrent une petite décharge... délicieuse.

– Non, non, c'est moi, bredouillé-je.

– Non, insiste Liam, l'air grave. C'est ma faute, vraiment. Je suis navré.

Je rêve... ou nous sommes en train de faire un concours d'excuses ? Et Liam ne plaisante pas, les sourcils froncés et la mine grave !

– Je voulais vous aider, ajoute-t-il en s'emparant du petit déjeuner.

À l'évidence, le vagabond-gentleman a reçu une excellente éducation. Je l'observe pendant que ma mère lui propose à son tour de rester sous notre toit durant sa brève convalescence. Je ne sais rien de cet homme. Hormis son prénom. Pourtant, je lui fais assez confiance pour qu'il dorme dans la chambre contiguë à la mienne.

– Ma mère a raison, déclaré-je en l'entendant écraser une grosse quinte de toux dans son poing.

Il ne paraît pas en grande forme.

– Vous pouvez rester quelques jours. De toute manière, les routes sont impraticables à cause de la neige.

À nouveau, Liam plonge dans mes yeux. Et à nouveau, je retiens mon souffle, comme si le reste du monde était à l'arrêt.

– Je vous suis redevable, rétorque-t-il simplement.

– Ça veut dire que vous acceptez ?

Il hoche la tête – ce qui me remplit d'une joie un peu trop intense ! Ma mère acquiesce également, satisfaite. Elle ne semble plus craindre d'abriter Norman Bates.

– Parfait ! Eh bien, c'est réglé !

Et avant de nous quitter, elle ajoute sur le palier, en nous observant tour à tour comme si elle voyait quelque chose :

– Je suis certaine que votre présence va ramener un peu de joie ici !

Elle me jette un regard entendu, comme si elle me visait personnellement. Et je n'ai même pas le temps de l'interpeller – ou de la foudroyer du regard – qu'elle s'esquive en vitesse.

– Qu'a-t-elle voulu dire ? m'interroge Liam, amusé.

– Je n'en sais rien du tout !

Je veux changer de mère. Et de grand-mère.

Pour la première fois, Liam éclate de rire – un rire unique, grave, séduisant comme sa voix. En fait, je me demande ce qui n'est pas sexy chez ce type ! Dans son pull à col roulé noir, il me contemple avec des yeux brillants, trop intenses pour être soutenus. Et j'ai l'impression que l'air vibre entre nous. À moins que je ne me fasse un gros film ? Pourtant, à sa façon de me regarder, je jurerais que... Stop ! J'essaie de reprendre contenance.

– Je devrais y aller moi aussi. Profitez-en pour vous reposer un peu.

– Calista...

Sa voix m'arrête sur le pas de la porte.

– Cali, dis-je en me retournant. Tout le monde m'appelle Cali.

– Cali, répète-t-il.

Mon diminutif roule sous sa langue et le regard de mon vagabond me transperce, intelligent, presque aiguisé.

– Pourquoi faites-vous ça ? me demande-t-il.

– « Ça » quoi ?

– Héberger un type que vous connaissez à peine. Depuis que vous m'avez trouvé hier soir, vous n'avez cessé de m'aider sans demander la moindre contrepartie.

Je fronce les sourcils, perdue.

– Je ne comprends pas.

À son tour de m'observer d'un air incrédule. Je crois qu'il n'examinerait pas différemment une Martienne.

– Personne ne fait ça. Personne n'aide un inconnu sans rien exiger en échange.

Je secoue la tête.

– Si. Moi.

Lui aurais-je annoncé que j'ai commis dix meurtres et échappé de peu à la chaise électrique qu'il ne me regarderait pas plus bizarrement. Il semble si sidéré, si dépassé, que je me retiens de rire.

– Je pourrais être n'importe qui ! reprend-il, presque en colère. Quand vous m'avez ramené chez vous hier, j'aurais pu vous agresser, j'aurais pu être dangereux...

– Mais vous ne l'étiez pas.

Ma logique l'abasourdit encore plus. D'une main, je m'accroche à l'encadrement de la porte pendant qu'il croise les bras, de plus en plus désarçonné – et fâché. Comme s'il m'en voulait de lui avoir tendu la main sans réfléchir.

– Vous êtes complètement inconsciente ! Vous avez pris des risques inconsidérés !

– Regardez-vous ! fais-je avec un sourire en coin. Vous êtes en train de vous inquiéter pour moi alors que vous ne me connaissez pas. Finalement, nous sommes pareils.

Pris à son propre piège, il ouvre la bouche avant de la refermer, sans trouver une bonne réplique.

– Et puis si je n'aide pas quelqu'un pendant la période des fêtes, quand le ferais-je ? ajouté-je.

Sur ces mots, je referme doucement la porte. N'est-ce pas triste de penser que rien n'est gratuit en ce monde ? Qu'a-t-il pu arriver à Liam pour qu'il réagisse ainsi ?

3. Qui es-tu ?

– Déshabillez-vous.

Liam me regarde avec des yeux en soucoupe. Assis sur le lit, il repose l'un des livres prélevés à la petite bibliothèque de sa chambre – uniquement de vieux romans policiers qui appartenaient à mon père.

– Je vous demande pardon ?

J'avoue que dit comme ça, ça peut prêter à confusion...

J'essaie de ne pas me transformer en tomate tandis qu'il me contemple avec un sourire en coin. Je tiens entre mes mains une trousse de premiers secours et les médicaments achetés à la pharmacie après la fermeture du café.

– Vous devez vous déshabiller pour vos soins, reformulé-je.

Son sourire s'affirme. Lui ne semble pas du tout mal à l'aise. Au contraire, la situation paraît l'amuser. Ça en fait au moins un sur deux !

– Vous venez jouer les infirmières ?

Rouge brique. Rouge pivoine. Rouge-morte-de-honte.

C'est fou toutes les nuances qui existent.

L'eau claire de ses yeux se réchauffe, comme si sa froideur naturelle, sa distance permanente fondaient. Troublée, je lui tourne le dos pour déposer mes affaires sur le bureau en pin blanc, situé à droite du lit. Et son rire rauque m'accompagne tandis que je m'occupe les mains en sortant un paquet de coton lyophilisé. Ce type me met dans des états impossibles ! Qu'est-ce qu'il m'arrive ? J'en ai les paumes toutes moites.

– Ça ne durera pas longtemps, promets-je.

L'atmosphère me semble lourde, presque suffocante. Pourtant, la température doit avoisiner les moins dix degrés à l'extérieur ! Ça doit être la faute du chauffage. Je le pousse toujours trop fort en début de soirée.

Voilà. Incriminons les radiateurs.

– Je suis allée chercher la...

Ma voix s'étrangle au moment où je me retourne. Liam est torse nu, délesté de ses couches de vêtements. À mon corps défendant, je ne peux m'empêcher d'admirer sa musculature athlétique et sa peau pâle. Mes yeux courent sur les lignes longues et nerveuses de ses abdominaux avant de s'attarder sur ses biceps, marqués sans être épais. Il est foutu comme un dieu.

– Calista ?

J'entends sa voix... mais très loin.

– Hou, hou ! fait-il, en agitant une main devant moi, comme s'il tentait de me réveiller.

Je m'ébranle enfin.

– Hein ? Oui ! Oui ?

À nouveau, il s'esclaffe. Mais s'il vivait dans une minuscule ville uniquement peuplée d'hommes de plus de soixante ans, chauves et affligés de grosses bedaines, il comprendrait mieux !

– Et je vous ai déjà dit de m'appeler Cali ! me reprends-je en plantant les poings sur mes hanches, le sourire aux lèvres.

Non sans malice, Liam hoche la tête, sûrement conscient de l'effet qu'il produit sur moi. Me penchant au-dessus de lui malgré mes vapeurs, j'imbibe un coton d'alcool à 90° degrés pour désinfecter ses plaies.

– Vous n'êtes pas obligée de faire ça, me dit-il soudain, plus sérieux.

– Bien sûr que si.

– Je pourrais très bien me débrouiller seul, assure-t-il, impétueux.

Pas besoin de le connaître pour savoir qu'il en a l'habitude. Mais je hausse les épaules en nettoyant une petite blessure sur son épaule, presque à la base de son cou.

– Je n'en doute pas une seconde. Mais je suis là. Alors autant en profiter.

Il sourit malgré le picotement du désinfectant. À l'évidence, il n'est pas douillet !

– Vous m'encouragez à profiter de vous ? me taquine-t-il.

– Que... quoi ? bégayé-je.

Suspendant mon geste, je m'arrête de tamponner ses blessures.

– Quoi ? répété-je, telle une soprano à son échauffement. Pas du tout !

– Cali...

La belle voix grave de Liam me donne des frissons lorsqu'il s'empare de ma main. Ses doigts enveloppant les miens, glissant sur ma peau diaphane. Sauf que cette fois, je ne semble pas la seule à

ressentir la tension électrique. Une onde circule entre nous. De main à main. De peau à peau. Je baisse aussitôt les yeux tandis qu'il retire très vite sa paume chaude, laissant la mienne orpheline.

– Je plaisantais... achève-t-il, plus bas.

Durant quelques minutes, nous ne prononçons plus un mot. Je nettoie ses blessures sans avaler ma salive, mes doigts courant sur son torse. C'est à peine si j'ose respirer – et j'ai également l'impression qu'il retient son souffle. À moins que je ne délire ? Non, non, il y a quelque chose entre nous. De l'attraction ? Du désir ? Je jette un discret coup d'œil vers son visage mais il regarde droit devant lui, en direction du mur, comme s'il était seul.

– Laissez ! finit-il par dire.

Surprise par sa voix rauque, je sursaute.

– Je peux terminer tout seul, insiste-t-il, en arrêtant ma main.

Nos regards se croisent, brûlants.

– Vraiment.

Ses yeux flamboient à présent.

– Comment allez-vous atteindre le bas de votre dos ? ironisé-je.

– Je peux très bien tendre le bras, riposte-t-il d'un petit ton supérieur.

Je souris malgré moi.

– On fait le test ? lui proposé-je en lui tendant le coton.

Qu'il ne prend pas. Évidemment.

– Je n'ai pas envie de me tordre dans tous les sens devant vous.

– Comme si vous pouviez ! marmonné-je en reprenant ma tâche, non sans lever au passage les yeux au ciel.

– Ce n'est pas comme si j'étais gravement blessé !

Monsieur « Je-me-débrouille-tout-seul » veut sans doute avoir le dernier mot. Le choc de l'accident passé, le mystérieux Liam reprend peu à peu ses esprits. Et il a un peu l'air du genre « petit chef », ce que je trouve assez attirant ! Même s'il est loin d'avoir gagné la partie avec moi !

– Je n'ai plus qu'à vous étaler un peu de pommade.

– De la pommade ? Pour ces broutilles ?

– Ne jouez pas les gros durs ! Vous avez reçu des éclats de votre pare-brise dans votre corps.

– Les gros durs ? reprend-il, suffoquant.

Il semble indigné – ou vexé. J'éclate de rire en le regardant croiser les bras... quitte à faire davantage ressortir ses impressionnants (et appétissants) biceps.

– Excusez-moi de ne pas pleurnicher pour trois misères !

Je le contemple avec amusement. Sacré tête de mule.

– Le médecin prenait pourtant votre cas au sérieux !

Petit haussement d'épaules de l'intéressé.

– Vous, vous n'êtes pas du genre à avouer quand vous vous trompez, non ?

Il me contemple avec une pointe de condescendance.

– C'est peut-être parce que je ne me trompe jamais ?

– Bah voyons !

J'éclate de rire – et je devine qu'il se retient à grand-peine – avant de lui apporter ses derniers soins.

– Ce n'était pas si terrible, conclus-je en rangeant mes affaires.

Pas de réponse. Monsieur boude toujours. Ramassant son pull, je le jette dans le panier à linge de la salle de bains. Mais avant, je ne peux m'empêcher d'en caresser la matière. Elle est si douce, si agréable. On dirait du cachemire... ce que je vérifie d'un discret coup d'œil à l'étiquette. Burberry ! Pas mal pour un vagabond... Je fronce les sourcils mais en retournant dans la chambre, je ne pose nulle question. Si Liam veut parler, il le fera. Je ne compte pas le pousser à la confiance.

– Merci, me dit-il au moment où je regagne le seuil.

– De rien.

– C'est que...

Il s'interrompt comme si les mots passaient difficilement, coincés dans sa gorge. Au bord du lit, il me contemple avec gêne, passant une main dans ses cheveux châtain.

– Je n'ai pas vraiment l'habitude qu'on m'aide, concède-t-il.

Mon cœur se serre.

– J'avais deviné.

Puis, après un bref moment de gêne :

– Ne bougez pas. Je vais vous trouver un pyjama pour cette nuit. Ce sera plus confortable.

Je disparaissais dans le couloir, trop heureuse de quitter l'atmosphère suffocante de la pièce. Cet homme me fait perdre tous mes moyens ! Même si j'ignore qui il est, même si je ne sais rien de lui, il me touche comme personne avant lui.

Après avoir retrouvé l'un des pyjamas que nous prêtons parfois à nos clients qui passent la nuit ici, je retourne sur mes pas, traversant le corridor aux murs lambrissés. Au rez-de-chaussée, j'entends ma mère recompter la caisse en maugréant. Pendant que je m'occupe de Liam, elle a accepté de fermer la boutique pour moi. Devant la porte, je toque en tendant l'oreille.

– Entrez !

Je pousse doucement le battant et le découvre au milieu de la pièce, en train de reposer son livre dans la bibliothèque. Toujours torse nu, il habite la chambre de sa présence, sans me laisser la moindre chance.

J'approche en lui tendant le pyjama et nos mains se rencontrent sur le tissu, provoquant une décharge le long de mon bras. Et de son côté ? Nous ouvrons la bouche en même temps... au moment où d'autres voix s'élèvent en bas, remplaçant les nôtres.

Surprise, je me tourne vers le couloir. Ma mère n'est-elle pas seule en bas ? Je ne comprends pas. Un homme se fâche. Le ton monte tandis que je reconnais le timbre posé de ma mère.

– Excusez-moi, murmuré-je.

Je quitte les lieux, l'estomac noué. Car l'autre voix m'est familière, même si je suis persuadée de rêver. Ça ne peut pas être possible, ça ne peut pas être lui ! Je dévale les escaliers en m'arrimant à la rampe. Au fil de mes pas, les cris grandissent, mêlés aux grondements de mon chien.

– C'est ta faute ! hurle l'homme.

– Je t'en prie, calme-toi.

Ma mère paraît terrorisée. Déboulant dans le café, je la vois retranchée derrière le comptoir, auquel elle s'agrippe en faisant blanchir ses phalanges. Viking est à ses côtés, prêt à la défendre de ses crocs – mais quand même bien planqué.

– C'est ta faute si j'en suis arrivé là !

– Kurt, s'il te plaît...

Kurt. Kurt Ferguson. Mon ancien beau-père. Et l'homme qui battait régulièrement ma mère dès qu'il taquinait la bouteille.

Souvent, donc.

– J’ai tout perdu. Tu comprends ça ? s’écrie-t-il, sérieusement éméché.

Menaçant, il fait quelques pas vers ma mère, qui recule jusqu’à se cogner au mur garni de bouteilles et de bibelots. Elle manque de faire tomber les photos de nos meilleurs clients, exposées dans de jolis cadres colorés. Sur sa figure, je reconnais le masque de terreur qui se plaquait autrefois sur ses traits lorsque Kurt rentrait complètement ivre, prêt à lever la main sur elle.

– Ne la touche pas ! crié-je.

Faute d’avoir remarqué ma présence plus tôt, ils se tournent de concert, aussi étonnés l’un que l’autre.

– Ne t’approche pas d’elle ! fais-je en venant vers lui sans peur.

Du moins en apparence. Car à l’intérieur, je n’en mène pas large. Je sais combien cet homme peut se montrer violent, surtout sous l’emprise de l’alcool. Nous ne l’avons pas vu depuis deux ans – depuis le divorce de ma mère, en fait – mais il ne semble pas avoir changé. Son visage m’apparaît plus marqué, ses cernes plus noirs et ses yeux plus embués, plus perdus que jamais. Le temps n’a pas été clément.

– Tu crois que tu peux me donner des ordres ? me balance-t-il, agressif.

Il pivote dans ma direction, changeant immédiatement de cible et vient se planter devant moi. Je m’efforce de ne pas bouger d’un iota, refusant de reculer ou de lui montrer ma trouille phénoménale.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? dis-je, très calme.

Bon, OK : ma voix frémit. Mais mes yeux ne se dérobent pas, soutenant son regard sans vaciller. Et tant pis pour mes mains qui tremblent ! Je n’ai qu’à croiser les bras. Ma mère, elle, observe la scène, pétrifiée. Elle est si effrayée qu’elle ne parvient plus à réagir. Elle se contente de jouer les statues, impuissante à se défendre. Mon labrador ne bouge pas non plus, les oreilles en arrière, inquiété par tous ses cris.

– Vous vous en sortez bien, toutes les deux ! remarque mon ex-beau-père, sans répondre à ma question.

Ivre... mais pas assez pour perdre le nord !

– Vous gagnez bien votre vie, je parie ! siffle-t-il, les yeux étrécis.

J’émets un ricanement.

– Si tu pouvais dire vrai ! Mais toi non plus, tu n’es pas à plaindre. Avec ton cabinet d’architecte, les fins de mois n’ont jamais été difficiles...

Son regard se met à flamboyer. Il n’est plus qu’à dix centimètres de moi, si proche que je peux

sentir son haleine chargée de vodka dès la seconde où il ouvre la bouche pour cracher :

– J’ai été viré ! Tu entends ? À cause de cette salope... ajoute-t-il, en désignant ma mère du regard.

Je bondis, hors de moi.

– Surveille ton langage ! Tu n’es pas chez toi !

Et je pointe la porte de l’index pour lui désigner la sortie :

– Et maintenant, sors d’ici !

Je me fous de son histoire. Je me fous de son licenciement. Je me fous de lui. Je veux juste qu’il disparaisse, qu’il sorte de nos vies. Définitivement. Peu importe ce qu’il fait là – même si son coup d’œil vers la caisse enregistreuse me renseigne largement. Kurt avance vers moi, de sorte que nos poitrines se touchent. Beaucoup plus grand que moi, il est aussi beaucoup plus large et me domine de toute sa taille. Je n’ai aucune chance si nous en venons aux mains. Et il le sait très bien. Comme tous les lâches.

– Tu crois que tu peux faire ta loi ? gronde-t-il, menaçant.

Non. Pas exactement menaçant : prêt à me sauter à la gorge.

– Vous avez entendu ? fait soudain une voix grave.

Je me fige, à l’instar de Kurt, sidéré par l’intervention. Il n’a pas le temps de se retourner que Liam apparaît, marchant tranquillement vers lui. Il ne faut pas une seconde à mon beau-père pour le jauger. Or, il n’a pas une chance face à Liam, nettement plus athlétique – et prêt à en découdre, à en juger par son regard métallique. C’est la première fois que je vois mon vagabond dans cet état. Il semble... furieux. Littéralement hors de lui. Sauf qu’au lieu d’exploser, il émet des ondes de froid qui glacent l’atmosphère et me donnent la chair de poule.

– Qui c’est, celui-là ? siffle Kurt à mi-voix.

– Le type qui va vous foutre dehors dans une minute si vous ne dégagez pas sur-le-champ.

La voix est sans appel. Mais mon ex-beau-père semble hésiter malgré les yeux glacés de Liam.

– Je n’aime pas me répéter, balance Liam en descendant les dernières marches.

Il marche droit sur Kurt, l’air apparemment prêt à se battre... si bien que ce dernier recule, un pas après l’autre, jusqu’à regagner la porte, qu’il pousse en s’aidant de ses coudes, sans cesser de nous faire face. Et de surveiller Liam. Il a clairement flairé d’où venait le danger !

– Je reviendrai ! balance-t-il à ma mère.

– Nous vous attendons, riposte Liam.

Et le carillon retentit, marquant le départ de Kurt.

Quelques flocons de neige volettent dans l'air, s'accrochant à ma longue queue-de-cheval châtain. J'inspire l'air à pleins poumons. Il est coupant comme du verre mais j'ai désespérément besoin d'oxygène. Adossée au mur à l'arrière du café, j'essaie de recouvrer mes esprits. Pourquoi Kurt revient-il dans nos vies ? Au pire moment en plus !

– Je peux me joindre à vous ?

Liam se tient à l'angle de la bâtisse, un sourire interrogateur aux lèvres, comme s'il n'osait pas approcher.

– Bien sûr... mais je vous préviens, je ne suis pas d'humeur très joyeuse.

– Je m'en accommoderai, m'assure-t-il, sans perdre son sourire.

Franchissant la distance entre nous, il se juche sur le rebord d'une fenêtre, emmitouflé dans une parka prêtée par ma mère – et qui appartenait à mon père. Je la reconnais. Après une brève hésitation, il presse mon épaule entre ses doigts avant de la retirer rapidement, comme s'il n'avait pas l'habitude de ces gestes de réconfort... et encore moins d'en prodiguer. Je me tourne vers lui, la gorge nouée. Mes yeux se remplissent de larmes, même si je lutte pour ne pas les verser.

J'ai ma fierté.

– Je suis vraiment navrée que vous ayez assisté à ça.

Liam sourit avec douceur. Il n'a plus rien à voir avec l'homme si autoritaire qui a chassé Kurt un quart d'heure plus tôt.

– On vient de jeter à la porte un type dangereux et bourré. Je crois qu'on peut se tutoyer à présent.

Il parvient à me soutirer un sourire.

– OK.

Ma réponse semble le satisfaire et il plisse les yeux pour mieux m'observer. J'ai l'impression qu'il scrute la moindre de mes expressions. Peut-être s'attend-il à me voir craquer, prêt à intervenir ?

– Sans vous... sans toi, me reprends-je en me mordant la lèvre. Je ne sais vraiment pas comment je me serais débarrassée de Kurt. Merci.

– N'y pense plus.

Sa voix apaisante me fait du bien et me réchauffe sans que je puisse expliquer comment. Au-dessus de nous, les flocons continuent à tomber, saupoudrant la campagne alentour, déjà enfouie sous une épaisse couche blanche. Dans la nuit, je discerne mal les traits parfaits de Liam. Seulement ses yeux

clairs et son menton fin.

– Comment va maman ? interrogé-je enfin, en désignant le café derrière nous d'un petit coup de tête.

– Mieux, je crois. Elle est encore à l'intérieur et compte rester ici ce soir. Elle a parlé de dormir avec la grosse barrique qui vous sert de chien.

Je ris de bon cœur.

– Viking n'est pas gros. Il est enrobé.

Liam s'esclaffe avec moi, amusé par ma vigueur à défendre mon fidèle compagnon. Mais lorsque nos rires s'éteignent, le silence nocturne semble encore plus pesant. À mon tour, je saute sur le rebord de la fenêtre, m'asseyant près de mon séduisant vagabond.

– C'était mon beau-père, dis-je soudain.

Liam ne m'interrompt pas. Au contraire, il s'immobilise, comme s'il redoutait de m'effrayer ou d'arrêter le flot de mes confidences. Me confier à lui, sur un sujet si intime, me paraît presque... naturel.

– Mon ex-beau-père, rectifié-je. Ma mère a eu la force de divorcer il y a deux ans, après six ans d'un mariage catastrophique. Kurt la frappait régulièrement, dès qu'il avait un coup dans le nez – ou dès qu'une chose dans sa vie le mécontentait.

Mon regard se perd dans le vide, par-delà la barrière d'arbres ceinturant l'établissement.

– Ma mère a rencontré Kurt deux ans après la mort de mon père sur un chantier qu'il dirigeait...

– Je suis désolé.

Je tourne un peu la tête et devine à son seul regard combien il est sincère, peut-être même touché. A-t-il lui aussi perdu un de ses parents ? J'en jurerais tant l'ombre noircit ses yeux transparents. Il presse alors mon genou avec force, me transmettant une foule d'émotions d'un simple geste – compassion, tendresse, empathie...

– Merci, chuchoté-je, secouée. Kurt avait l'air d'un homme bien sous tout rapport, du moins sur le papier. C'était un brillant architecte, un type charmeur, plaisant en société, intelligent. Mais dans l'intimité, il a très vite montré un autre visage.

– Comment cohabitais-tu avec lui ?

– Tant bien que mal. Il n'a jamais levé la main sur moi. Ma mère y a veillé. Elle m'envoyait parfois dormir chez Bette, ma grand-mère...

Je me tais, incapable de poursuivre. Je redoute trop d'ouvrir la boîte de Pandore.

– Tu n'es pas obligée de parler, murmure Liam.

Son souffle me chatouille l'oreille. Il est proche, tout proche. Nos épaules se touchent et au moment où je me tourne vers lui, nos lèvres manquent de se frôler. Nous en restons interdits et le temps, le monde entier se suspendent. La neige cesse de tomber. Le vent de souffler. Les autres d'exister. Il n'y a plus que lui et moi sur le bord de cette fenêtre – et son regard bleu plongé dans le mien, impossible à fuir. La neige continue à tomber, parant nos chevelures de petits diamants.

C'est le moment.

Ce moment.

Mes paupières se ferment à demi lorsqu'il se penche lentement vers moi, centimètre après centimètre. Je le laisse venir à moi, en apnée. Mon cœur bat tellement fort, tellement vite, que je redoute qu'il ne l'entende. L'eau de ses yeux se trouble, comme agitée de vagues. Et nos lèvres se touchent. Sa bouche effleure la mienne en une caresse soyeuse. D'instinct, je noue mes bras autour de sa nuque tandis que Liam entoure ma taille, me rapprochant de lui, me collant à son torse en dépit de nos anoraks.

Sa bouche se fait plus insistante, plus autoritaire, plus exigeante. Et son baiser pudique, tout en retenue, devient passionné lorsque sa langue vient trouver la mienne. J'en soupire de plaisir, envoûtée par l'odeur de sa peau, virile et boisée. Les dernières traces d'un parfum de luxe ? Je n'ai guère le temps d'y songer alors que la tête me tourne. Nos langues, elles, se caressent, se nouent et se dénouent. Soudée à Liam, je m'abandonne à son étreinte.

– Cali... murmure-t-il en se détachant à peine de moi. Je... je suis désolé...

– Pourquoi ? m'étonné-je, le souffle court.

J'ai l'impression d'avoir couru dix kilomètres. À cloche-pied. Par quarante degrés. Ou d'avoir embrassé Liam.

– Je ne veux pas profiter de la situation, m'explique-t-il en chassant du pouce un flocon tombé sur ma joue. Tu es fragile, ce soir, et...

– Et ne dis pas n'importe quoi ! le coupé-je en appuyant mon front contre le sien. J'avais envie de t'embrasser.

Je ris.

– J'ai toujours envie d'ailleurs. Même si je ne sais rien de toi.

Liam se redresse comme si j'avais mis les pieds sur un terrain miné – ce qui est le cas, à l'évidence. À la seconde, il retrouve cette froideur qui ne le quitte jamais. On dirait qu'il cherche à tenir les autres à distance – et moi en particulier.

– Que fais-tu ici ? murmuré-je en détaillant son visage parfait comme si la réponse s'y trouvait.

– Je te l'ai déjà dit. Je devais rendre visite à ma famille au Canada. Des personnes que je n'ai pas revues depuis très longtemps.

Alors pourquoi ai-je la sensation qu'il ne me dit pas la vérité – pas toute la vérité, du moins ? Je le contemple intensément.

– Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? demandé-je.

J'aimerais tout de même en apprendre davantage sur l'homme que je viens d'embrasser.

– Je...

Il hésite.

– Je travaille dans l'hôtellerie.

Voilà qui est très précis. Mais je me suis fait la promesse de ne pas le bousculer. Seulement de le connaître. Et de le comprendre.

– Qui es-tu, Liam ?

La question m'a échappé. Un instant, je crois même l'avoir pensée, et non prononcée à voix haute. Mais non. Mes paroles résonnent dans le silence ouaté. Et ses yeux se portent sur l'horizon, peut-être pour ne pas croiser les miens. Alors, d'une voix lointaine, presque détachée :

– Personne. Parfois, j'ai l'impression de n'être personne.

4. L'esprit de Noël

Les mains sur les hanches, je contemple les cartons qui me narguent sur le comptoir du café. Une longue journée de travail s'est écoulée dans le calme. Rien à signaler au bar. À cause de la neige, nous avons encore moins de clients qu'à l'ordinaire. Mon mystérieux invité a tout de même réussi à récupérer sa valise. Quant à sa voiture, elle est chez le garagiste de la ville mais inutilisable apparemment.

Même nos plus fidèles habitués refusent de traverser trente centimètres de neige pour un café *latte* et ma passionnante conversation ! Pas non plus de nouvelles de Kurt. Chassé par Liam, il s'est volatilisé.

Pffft ! Envolé !

J'ignore où il loge – j'ai pourtant téléphoné au seul hôtel de la ville, dirigé par la meilleure amie de ma mère. Apparemment, mon ex-beau-père n'a pas réservé de chambre. Je l'imagine volontiers en train de cuver son vin quelque part... ce qui ne me rassure guère. Je ne doute pas qu'il reviendra. Or, nous n'avons guère les moyens d'installer une alarme ou ce genre de système de sécurité pour protéger les lieux. Ce type peut être pire qu'un chien avec son os. Et je sais de quoi je parle ! Tournant la tête vers Viking, je le regarde pendant qu'il s'acharne sur une cuisse de poulet en grognant.

– Tranquille, mon vieux ?

Il a coincé sa pitance entre ses pattes pour une meilleure prise. Une explosion nucléaire ne le distrairait pas de sa besogne. J'esquisse un sourire avant de défier à nouveau mes cartons avec un regard de tueuse digne de *Kill Bill*.

– Alors ? Qu'est-ce qu'on fait, nous ?

Oui. Je parle à des objets. Tout est sous contrôle.

– Je vous déballe ?

Une voix s'élève dans mon dos :

– Tu parles toute seule ?

Je fais un bond au plafond – la faute à Kurt et ses menaces. Descendant les dernières marches en étouffant une toux dans sa manche, il relève la tête avec embarras :

– Je ne voulais pas te faire peur, Cali...

Depuis ce matin, je sursaute dès qu'une porte claque ou qu'un client m'adresse la parole. Nombre de victimes à déplorer ? Deux tasses ébréchées et un café renversé sur mon pull. À part ça, je suis tout à fait calme. J'esquisse un sourire en lui faisant face. Et il est absolument canon dans son sweater à capuche gris, acheté dans une boutique voisine.

– C'est moi, désolée. Je suis un peu nerveuse.

Un peu ? Hum, hum...

– Tu penses encore à Kurt ?

Je réponds d'un hochement de tête. Depuis notre baiser, je n'ai pas croisé une seule fois la route de Liam, resté toute la journée dans sa chambre en raison d'une rechute. En plus, bloquée par mon travail, je n'ai pas pu lui apporter son déjeuner : ma grand-mère s'en est chargée. Que suis-je supposée dire ? Gênée, j'éprouve comme toujours le besoin irrésistible de parler. D'un coup de menton, je désigne les cartons posés devant moi.

– J'étais en train de me disputer avec eux !

– Avec des cartons ? s'étonne Liam, pragmatique.

Et un peu moqueur à en croire son sourcil arqué. Je lui décoche un petit regard supérieur.

– Parfaitement. Nous avons une conversation passionnante. En fait, j'hésitais à les ouvrir.

– Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

Passant derrière moi, il m'effleure et mon corps entier s'emballa à son contact, comme si j'avais mis les doigts dans une prise électrique. De son côté, il s'immobilise et je jurerais que sa pomme d'Adam monte et descend dans sa gorge. Est-ce à cause de moi ? Lui fais-je le même effet ? Bizarrement, il ne croise pas mes yeux.

– Des décorations de Noël, me reprends-je.

– Tu veux décorer le café ?

Enfouissant la main dans l'un des cartons, il en sort de petits personnages en bois destinés à embellir le comptoir. Un sourire amusé lui vient aux lèvres tandis qu'il manipule les bonhommes de neige et autres Santa Claus.

– Ils te plaisent ? demandé-je, touchée par son air... juvénile.

– Ils sont marrants, avoue-t-il.

Je le regarde une seconde, émue par l'éclat dans ses yeux clairs. Pourquoi cet homme me touche-t-il ? On dirait qu'il parle à mon cœur sans un mot, sans un geste. Et la confiance m'échappe sans que je réfléchisse :

– Je n'ai pas très envie de célébrer Noël cette année.

Liam reste silencieux un moment. Sans doute la fêlure dans ma voix ne lui a-t-elle pas échappé.

– Tu n’aimes pas les fêtes ?

– Si... concédé-je, du bout des lèvres. Je les adorais, surtout à l’époque où mon père vivait encore.

À mon tour, je déballe un carton pour en extraire des boules de toutes les couleurs : rouges, roses, blanches, bleues, dorées... malheureusement, je ne ressens plus la même émotion qu’autrefois.

– C’était la meilleure période de l’année ! Mon père était un dingue du réveillon. Et quand nous devions décorer le sapin, il réservait toute sa journée. Nous passions des heures à choisir le candidat idéal en forêt avant de le couper ensemble – je suis une pro de la hache, pour info.

– Je me le tiens pour dit, s’amuse Liam en levant les mains en signe pacifique.

– On le décorait ensuite jusqu’au soir. Le pauvre arbre croulait tellement sous les guirlandes qu’il tenait à peine debout !

Nouveau soupir. Du fond de l’âme.

– Et puis papa est mort sur son chantier. Un accident. Un stupide accident. Et Kurt est entré dans la vie de ma mère deux ans plus tard. Disons que la magie s’est envolée.

Liam me fixe intensément, comme s’il voyait au-delà des apparences. J’en détourne la tête, mal à l’aise.

– Pour couronner le tout, le café va bientôt fermer, ajoutai-je, dans un élan de sincérité incontrôlable.

Je perds tous mes moyens devant son regard d’eau pure. Au point de lui en dire plus qu’à n’importe qui.

– Nous déposons le bilan en janvier.

– Je suis vraiment désolé, Cali.

Je hausse les épaules comme si de rien était.

– C’est la vie. On s’adaptera.

Alors pourquoi me regarde-t-il comme s’il n’en croyait pas un mot ? J’en profite pour vider les cartons et ne surtout pas sentir ses yeux trop inquisiteurs – et trop intelligents. À nouveau, je tente de détourner la conversation.

– Et toi ? Tu aimes les fêtes ?

Petit coup d’œil en angle. À la seconde, la situation semble s’inverser. Au tour de Liam de paraître embarrassé, ou au moins sur ses gardes. Quel que soit son secret, il n’aime guère évoquer

son passé. Même les questions générales paraissent le perturber.

– Je... je ne les ai jamais célébrées, avoue-t-il.

Je manque de faire tomber par terre le délicat petit ange en cristal extrait d'une vieille boîte de chocolats transformée en rangement.

– Tu n'as jamais fêté Noël ?

– Jamais, m'assure-t-il simplement. Je n'aime pas cette période de l'année. En fait, je la trouve assez dure pour les gens qui n'ont pas de famille.

– Mais tu as des proches, toi !

– Bien sûr, oui. Évidemment, répond-il très vite.

Trop vite.

Plus les jours passent, plus je m'interroge sur ses proches, sur ses liens avec les autres. Je redoute qu'il ne soit très seul...

– C'est juste que je préfère travailler à ces dates-là. Par choix.

L'heure est grave. Un homme n'a jamais fêté Noël. Sur l'échelle de Calista Howard, c'est une urgence. Une urgence urgente !

– Il va falloir remédier à ce drame ! annoncé-je, très sérieuse. Prends donc les guirlandes et suis-moi !

– Quoi ? s'étonne-t-il.

Devant le comptoir, il m'examine avec surprise, cessant de tripoter la grosse étoile scintillante destinée à coiffer le haut d'un sapin.

– Tu vas quand même décorer le café ?

– Absolument.

– Ne te sens pas obligée de...

– Mais si ! On va s'éclater !

C'est presque un ordre. Avec un sourire en coin, Liam me suit à l'autre bout de la salle. Tout comme Viking, qui vient juste d'en terminer avec sa proie durement chassée à travers les forêts du Wisconsin (ou volée en cuisine). Et ensemble, nous commençons à donner un air de fête aux lieux. N'était-il pas temps ? Nous sommes déjà le 13 décembre ! Dire qu'autrefois, je décorais juste après Halloween !

Bientôt, les vitrines croulent sous les guirlandes, les couronnes de houx et les branches de gui. Liam semble vraiment s'amuser. Et nos rires résonnent entre deux aboiements mécontents – peut-être parce que je tente d'enrouler une guirlande autour du collier de ma pauvre bête ! Puis, pendant que je m'occupe d'allumer les néons, Liam expose tous les petits personnages en rang sur le comptoir. On

dirait un gosse. Et pour la première fois depuis longtemps, je sens la petite étincelle se rallumer au fond de moi. L'esprit de Noël renaît de ses cendres.

Ou une autre magie.

Plus ancienne. Plus puissante.

Une magie dont je ne veux pas m'avouer le nom.

– Plus haut ! m'exclamé-je, hilare.

– Comme ça ?

Liam me porte à bout de bras dans la grande salle – et il a une sacrée force !

– À gauche !

– Je fais ce que je peux... marmonne-t-il.

Mais il obtempère en esquissant un pas sur le côté pour m'aider à accrocher mon dernier ange au plafond. Grâce à ses muscles, je n'ai même pas eu besoin de prendre l'escabeau entreposé dans le garage ! Et en prime, j'ai l'impression de voler alors que ses mains chaudes semblent soudées à mes hanches. Ce qui n'est pas franchement désagréable. Les bras tendus au-dessus de ma tête, je parviens à installer l'ange.

– Tadam ! m'écricé-je.

Viking tourne autour de nous en battant de la queue, un peu inquiet par ce porté digne d'un concours de patinage. Liam me repose alors à terre comme si j'étais une plume. Depuis une heure, la tempête souffle derrière les fenêtres. Et nous embrassons la salle du regard.

– Pas mal, admet Liam.

– Pas mal ? répété-je, indignée. Nous avons créé une œuvre d'art, oui !

Des guirlandes électriques clignotent le long du comptoir et de la rampe d'escalier et de faux cadeaux enrubannés s'empilent près du juke-box cassé – lui aussi relooké avec des cheveux d'ange. Des grappes de boules pendent du plafond, répondant aux pères Noël en carton qui tapissent les murs. Sans oublier les innombrables bougies blanches disséminées çà et là. C'est canon !

– Tous les habitants du Wisconsin vont venir admirer notre travail, continué-je, enthousiaste. Tu verras, demain, il y aura une procession !

Liam éclate de rire.

– Si tu le dis !

– Homme de peu de foi ! répliqué-je avant de le snober.

Deux secondes. Parce que je ne suis pas capable de plus. Et indifférente à la neige en train de frapper les vitres, je lui adresse un sourire radieux. Pile au moment où les ampoules se mettent à bourdonner. Liam et moi levons la tête, interpellés par le bruit. Une seconde plus tard, nous sommes dans le noir complet.

Euh...

Un regard par la fenêtre m'avertit immédiatement que les autres maisons, beaucoup plus loin, sont également plongées dans les ténèbres. L'électricité a dû sauter dans tout le quartier. Peut-être même toute la ville. À Lac Flambeau, nous ne faisons pas les choses à moitié.

– C'est à cause du blizzard, murmuré-je.

– Ça arrive souvent ?

La voix chaude de Liam coule dans mon oreille. Sans que je m'en rende compte, il s'est placé derrière moi, son torse presque collé à mon dos. J'avale ma salive avec peine, troublée par sa proximité. Et par les mains qu'il pose sur mes épaules.

– Tout le temps. On a l'habitude. Ça devrait revenir demain matin, lui précisé-je. Par contre, pour le dîner, c'est mort...

– Comment ça ?

– On ne va pas pouvoir cuisiner.

Je lui jette un petit coup d'œil, discernant à peine son profil régulier dans les ténèbres environnantes.

– Tu plaisantes ? riposte-t-il, l'œil étincelant. Tu n'as pas besoin d'un four pour préparer un plat.

– Si tu le dis !

– Femme de peu de foi ! riposte-t-il, narquois.

Et, se dirigeant déjà vers l'arrière du café, il retrousse ses manches, prêt à relever le défi qu'il vient de se lancer à lui-même.

– Pendant que je te cuisine le repas du siècle, occupe-toi des bougies.

– Bien, chef !

Chef. Rien ne semble lui aller mieux. Car mon vagabond semble très habitué à donner des ordres – et à être obéi – à en croire son ton assuré. Amusée par la situation, je cherche les allumettes derrière le comptoir pendant qu'il sort des ustensiles, non sans siffloter au passage un air de musique classique – Tchaïkovski, je crois. Étonnant pour un homme sans domicile, ou au moins sans attache.

Qui es-tu, Liam ?

Bientôt, toutes les bougies se mettent à briller, diffusant une lumière tamisée à travers le café. Les flammes dansent, faisant surgir les meubles et les décorations du noir environnant. Je ne suis pas fleur

bleue mais... ah, c'est romantique ! Discrètement, je contemple Liam à travers la grande ouverture des cuisines. Une mèche de cheveux châtain foncé dans la figure, il est penché au-dessus d'une assiette. Très concentré, il ne dit pas un mot. Il se mord même le bout de la langue, comme si sa vie en dépendait. Je souris.

- Tu es du genre perfectionniste, toi !
- Pourquoi tu dis ça ? s'étonne-t-il sans même daigner m'accorder un regard.

Je me mords les lèvres pour ne pas rire.

- Oh pour rien...

Un quart d'heure plus tard, il revient avec deux assiettes à faire pâlir un restaurant cinq étoiles. Avec les impeccables manières d'un maître d'hôtel de palace, il dépose devant moi une coquille de saumon improvisée avec trois fois rien.

- Waouh ! Tu m'avais dit que tu travaillais dans l'hôtellerie, pas que tu étais chef étoilé ! C'est incroyable !
- Ça ?

Le pire ? Il semble vraiment surpris.

- Ce n'est pas grand-chose ! m'affirme-t-il, modeste, avant de brandir une bouteille de vin blanc prélevée à notre réserve. Je peux ?
- Avec plaisir !

Nous trinquons ensemble, éclairés par les bougies. Les yeux dans les yeux, nous buvons une première gorgée veloutée, installés sur les hauts tabourets du comptoir. Mon cœur bat plus vite. Parce qu'il est là, avec moi, pris dans cette tempête qui nous isole pour une nuit du reste du monde. C'est comme s'il n'y avait plus que nous sur terre.

Nous mangeons en silence, en nous lançant des regards par en dessous. Ou plutôt, je lui jette une œillade. Puis c'est son tour. À la dérobée. Je le vois seulement dans le miroir accroché à l'autre bout de la pièce. Il se passe quelque chose. Je le sens. De toutes les particules de mon être. Je ne peux pas inventer un truc aussi énorme.

- Tu veux autre chose ? me demande Liam.

De l'oxygène, s'il te plaît.

Je secoue la tête, timide. Il est tourné vers moi, une main sur son genou. Ombre et lumière se partagent son visage tandis qu'il m'observe intensément. J'ai l'impression de fondre comme de la cire ! Nos regards ne se lâchent plus. Mon cœur, lui, arrête de battre. Et ses lèvres charnues s'approchent à nouveau des miennes.

– Je n’ai jamais rencontré quelqu’un comme toi, Cali, murmure-t-il.

Son souffle caresse ma bouche avant qu’il ne la capture, se l’appropriant avec une urgence croissante. Une bouffée du désir monte des tréfonds de mon corps, se répandant dans tous mes muscles comme une ondée brûlante. Ma langue danse avec celle de Liam, s’enroulant en une caresse sans fin. Lui pose une main sur ma joue avant de descendre lentement vers mon cou. Sa paume me semble brûlante. À moins que ce ne soit mon visage ? Et lorsque nous nous levons d’une même impulsion, son tabouret tombe par terre dans un bruit assourdissant... sans qu’aucun de nous ne réagisse.

Il n’y a plus que lui et moi. Et son corps contre le mien. Glissant les bras autour de sa taille, je me colle à lui comme si je voulais me perdre en lui. Mais n’est-ce pas le cas ? Un désir inconnu, presque animal, s’empare de moi. Liam a un goût viril, légèrement rehaussé par le vin – un goût à me faire perdre la tête. Mais il se détache de moi un instant pour coller nos fronts.

– Avant d’aller trop loin, je veux être sûr que tu en as envie aussi...

Quelle question !

– Je n’en ai pas l’air ? lui réponds-je, les yeux dans les yeux.

Un petit sourire lui vient aux lèvres, vite remplacé par le baiser brûlant que je lui donne à mon tour en le plaquant contre le comptoir. Agrippée à son sweater, je ne le laisse plus respirer. Et l’instant d’après, nous titubons à travers la pièce pour regagner les escaliers... et les chambres.

Nos deux corps n’en forment plus qu’un pendant que nous gravissons les marches une à une. J’ai l’impression de rêver, comme si rien n’était réel, comme si je flottais sur une mer tourmentée, emportée par mes émotions. Avec passion, je glisse mes doigts dans ses cheveux en l’embrassant à perdre haleine. Nos bouches, elles, continuent à s’affronter, encore et encore. Notre baiser ne cesse pas, même si je me tords la cheville à force de rester les yeux clos. Liam me rattrape de justesse, m’empêchant de chuter en m’étreignant contre son torse. Ma poitrine se colle à ses muscles à travers son sweater.

– Tu ne trouves pas qu’on porte beaucoup trop de vêtements ? me balance Liam d’une voix heurtée.

Je peux sentir son propre trouble à travers tous ses mots, tous ses gestes.

– Tu lis dans mes pensées, susurré-je.

Bouche contre bouche, nos paroles se mélangent en même temps que nos souffles, puis nos langues. L’ivresse se répand dans mes veines, enflammant tous mes sens. Je ne maîtrise plus rien. Et levant les bras, je l’aide à ôter son sweat, le faisant passer par-dessus sa tête avant de le balancer sur la moquette, en haut des escaliers. J’esquisse un sourire en voyant la tête ébouriffée de Liam. Toujours collée à lui, je le recoiffe de mes doigts, étreinte par l’émotion. Je le trouve touchant.

Profondément. Inexplicablement. Alors même que nous nous connaissons à peine.

Lorsqu'il plonge ses yeux clairs en moi, le sol semble se dérober sous mes pas. Prise dans sa chaleur, dans l'étau de ses bras, je perds totalement conscience de la réalité. Lui et moi. C'est tout ce que je vois. Heureusement, nous sommes seuls au premier étage. Il n'y a que nous dans le café – nous et ce désir énorme, foudroyant, en train de nous submerger, tel un raz-de-marée. Je frémis sous son index, lorsqu'il frôle ma joue et en redessine le contour sans me quitter du regard. Nous n'avons plus besoin de mots pour communiquer. Nos corps suffisent.

À mon tour, je retire mon pull, secourue par les mains impatientes de Liam. Il semble très pressé. Avec fièvre, il arrache presque les manches pour me délivrer... avant de remettre en place les mèches folles autour de mes joues et mon menton.

– Voilà qui est mieux... murmure-t-il.

Puis, se rapprochant de moi dans le couloir étroit, il effleure mes lèvres. Une fois. Deux fois. Comme s'il les picorait. À chaque caresse, mon cœur bondit vers lui.

– Beaucoup mieux...

Sa bouche descend le long de mon cou, le parsemant de baisers fugaces. Mon corps se pare d'une fine chair de poule. Liam, lui, glisse les mains sous mon fin sous-pull blanc, accédant à ma peau. Elle est brûlante. Soudé à moi, il caresse mon dos lentement, prenant tout son temps pour remonter le long de ma colonne vertébrale. Parcourue de frissons, je renverse la tête en arrière alors que sa langue trace un sillon de feu sur ma gorge. Les murs, le monde entier pourraient s'écrouler autour de moi que je ne les verrais pas.

– J'ai envie de toi, souffle-t-il à mon oreille avant d'en mordiller le lobe.

Ses doigts se font plus audacieux, en se faufilant sous la dentelle de mon soutien-gorge. J'en tressaille entre ses bras, cramponnée des deux mains à ses hanches. Je m'accroche aux encoches de sa ceinture... pour mieux la défaire, en tirant sur la boucle. Tous ces vêtements, c'est vraiment insupportable.

Vivons nus !

– Allons dans ma chambre, chuchoté-je en le tirant par son pantalon.

Jamais encore je n'avais osé dire un truc pareil à un homme. Mais ne me donne-t-il pas toutes les audaces ? Avec lui, je flotte en apesanteur. Et je recule pour qu'il avance vers moi, me suivant pas après pas dans le corridor. Plongeant dans mes yeux, Liam me fixe à me faire rougir ! Le bleu de ses yeux s'assombrit, muant en une nuit profonde. Et alors que nous traversons le couloir, il me déleste de mon sous-pull avant que je ne retire mes bottines en cuir, les abandonnant l'une après l'autre. Ses chaussures de marche suivent. Il ne me quitte pas du regard, découvrant ma poitrine ronde, mise en valeur par la dentelle noire de ma lingerie.

– Tu es tellement belle...

Il le pense. Je le lis sur son visage, dans le regard qu'il pose sur moi, hanté par ce même désir qui me harcèle. Je me sens à la fois tellement forte sous ses mains et tellement... vulnérable. Je me mets à nu. Vraiment. Et mes joues s'embrasent. Comme tout mon corps lorsqu'il me plaque contre la porte close de ma chambre en m'attrapant par les poignets, les épinglant de chaque côté de ma tête. À nouveau, il m'embrasse comme si nos vies étaient en jeu. Son parfum masculin m'enivre – celui de sa peau, de son être. Sa bouche me dévore pendant que ses mains impriment leurs marques dans ma peau, s'accrochant à mes hanches. J'ai la sensation de fondre devant lui, me laissant aller contre les muscles durs de sa poitrine.

– Tellement belle... répète-t-il avant de plonger vers ma poitrine.

Mon pouls s'accélère à mesure qu'il s'approprie ma peau, chaque parcelle de mon corps. Relâchant mes bras, il dégrafe mon soutien-gorge, ôte une bretelle après l'autre. Puis il pose les yeux sur mes seins, sur ma poitrine palpitante, déjà tendue par le désir. Il émet alors un râle rauque, les paupières mi-closes. Et du bout des lèvres, il s'empare d'un de mes tétons pour le sucer, l'avalier, le faire glisser sur sa langue. D'une main, il s'occupe de mon autre sein, le prenant au creux de sa paume avant d'en redessiner l'aréole rosée. Sous l'assaut des divines sensations, je pousse un soupir de plaisir. Sa bouche joue avec mes nerfs.

Prise de vertige, je passe les deux mains dans ses cheveux, tenant sa tête en le laissant descendre vers mon nombril. Y introduisant sa langue une seconde, il m'arrache un petit rire avant de s'attaquer au bouton de mon jean... et le baisser d'un seul coup sur mes chevilles.

Waouh ! Ça décoiffe !

D'autant qu'il me fixe droit dans les yeux, sans la moindre hésitation. Il sait exactement ce qu'il fait quand il m'aide à lever une jambe après l'autre. Je me retrouve en culotte devant lui. Pour la première fois. Pourtant, je ne ressens ni pudeur, ni gêne. Tout semble naturel avec Liam. Nos corps se réclament, s'attirent comme des aimants.

Nous n'échangeons pas un mot. Seulement un de ces regards qui dit tout. Il me veut autant que j'ai envie de lui. Je ne peux pas en douter. Agenouillé devant moi, il caresse mes jambes, remontant vers mes mollets, mes genoux, mes cuisses. Ses doigts en balaient l'intérieur soyeux, me donnant de grands frissons. Puis sa paume se colle à mon sexe, à travers la dentelle, comme s'il marquait son territoire. Je déglutis si fort qu'on m'entend dans tout le couloir. Et une seconde plus tard, ce sont ses lèvres qu'il pose sur le tissu. Je sens mon pouls pulser là, tout en bas. Mes jambes flageolent – en fait, mon corps comme mon esprit vacillent sous ses caresses. Je ne maîtrise plus rien. Bientôt, je ne saurais même plus comment je m'appelle. Mais il y a bien un nom que je ne risque pas d'oublier :

– Liam...

Je ne reconnais pas ma voix. Et l'attrapant par les épaules, je l'aide à se relever pour l'attirer avidement à moi. Je le veux. Tout de suite. En se redressant, il arrache son sous-pull noir et le jette à

nos pieds. Puis, torse nu, il se plaque à moi, entourant ma taille d'un seul bras... pour ouvrir la porte de sa main libre. Sa respiration est rapide, tandis que son souffle caresse mon oreille. Prenant en main la situation, c'est lui qui me guide en me faisant reculer dans la chambre. En même temps, je caresse ses bras, faisant rouler ses biceps sous mes doigts. Je n'en finis pas de m'en repaître, de découvrir le grain velouté de sa peau.

– Attention ! me prévient-il de sa voix chaude.

Il me renverse sur le lit, amortissant ma chute de ses bras, retenant tout mon poids contre lui. Nos corps brûlants se collent l'un à l'autre, impatients. Je n'arrive pas à réfléchir. Je ne suis plus que ces sensations en train de me traverser. Au creux de mon ventre, un aiguillon ne fait que le réclamer, lui.

– Viens, lui dis-je, en parcourant les lignes nerveuses et bien dessinées de son large dos.

Liam émet un grognement sourd, en proie à la même urgence. Et à quatre mains, nous arrachons nos derniers vêtements. Nos doigts se mêlent, comme nos rires étouffés entre deux bouffées de désir.

– Je maudis l'hiver ! lâche-t-il entre ses dents.

Tous deux assis sur le lit, nous luttons contre son jean et son boxer noir avant d'enfin le libérer. Mais je n'ai même pas le temps de toucher son bas-ventre, son sexe déjà érigé, qu'il me fait rouler sur le matelas. Et il arrache ma culotte, permettant à nos corps nus de se joindre, de se trouver. Je m'embrase, comme Liam dont une goutte de sueur coule sur le front. M'enroulant contre lui, je noue mes chevilles autour de ses reins. Sur son visage, je devine l'effort qu'il fournit pour ne pas me prendre là, immédiatement.

– Les...

Sa voix est étouffée, méconnaissable.

– La table de chevet, réponds-je.

La mienne aussi.

Tendant le bras, il s'empare d'un des préservatifs que je garde – même sans petit ami, je suis du genre optimiste ! Je palpate sous son poids, déjà agrippée à ses omoplates. J'ai le sentiment d'attendre cet instant – ou cet homme ? – depuis toujours. Et enfin, il entre en moi. Pour notre délivrance. À tous deux. Au moment où son sexe me remplit, je renverse la tête dans les oreillers, plantant mes doigts dans sa chair. Lui exhale un long souffle en prenant mon visage entre ses paumes, comme s'il ne voulait manquer aucune expression de mon visage. Noyé dans mon regard, dans mon corps, il entame alors ses va-et-vient de plus en plus rapides, de plus en plus forts.

– Liam !

Un cri m'échappe au moment où le plaisir m'envahit, me fauchant la première comme si une onde

de feu ravageait mon corps, partant de mon bas-ventre pour se répandre à travers mes membres. Je suis aveugle, sourde. À cet instant, je ne sais plus rien. Je ne sens plus que cet homme sur moi, en moi. Et à son tour, Liam se laisse emporter par la vague, incapable de résister. Il se tend entre mes bras, dans un ultime soupir de jouissance. Et ensemble, nous tutoyons les étoiles, perdus dans cette tempête qui nous isole de tout. Il n'y a plus que lui et moi.

Lui, moi et la nuit.

Notre nuit.

**À suivre,
l'histoire complète dans le volume intégral.**

Également disponible :

Le père Noël était presque parfait

Calista rêve d'un miracle de Noël pour sauver le café familial, menacé de fermeture. Mais pour commencer, elle a droit à une surprise tombée du ciel !

Liam vient d'avoir un accident de voiture, il est blessé et désorienté. Calista n'écoute que son bon cœur et le recueille chez elle, lui offrant un toit et de quoi se remettre. Mais Liam n'est pas celui qu'elle croit, et il n'est pas venu dans cette petite ville par hasard... Alors que les sentiments s'en mêlent, les deux jeunes gens entament une relation mouvementée et basée sur un mensonge inextricable.

Et si la vérité était plus complexe encore que les secrets ?

[Tapotez pour accéder au livre.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Novembre 2017

ISBN 9791025740460

ZHEL_001